LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

TOME QUATRIÈME.

Cor Monnet Del

Dambrun Sculp

Sa force lui vient d'elle

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRES RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M....

Septième Édition, revue & corrigée.

SECONDE PARTIE.

One Almigthy is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not deprav'd.

Milton. Parad. loſt. Book. V.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

Il eſt un ſeul Tout-puiſſant de qui toutes choſes procèdent, & vers qui elles remontent, ſi elles ne ſont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. V.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT

Sur cette seconde Partie.

L'EMPRESSEMENT du Public à voir paroître une suite du Comte de Valmont, & les heureux fruits qu'ont produits les trois premiers Volumes, ont été pour l'Editeur une douce récompense de ses premiers soins, & un engagement indispensable à de nouvelles recherches.

Celles qu'il a faites n'ont pas été sans succès, puisqu'elles lui ont fourni la matière de deux autres Volumes de Lettres, d'autant plus intéressantes qu'elles ne nous offrent plus seulement des principes de Religion & de conduite pour tous les âges & pour tous les Etats de la vie; mais qu'elles nous font voir, dans M. de Valmont, l'homme du monde,

l'homme en place, qui a ſu les mettre en pratique.

Quelques notes & des Mémoires très-ſuccincts ne nous ont laiſſé que peu de lumières ſur les temps qui ont ſuivi ſa diſgrâce. Ce que nous y avons appris de plus important, eſt que, peu de mois après ſon départ, la Reine, toujours pleine de bonté pour cette famille, avoit obtenu du Roi un Régiment en faveur du Comte, ſans que pour cela il lui fût permis de reparoître à la Cour : que dès les premières années il s'étoit diſtingué par des actions éclatantes, qui, le faiſant paſſer rapidement par différens grades, l'avoient conduit de bonne heure à celui de Lieutenant Général, & l'avoient mis à portée de rendre des ſervices ſignalés, particulièrement dans ſa dernière campagne.

C'eſt à cette époque ſi favorable pour lui, & après quinze ans d'exil,

que recommence une correſpondance ſuivie; qui met dans tout leur jour les grandes qualités du Comte, préparées par les leçons qu'il avoit reçues du Marquis, développées par ſes ſoins, & perfectionnées par la Religion.

Nous nous ſommes permis, pour ce nouveau Recueil, les mêmes libertés dont nous avons uſé par rapport aux Lettres qui ſont la matière des Volumes précédens. Nous avons refondu & rajeuni le ſtyle en bien des endroits; nous avons déguiſé en partie des anecdotes trop frappantes, & en général tout ce qui auroit pu déſigner, d'une manière trop ſenſible, une famille qui ne veut point être nommée.

On ne doit pas s'attendre ici à une ſuite d'incidens romaneſques, de faits extraordinaires. Les événemens, pour la plupart, ſont ſimples, naturels, & tels que, dans un certain monde, on

en a vu ſouvent arriver de ſemblables. Nous aurions ſeulement déſiré pouvoir adoucir quelques teintes un peu trop noires du caractère odieux de l'ennemi du Comte, dont la vertu n'avoit pas beſoin d'un ſi grand contraſte pour briller de tout ſon éclat. Le caractère de la Vicomteſſe de Lauſane nous paroiſſoit auſſi ſuſceptible de quelque adouciſſement. On ſait, il eſt vrai, ce qu'ont opéré dans tous les temps la jalouſie, la vengeance, d'une part, & de l'autre les dépits, les fureurs d'un amour mépriſé; & l'Hiſtoire n'offre que trop de pareils tableaux. Mais notre ſiècle eſt ſi délicat, le vice même y parle un ſi doux langage, on a ſu y répandre ſur les paſſions un vernis ſi propre à en déguiſer les traits, & ſur les crimes qu'elles enfantent une ſi profonde obſcurité, qu'il eſt aiſé d'encourir la cenſure par ces ſortes d'images, qui, toujours vraies dans le fond, paroiſ-

ſent du moins, à nous entendre, n'avoir plus rien de commun avec nos mœurs. Quoi qu'il en ſoit, nous ne nous ſommes pas crus autoriſés à altérer les principaux faits. On doit ſe ſouvenir d'ailleurs, que ce n'eſt pas une hiſtoire qui ſe ſoit paſſée de nos jours que nous donnons au Public, quoique dans tous les temps celle-ci puiſſe être utile à tous ceux qui la liront.

Il nous reſte, à l'égard des notes, une remarque à faire ; & elle a lieu également pour celles que nous avons inſérées dans les trois premiers Volumes de ces Lettres : nous y avons gardé par rapport aux faux Sages, ennemis de toutes les vérités qui importent le plus au bonheur des hommes, des ménagemens qui ne leur ſont pas dus ; mais que nous avons cru nous devoir à nous-mêmes, par goût, par ſentiment, par caractère, & non par principes ; car lorſqu'il

eſt queſtion de défendre la cauſe de la Divinité, de la Patrie & des mœurs, quels principes obligent à reſpecter ceux qui ne reſpectent rien ? Eh ! comment arrive-t-il qu'ils s'arrogent à eux-mêmes des droits qu'ils violent à chaque inſtant ? Tel incrédule, l'idole de ſes partiſans, eſt aujourd'hui, dans preſque tous leurs écrits, bien plus ſacré que la Religion.

Nous avons ajouté dans cette dernière édition quelques notes importantes, celles en particulier qui concernent M. le Comte du Mui, & qui ſont tirées d'un manuſcrit de famille qu'on a bien voulu nous communiquer.

EXPLICATION
DES FIGURES.

XI. Sujet de l'Eſtampe qui doit ſervir de Frontiſpice au quatrième Volume.

Un homme dans la force de l'âge, avec des traits mâles, un caractère de grandeur, & l'expreſſion du ſentiment, foule aux pieds une hydre, ſymbole des paſſions qu'il a domptées. La Religion le ſoutient & le couronne.

Dans l'enfoncement, la Sageſſe humaine, aux priſes avec la Volupté, ſe couvre d'une foible Egide, & s'appuie ſur une pyramide qui ne porte que ſur la pointe, & qui en tombant l'entraîne dans ſa chûte.

XII. Sujet de la ſeconde Figure du quatrième Volume.

Cette Eſtampe repréſente M. le Dauphin inſtruiſant ſes enfans. Le deſſin eſt de M. le Monnet, d'après ſon propre tableau, peint par les ordres de M. le Duc de la Vauguion. Voyez la note de la page 243.

ERRATA.

PAGE 37, ligne 13, à craindre! Que, *lisez* à craindre; que.
P. 125, lign. 12, en s'éloignant, *lis.* en l'éloignant.
P. 156, lig. 23, viendrez, *lis.* viendriez.
P. 185, lig. 2, leur, *lis.* leurs.
P. 188, lig. 21, quelle, *lis.* quel.
P. 192, lig. 7, tous à la fois, *lis.* tout à la fois.

Le Lecteur suppléera aisément les autres corrections; comme à la page 216, lign. 17, n'on *lis.* n'ont. P. 297, lig. 11, à tous, *lis.* à tout. P. 330, lig. 3, seul, *lis.* seule. P. 347, lig. 27, lumière, *lis.* lumières. P. 359, lig. 9, plaisir, *lis.* plaisirs. P. 369, lig 12, nos, *lis.* nous. P. 409, lig. 25, laissent-on, *lis.* laisse-t-on. P. 436, lig. 23, ne, *lis.* en. P. 449, lig. 12, nuisent, *lis.* nuisissent.

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Comte de Valmont à ſon Père.

M. le Maréchal de.... vient de terminer cette campagne avec gloire, & ſe diſpoſe à mettre les troupes en quartier d'hiver. Se conformant aux intentions de la Reine, il a bien voulu m'appuyer de tout ſon crédit auprès de Sa Majeſté. Il a trop fait valoir mes ſervices dans la part

qu'il me donne aux succès qui ont couronné nos dernières entreprises ; & c'est d'après ce témoignage si flatteur, que le Roi daigne mettre fin à mon exil, & me rappelle, ainsi que vous, à la Cour.

Je sens, mon père, tout le prix de cette faveur : ce n'est cependant qu'en tremblant que je la reçois. Formé par vous-même à l'attachement le plus tendre pour mon Souverain, devenu par vos leçons l'un de ses sujets les plus zélés & les plus fideles, je ne pouvois que me rappeler avec douleur que j'avois mérité d'encourir sa disgrâce : je ne puis que jouïr avec transport de sa présence ; mais en chérissant sa personne, je crains l'air qu'on respire si près du trône, & les fatales influences du fover qu'habite le Monarque ; je crains l'exemple contagieux de tout ce qui l'environne. Depuis quinze ans que je suis éloigné de la Cour, elle est étrangère pour moi. Que vais-je y faire ? jouer mal-adroitement le rôle de Courtisan que je méprise, ou paroître un homme singulier & un être bizarre ; risquer d'oublier vos maximes, ou contrarier sans cesse celles

des autres ; applaudir tout haut à ce que je ſerai forcé de condamner en ſecret, ou, plus courageux & plus vrai, me faire autant d'ennemis qu'il y aura de Courtiſans dont je heurterai les ſentimens & les intérêts ſans le vouloir. Quelle triſte alternative ! N'importe ; j'obéirai, comme je le dois : mais venez au ſecours de votre fils ; jamais il n'eut plus beſoin de vos conſeils & de vos lumières.

La Reine redemande ſon Emilie. Elle a dû lui écrire, pour lui offrir auprès d'elle la même place que ſa tendreſſe pour ſon mari l'a empêchée d'accepter autrefois. Maintenant elle ne peut la refuſer ſans ſe montrer ingrate. Mais comment ſe ſéparoit-elle de vous ? comment quitteroit-elle ſes enfans, que vous-même ne pourriez lui abandonner ſans le plus ſenſible regret ? Daignez donc, mon tendre père, me les ramener avec elle. Je ſentirois bien moins le plaiſir de les revoir, ſi vous me condamniez à les revoir ſans vous. Le Comte de Veymur *, qui vient

* Autrefois le Chevalier. Voyez la Lettre XXXII du ſecond volume.

d'obtenir son congé, sachant l'impossibilité où je suis de vous rejoindre & même de me rendre aussi-tôt que vous à la Cour, ne hâte si fort son départ, que dans le dessein de vous accompagner. Il veut bien se charger de ma lettre & de tous nos embrassemens pour sa famille & pour la mienne. Il se charge aussi de vous instruire plus au long de tout ce qui s'est passé à l'armée. Mon fils vous écrit en même temps que moi, ainsi qu'à sa mère*. C'est aux soins que vous avez pris de son enfance, qu'il doit toutes les bonnes qualités qu'on remarque en lui; & j'ose dire, sans vous flatter, que le disciple fait honneur à son maître.

* On a retranché, comme dans les volumes précédens, toutes les lettres peu importantes, pour ne conserver que celles qui nous ont paru mériter quelque attention.

LETTRE II.

Du Marquis à son Fils.

QUEL mélange pour moi, mon fils, de plaisirs & de peines ! tu es rentré en grâce avec ton Prince ; tu as servi utilement ta patrie ; je prévois que par la suite tu la serviras plus utilement encore : que ces pensées sont douces & consolantes pour un père ! mais que le sacrifice que je viens de faire coûte à ma sensibilité ! Ton Emilie est partie avec ses enfans & M. de Veymur ; & je n'ai pu les accompagner. Depuis que je ne t'ai vu, ma santé s'est altérée. Sans avoir de maladie, j'ai des infirmités ; plus que cela encore, une vieille habitude me rend ce séjour nécessaire. Je suis utile à mes pauvres vassaux, & que ferois-tu à la Cour d'un vieillard tel que moi ? Qu'y ferois-je moi-même ? je n'ai plus cette vigueur d'esprit ni cette force de courage, qui pourroient te soutenir dans des occasions délicates, ou t'offrir dans des circonstances difficiles la res-

ſource d'un bon conſeil. Je me rends juſtice, cher Valmont; & c'eſt le ſeul mérite que je puiſſe avoir à mon âge. Non, je ne ſuis point de ces hommes que la nature paroît avoir exceptés de la loi commune, de ces hommes rares, dont le génie toujours vaſte, dont la raiſon toujours ferme, ſemblent même prendre de nouvelles forces quand le corps s'affoiblit. Je ne ſuis plus ce qu'étoit M. d'Orval quand nous l'avons perdu; & je n'ai pas mérité, par l'uſage que j'ai fait de ma jeuneſſe, une vieilleſſe ſemblable à la ſienne. Ne ſois donc pas étonné, ſi, malgré les inſtances d'Emilie, malgré ma tendreſſe pour vous tous, mes chers enfans, j'ai pu me réſoudre à ne point quitter ces lieux, où peut-être dans peu ma cendre ſera réunie aux cendres de mes pères. La mort toute récente de mon ancien ami, bien plus jeune que moi *, celle de ſon épouſe, m'avertiſſent de notre fin commune; & je ne dois plus penſer qu'à m'y préparer.

* M. de Veymur, le frère aîné de celui qui a épouſé Mlle. de Senneville.

C'eſt d'ailleurs une conſolation pour moi, de ſavoir que j'épargne à mes enfans le ſpectacle d'un père mourant, & que je les accoutume par l'abſence à la privation d'un bien qu'ils peuvent perdre ſi-tôt.

Si toutefois le Ciel prolonge mes années, je jouïrai encore du plaiſir de vous voir. Le Prince vous permettra de venir vous délaſſer auprès de moi de vos ſoins & de vos travaux. Vous me ramenerez mes petits-enfans, & je les bénirai une ſeconde fois avant de mourir. Hélas! que leur éloignement, que celui d'Emilie ont ébranlé ma conſtance! que leur peine ajoutoit à la mienne! Peins-toi, mon fils, ton épouſe éplorée & ne pouvant s'arracher d'entre mes bras; ſes enfans à mes genoux, levant leurs mains vers moi, & me preſſant de partir; Madame de Veymur * & ſa fille ſe joignant à eux, & m'aſſurant qu'elles brûloient du déſir de faire ce voyage avec nous, mais qu'elles ne le feroient point ſans moi; nos fermiers, toutes les bonnes gens de nos hameaux m'invitant à donner cette ſatiſ-

* Autrefois Mlle. de Senneville.

faction à mes enfans, & cependant craignant de me perdre, pleurant Emilie, qu'ils eussent voulu pouvoir retenir au milieu d'eux, regrettant Julie, qui, à l'exemple de sa mère, leur a donné tant de marques de tendresse & de bonté : quel spectacle, cher Valmont ! & quels assauts on livroit à mon cœur ! Déchiré par une foule de sentimens contraires, j'hésitois, je ne savois à quoi me déterminer, lorsque M. Colmet, mon respectable Curé, pour qui tu as conçu tant d'estime, est venu fixer mon irrésolution. » Eh quoi ! Monsieur, m'a-t-il dit, foible, infirme, comme vous l'êtes, irez-» vous vous exposer aux fatigues d'un » long voyage ? Arriverez-vous à Paris, » languissant, épuisé, dans un état à faire » craindre à M. votre fils de ne pas vous » posséder long-temps ? accoutumé à une » vie simple, à des occupations conformes à votre goût, à votre âge, à votre » tempérament, ne vous soutenant que » par beaucoup d'exercice, vous ferez-» vous maintenant un genre de vie tout » opposé ? Eh ! quel plus grand intérêt

» vos enfans ont ils, que celui de voir » prolonger vos années ? Voudroient ils, » pour une ſatisfaction qui leur couteroit » ſi cher, riſquer d'en abréger le cours « ?

Ces réflexions, faites du ton de vérité que tu lui connois, ont pénétré Madame de Veymur & Emilie. Eh bien, s'eſt écriée ton épouſe, en baignant mon viſage de ſes larmes, eh bien, mon père, vivez donc loin de nous, puiſque le Ciel l'ordonne ! mais vivez long temps, & que chaque année me ramène ici. Ah ! chère Veymur !... à ces mots, des ſanglots ont étouffé ſa voix. Je t'entends, a dit Madame de Veymur. Ma bonne amie, tu me laiſſes ton père, & tu ſais qu'il eſt le nôtre. Va, ſois tranquille ; nous reſtons avec lui, & il ne ſortira point du ſein de ſa famille.

Tel eſt, mon fils, le détail de notre ſéparation, & l'aveu de ma foibleſſe ; car c'en étoit une de balancer. Prévoyant ce qui vient d'arriver, je m'étois conſulté ; d'après les conſidérations les plus ſages, mon parti étoit pris, & en ſi peu d'inſtans je me ſuis vu ſur le point d'en chan-

ger. Ah ! qu'on doit peu compter ſur ſes réſolutions, quand on a le cœur ſi ſenſible !

O toi ! mon fils, ſonge donc bien, pour te conſoler, que, ſi quelque choſe peut te conſerver ton père, c'eſt la vie qu'il mène ici ; c'eſt le bien qu'il y fait : & s'il eſt vrai qu'il puiſſe encore t'être utile, ſi tu crois devoir faire tant de cas de ſes avis ; ſouviens-toi que c'eſt dans la retraite qu'il peut te donner des lumières plus ſûres, parce qu'il s'y trouvera moins environné des préjugés des autres, moins affecté des petits intérêts qui les trompent & des grandes paſſions qui les aveuglent, moins aſſervi à l'empire de l'opinion. Ayant vu autrefois le monde de ſi près, & ne le conſidérant plus que de ſa ſolitude, il le verra mieux. Son tourbillon nous entraîne malgré nous, & ſon ſpectacle nous en impoſe. Pour le voir comme il faut, il eſt avantageux de le voir d'un peu loin, quand d'ailleurs on l'a déja connu.

Fais-toi cependant au milieu du monde même, s'il ſe peut, un ami, qui n'y tienne point par goût, qui y vive ſans

prétentions, qui doi[illegible] rience & aux revers, [illegible] vains ménagemens, te parle le [illegible] la vérité, t'éclaire sur tes fautes, te montre le bien que tu peux faire, le mal que tu dois prévenir, & celui que par malheur tu aurois à réparer. Que cet ami, placé entre les Grands & ces hommes qu'on nomme le peuple, te mette en garde contre l'orgueil & la dureté des uns, & t'inspire un tendre intérêt pour le bonheur des autres. Peut-être cet ami te sera-t-il nécessaire, non seulement pour toi, mais pour tes enfans, si quelque circonstance inopinée te force pour un temps à les perdre de vue. J'aurois souhaité, en laissant partir, bien à regret, le Baron * & Julie, pouvoir retenir du moins le Commandeur & le Chevalier; mais puisque ma santé est trop foible pour que je puisse achever de les former comme je le désirerois, j'ai mieux aimé qu'ils fussent élevés par toi-même, & je n'ai pas cru devoir mettre de bornes à mon sacrifice.

* Le fils aîné de M. de Valmont.

Tu leur as fait jusqu'ici de sages leçons ; maintenant, mon fils, tu leur dois de grands exemples. C'est dans la carrière où tu vas rentrer, que tu seras plus que jamais à portée de leur en offrir : & pour que tu ne risques pas de perdre pour eux, ni pour toi, le fruit de quinze ans de réflexions & de sagesse, je n'ai qu'un avis à te donner, mais qui seul te vaudra tous les autres ; c'est de te montrer à la Cour, dès les premiers momens, tel que tu veux être le reste de ta vie. Ton caractère, une fois annoncé, ne te coûtera plus rien à soutenir ; ta conduite n'aura rien d'équivoque ; on ne cherchera point à te démêler ni à te surprendre. Tu t'épargneras ainsi bien des épreuves dangereuses, & des combats inutiles.

Adieu, mon fils ; aime toujours tendrement un père, qui t'aime plus que lui-même.

LETTRE III.

Du Comte de Valmont au Marquis.

J'AI retrouvé, en arrivant à Paris, Emilie & mes enfans; mais je n'ai point retrouvé mon père : & ſa lettre & ſon abſence m'ont rempli de douleur. Quelles ſombres images elle renferme ! quelles craintes elle s'obſtine à faire naître en moi ! Que parlez-vous, mon père, d'infirmités, de mort ? à quelle perte ſemblez-vous me préparer ? J'ai interrogé Emilie, qui a tout fait pour vaincre votre réſiſtance; & elle ne craint que les idées triſtes que vous vous formez. J'ai interrogé M. de Veymur; & il ne vous a point trouvé auſſi foible que vous croyez l'être. Sans avoir cette même vigueur que vous faiſiez paroître lorſque je vous ai quitté, vous conſervez un tempérament ſain, & vos infirmités ne ſont que paſſagères. Vous n'avez rien perdu de ce qui nous rend vos avis ſi reſpectables & ſi chers. Votre lettre elle-

même dément l'opinion que vous voulez nous en donner. Ah ! pourquoi faut-il que M. Colmet vous ait confirmé dans vos ſentimens, & ſoit parvenu à vous arrêter !

Eh quoi, mon père, ne ſerez-vous pas toujours libre de mener au milieu de nous le genre de vie qui vous convient le mieux, & qui eſt le plus conforme à vos penchans ? Vous faites du bien où vous êtes ; mais vous en ferez par-tout, & encore plus ici. N'aurez-vous pas pitié de moi ? me laiſſerez-vous ſans appui, ſans ſoutien pour la vertu, dans ces lieux où tout tend à la détruire ? Mes premiers égaremens n'ont-ils pas dû vous convaincre du beſoin que j'ai de votre préſence pour m'armer contre moi-même ?

Vous m'avez ſi bien inſtruit de la Loi ſacrée que le Ciel nous impoſe de faire tout le bien, le plus grand bien qui dépend de nous ; arrivera-t-il une fois que votre exemple ſoit en contradiction avec vos principes ? Moins éloigné de vos enfans, de quelle utilité ne ſeriez-vous pas à moi, à Emilie, à mes fils, je dis bien

plus, à l'Etat, au Monarque, qui, vous rappelant à sa Cour, & reconnoissant aujourd'hui votre fidélité, écouteroit, respecteroit vos avis ? Ne savez-vous donc pas combien est nécessaire dans le Conseil des Rois un Courtisan désintéressé, ami de leur personne plus que de leur rang & de leur faveur, au dessus de l'ambition & des vûes personnelles, conduit par la seule vue du bien, vivement touché des malheurs publics, des misères du peuple, & devenu, auprès du Prince, l'organe le plus sûr de ses sentimens & le plus fidèle interprète de ses besoins ? De tels hommes sont si précieux & si rares ! Venez montrer à la France qu'il en est encore de ce caractère, & qu'un bon Roi peut toujours trouver un ami.

Et moi, qui ne peux me passer de vos sages conseils & de vos doux entretiens ; moi, qui éprouve plus que jamais le vide affreux que votre absence laisse au fond de mon cœur, que j'aye la douce consolation de vous revoir à mes côtés, comme mon mentor & mon guide, comme le seul ami en qui je puisse établir une en-

tière confiance ; venez conserver en moi cet amour de la sagesse que vous m'avez inspiré, & me faire partager les fruits de la longue expérience que vous avez acquise. Hélas ! que les jours qui se sont écoulés près de vous ont fui rapidement ! depuis tant d'années que j'avois oublié la Cour & ses faveurs, que ne m'a-t-elle pour jamais oublié !

Cependant le Roi ne m'a rappelé que pour me donner les plus grandes marques de bonté. J'ai retrouvé en lui ce caractère sensible & bienfaisant, qui le rend les délices de ses sujets & l'objet de leur plus tendre amour. Malgré le souvenir qui lui est resté de la perte de Lausane, il m'a fait un accueil si flatteur, que je ne puis douter, que, sans avoir noirci la mémoire du Baron, la Reine ne soit parvenue à faire excuser tous mes torts. Elle a reçu avec le plus vif intérêt les remercîmens d'Emilie, qui lui a été présentée le lendemain de mon arrivée ; & elle ne désire plus que votre retour.

Je pourrois être satisfait des espérances qu'elle me donne, & de la nouvelle pers-

pective qui s'ouvre devant moi, si, dans les lieux que vous habitez, près de vous, près de Messieurs d'Orval & de Veymur lorsqu'ils vivoient encore, je n'avois appris à connoître le vrai bonheur. Pour charmer en quelque sorte la peine que me cause votre éloignement, je me rappelle ces temps heureux, où, libre de toute inquiétude, je méditois à loisir la bonté du Dieu, qui, par vos leçons, s'étoit manifesté à mon esprit, & se faisoit sentir si vivement à mon cœur; ces heures consacrées, non à des spéculations vaines, à de stériles recherches, mais à l'étude de la Religion, de mes devoirs, & des connoissances propres aux différens états que la Providence pourroit un jour m'appeler à remplir; ces amusemens innocens où l'agréable se mêloit à l'utile; ces soirées délicieuses, où, réunis tous ensemble, nous nous rendions compte de nos pensées, de nos projets, de nos désirs, où nos âmes se livroient sans contrainte à des épanchemens réciproques, s'entendoient, se répondoient, & s'unissoient pour faire le bien; ces

lieux, que vos soins ont rendus fertiles; ces promenades champêtres, ces hameaux, où je recevois, en votre nom, le tribut de reconnoissance que vous rendent des hommes que vous avez formés, qui vous doivent leurs lumières, leur paix, leur félicité, & qui, au lieu de vous nommer leur Seigneur, aiment bien mieux vous appeler leur père.

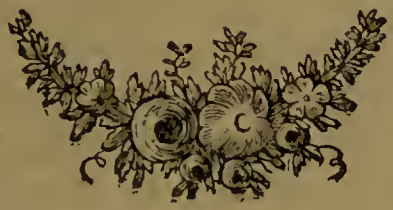
J'oppose ces souvenirs enchanteurs, ces touchantes images, aux objets qui m'environnent; & quel contraste pour moi, si je ne comptois sur votre présence pour en adoucir l'amertume! Ici, à la ville, à la campagne, dans nos palais, dans nos jardins, l'art se montre par-tout & masque la nature. On admire quelquefois, & jamais on ne se sent attendri. Nul objet ne porte au fond de l'ame une volupté pure. On parcourt tout; on effleure tout; on ne jouït de rien. Le cœur ne trouve à se reposer nulle part, & n'éprouve qu'une lassitude continuelle. Ici un tourbillon d'affaires entraîne; on n'a pas le temps de converser avec soi-même. De petits intérêts, de petites in-

trigues, de petits honneurs, des misères & des jeux d'enfans ſont les ſoins importans qui occupent l'âme, la rétréciſſent, & lui font oublier la dignité de ſa nature. La Cour, devenue comme autrefois mon ſéjour ordinaire, ne me préſente que les mêmes révolutions, les mêmes manèges, les mêmes vices, ſans réveiller en moi les mêmes paſſions qui m'aideient à ſurmonter le dégoût qu'elle inſpire. La volonté du Prince m'y retient, & mon penchant m'en éloigne. Je n'apperçois autour de moi que des cœurs faux, livrés à l'intrigue, à la cabale, que des hommes vendus à l'intérêt, au crédit, à la faveur, que des amis trompeurs & hypocrites, qui m'ont oublié lorſque je ſemblois n'être plus rien, & qui me recherchent maintenant que je parois reprendre une ſorte d'exiſtence. Froids, orgueilleux, quand ils ont cru n'avoir plus beſoin de moi, ils ſont aujourd'hui affectueux, complaiſans, rampans, & toujours vils. Pleins d'un zèle apparent, ils cachent pour la plupart, ſous de feintes careſſes, la jalouſie qui les dévore. Tou-

jours rivaux de quiconque eſt leur égal, ennemis implacables de qui s'élève au deſſus d'eux, mais adulateurs perfides, ils l'encenſent, ils l'adorent, & forgent en ſecret la foudre dont ils cherchent à l'écraſer.

Jugez, mon père, de quel œil je les vois, & quel ſpectacle hideux offre cette ſcène du monde à un être qui ſe ſent & qui penſe. Mon unique délaſſement eſt au ſein de ma famille : j'y trouve dans Emilie tout ce qui peut lui aſſurer mon eſtime & ma tendreſſe, toutes les vertus de ſon ſexe, d'autant plus précieuſes à mes ieux qu'elles ſont devenues plus rares ; j'y recueille dans mes enfans les fruits de l'éducation que vous leur avez donnée, & que je vous conjure, par votre amour pour eux, de venir perfectionner avec moi. Ce ſera, ſi vous le déſirez, S. L... qui, dans les beaux mois de l'année, ſera votre ſéjour ordinaire ; & là, du moins pour les beautés ſimples de la nature, pour une vie libre & tranquille, vous n'aurez point à regretter les lieux que vous aurez abandonnés.

M. de Veymur se disposé à partir, dans le dessein d'aller vous chercher, ainsi que son épouse & notre chère Hortense, pour que nous ne fassions tous qu'une même famille. Tendre Veymur, aimable & chère amie ! que je vous sais gré d'avoir si généreusement sacrifié le voyage que vous projetiez, & la société d'Emilie à celle de mon père ! quelle autre que vous pouvoit dignement nous suppléer auprès de lui !



LETTRE IV.

De la Comteſſe au Marquis.

Vous avez vu, mon père, par la lettre de votre fils, combien il ſe flatte encore. Ah ! s'il eſt poſſible, ne trompez pas ſon eſpérance. Vous ne ſauriez croire juſqu'à quel point il a été affligé de ne pas vous trouver ici, ni toute l'inquiétude que votre lettre lui a cauſée. La Reine veut bien partager notre peine, & vous redemande avec empreſſement. Le Roi lui-même vous déſire. Pour peu que votre ſanté s'affermiſſe, comment pourriez-vous ne pas céder à de ſi puiſſans motifs & à de ſi vives inſtances ? Eh quoi de plus propre à ſoutenir, à ranimer vos forces, que la vue de ce que vous avez de plus cher ! quel ſpectacle plus agréable pour vous, que celui de Valmont au milieu de la Cour ! Ne ſoyez pas étonné ſi je vous en parle avec tranſport. Tout en lui me fait admirer votre ouvrage, & les merveilles que la Religion opère dans

une âme qui en eſt pénétrée. Non, ce n'eſt point ma tendreſſe qui m'aveugle; ce n'eſt point l'ivreſſe du ſentiment qui me fait parler. Mon mari m'eſt cher, il eſt vrai, & chaque jour il me le devient davantage; mais dans un temps où les paſſions eurent la force de l'égarer, je ne me fis point illuſion ſur ſes défauts, & aujourd'hui je ne puis que rendre hommage à ſes vertus. Tout ce qui l'approche lui rend, ſans le vouloir, la même juſtice que moi. On ne reconnoît plus en lui ce caractère bouillant, fier, & préſomptueux, cet eſprit léger, déciſif, & tranchant, cet homme brillant & frivole, digne ami de Lauſane & ſans principes comme lui; car voilà ce qu'il étoit devenu en ſi peu de temps, malgré l'heureux fonds qu'il apporta en naiſſant (*a*). Maintenant avec beaucoup d'eſprit & de lumières, il eſt modeſte & circonſpect; tous ſes diſcours, toutes ſes démarches portent l'empreinte de la ſageſſe & de la bienveillance. Il a perdu ce ton railleur & cauſtique, qui lui étoit comme naturel; jamais il n'ouvre la bou-

che que pour dire quelque choſe d'honnête & d'obligeant. Son abord eſt prévenant & affable ; ſa phyſionomie eſt ouverte & engageante ; on voit briller ſur ſon front toute la beauté de ſon âme. A cet air de bonté & de franchiſe, qui inſpire la confiance, ſe joint un ton de nobleſſe & de dignité, qui imprime le reſpect & relève juſqu'à ſes moindres actions. Ses traits devenus plus mâles pendant ſa dernière campagne, ſa taille haute & dégagée, ſon maintien ferme & aiſé, tout en lui annonce ce caractère de force & de vigueur qui convient à ſon état & à ſon rang ; tout le diſtingue de cette foule d'hommes foibles & efféminés, qu'ont énervés, juſque dans les camps, le luxe & la molleſſe, & qui reſſemblent ſi peu aux héros de l'ancien temps.

C'eſt en le comparant avec tout ce que je vois, que j'apprends à l'eſtimer ce qu'il vaut. Cette comparaiſon, ſi facile à faire, n'échappe point aux regards des Courtiſans, & leur donne, dans bien des momens, un air de trouble & d'embarras qu'ils ont peine à diſſimuler. Ils l'examinent

l'examinent d'un œil curieux & inquiet; ils voudroient pouvoir perdre quelque chose de ce respect qu'ils ont pour lui, & frémissent en secret de le voir si fort au dessus d'eux.

Les femmes lui témoignent une autre sorte de curiosité non moins digne de remarque, & un genre d'intérêt bien plus dangereux. Quoique je ne sois pas naturellement jalouse, je le deviendrois peut-être si je connoissois moins Valmont. Mais leurs soins empressés, leur coup-d'œil vif & hardi, leur ton mignard, leur langage apprêté, leurs ornemens & leur parure l'armeroient contre elles autant que sa vertu même. Ah! mon père! qu'elles ont perdu d'attraits, en même temps qu'elles ont changé de mœurs! Elles n'inspirent plus de sentimens, depuis qu'elles semblent se borner si honteusement à n'inspirer que des désirs; leurs modes effrontées (*b*) déparent les grâces qu'ornoient en elles la décence & la pudeur (*c*); on vantoit leur goût, on ne vante plus que leur folie: des Comédiennes, des Courtisanes leur servent de modèles. Chargées

pompeuſement de toutes les aigrettes de la vanité, elles ne remportent, pour tout fruit de leur affectation bizarre, que des hommages auſſi inſultans que le mépris. Devenues plus hardies que ceux qui les outragent, elles ont pris le ton d'un autre ſexe, & ſe ſont privées des charmes du leur. Des anecdotes plaiſantes & ſcandaleuſes forment, à leur honte, l'hiſtoire de chaque jour : le ridicule dont on les couvre, les brocards qu'elles s'attirent, ne les corrigent pas ; ce ſiècle de licence & de vertige eſt l'opprobre des femmes ; & à chaque inſtant elles font rougir pour elles, depuis qu'elles ne rougiſſent plus de rien.

Combien donc ſont-elles peu à craindre pour une âme tant ſoit peu honnête ! auſſi mon mari n'uſe-t-il à leur égard que d'une politeſſe froide & réſervée. Elles lui en font la guerre, & il ne paroît pas les entendre ; elles cherchent à mettre les hommes dans leur parti, & ils n'ôſent y entrer. Le mérite de Valmont leur impoſe, & elles ſe trouvent réduites à faire tous les frais de la ſéduction. Elles le rail-

lent ſur ſes vertus ſauvages, elles cherchent à le ſubjuguer par le reſpect humain; il ne leur répond qu'en ſe montrant tel qu'il s'eſt montré dès le premier jour. Cette règle ſi ſage, que vous lui avez preſcrite par votre lettre, eſt celle qu'il s'étoit faite à lui-même avant que de paroître à la Cour. Il en ſent de plus en plus toute l'importance. C'eſt par là qu'il s'eſt déja mis à l'abri de toutes les perſécutions de ces hommes frivoles, qui s'eſſayent avec tant d'avantages ſur des caractères foibles & indécis, & leur font perdre bien tôt le peu de vertu qu'ils avoient acquis. C'eſt par là auſſi qu'il voit tomber inſenſiblement ces plaiſanteries ſi peu convenables, ces agaceries indécentes, ces attaques réitérées d'une foule de petites maîtreſſes, qui inſultent à la ſageſſe & la déconcertent lorſqu'elle n'a pas aſſez de force pour les braver, mais qui ceſſent d'être redoutables dès qu'on ceſſe de les craindre.

Ce qui me conſole, eſt que cette dépravation de goût & de mœurs, aujourd'hui ſi commune, ne tombe cependant

pas, à beaucoup près, sur toutes les femmes (*d*). Il en est à la Cour d'infiniment respectables, qui ont conservé la sage austérité des mœurs anciennes, au milieu de la frivolité du siècle : & celles-là ont nécessairement beaucoup de religion. Ce sont elles qui forment mes liaisons les plus intimes ; c'est avec elles que je m'entretiens librement de vous & de ma chère Veymur ; c'est seulement au milieu d'elles que se trouve ma fille. Accoutumée depuis son enfance à la société la plus digne de ses regrets, elle se renferme dès qu'elle en apperçoit d'un autre genre ; & je remarque avec une satisfaction secrète, que son goût pour le vrai se fortifie, par l'opposition sensible du faux qui règne dans le monde nouveau qu'elle habite. La Reine l'accueille avec bonté ; entourée elle-même, dans un âge déja avancé, d'un petit nombre de femmes vraiment estimables, elle leur associe ma Julie sous les ieux de sa mère. Julie fixe sur elle tous les regards ; & ses charmes naissans lui attirent de toute part des hommages, qui m'effraieroient davantage

ſi ceux qui les lui rendent étoient plus dignes d'elle.

Le Baron eſt toujours livré aux études les plus propres à le rendre utile. Il mène une vie retirée, telle qu'elle convient à ſon âge; mais je le trouve un peu rêveur, & j'en devine la cauſe, en attendant qu'il me l'explique lui-même avec la franchiſe que vous lui connoiſſez. Le Commandeur & le Chevalier ſe forment ſous ſes ieux & ſous ceux de leur père. Tel eſt le tableau de ma famille. Elle ſuffiroit pour combler tous mes vœux, ſi vous étiez avec nous, & ſi je ne craignois pas pour mon mari les intrigues des Courtiſans. Le Roi l'eſtime; il lui donne même dans bien des occaſions des marques de confiance qui éveillent la jalouſie. Celle que je crois remarquer dans les frères du Baron de Lauſanc, qui ont ſuccédé à ſon crédit & à ſa faveur, eſt entre nous ce qui m'inquiète le plus, ſur-tout s'ils y joignent, comme je n'ai que trop lieu de l'appréhender, le ſouvenir de la perte qu'ils ont faite. Revenez, mon père, au

milieu de nous, pour nous servir de guide; & je ne craindrai plus rien.

NOTES.

PAGE 23.

(a) *VOILA ce qu'il étoit devenu en si peu de temps, malgré l'heureux fonds qu'il apporta en naissant.* Oui, il étoit devenu tout cela, & pis encore; mais il conservoit une sorte de droiture au sein de ses égaremens; il chérissoit, il respectoit son père; il n'avoit pas perdu toute estime pour la vertu; il ne dédaignoit pas de s'instruire; il n'a pas toujours craint de s'éclairer; il avoit pu se laisser surprendre, mais son cœur n'étoit pas entièrement corrompu: & c'est là ce qui a préparé son changement. C'est par là aussi qu'on peut discerner, parmi tant de jeunes gens que leurs passions aveuglent ou que de fausses autorités subjuguent, quels sont ceux dont on a lieu d'espérer le retour.

PAGE 25.

(b) *Leurs modes effrontées déparent les grâces, &c.* Il est ici question de ces anciennes modes, dont il nous reste tant de vestiges

dans des tableaux de famille qu'on croiroit preſque avoir été faits de nos jours. Pourquoi faut-il qu'elles ne ſe ſoient reproduites ſous nos ieux que pour donner, à toutes celles qui ont la folie de les ſuivre, une même phyſionomie, ſans caractère, ſans nobleſſe, ſans intérêt, & ſans agrément ? Heureuſes les femmes qui échappent à cette manie ! Il en eſt une, remplie de charmes & vraiment digne d'eſtime, qui, dans une promenade publique, eut le ſecret plaiſir d'entendre pluſieurs militaires ſe dire l'un à l'autre ſur ſes pas : » Nous n'avons vu dans tout le jardin que cette femme » qui ſoit coiffée avec goût, & qui ait un air » noble qui la diſtingue «. Jamais, comme elle en eſt convenu depuis, aucun aveu ne l'a tant flattée que celui-là.

Les femmes croient avoir tout dit, quand elles ont dit : *C'eſt la mode.* Mais elles devroient faire attention que le goût eſt avant la mode, & doit ſervir à la régler : qu'il y a telle bizarrerie, qui ne peut que rendre une mode ſouverainement ridicule : que, pour paroître aimable & pour plaire, il y a du moins, dans toutes ces nouvelles inventions, de certains rapports qu'il eſt eſſenciel de conſulter ; des rapports d'âge, de traits, de phyſionomie, d'état, de dignité, de bienſéance, qu'on ne peut violer ſans courir le riſque d'inſpirer la

pitié, le dégoût, le mépris, à ceux-mêmes dont on cherche le plus à s'attirer les hommages.

Quel que soit, après tout, l'effet que produit sur la plupart des hommes la bizarrerie des modes actuelles; on ne sauroit trop le redire, elles nuisent aux mœurs, beaucoup plus qu'on ne pense, par la tournure d'esprit qu'elles font prendre, & le ton d'affectation, de recherche, & de vanité qu'elles inspirent. Croyons-en une autorité bien respectable, & ne craignons pas d'emprunter d'elle une leçon vraiment utile. Voici ce qu'on lit dans le Journal de Politique & de Littérature.

De Vienne, le 24 Février 1776.

» En prenant des mesures pour donner au » commerce une activité plus soutenue & des » ressources plus multipliées, Sa Majesté Im- » périale & Royale n'oublie rien de ce qui » peut améliorer les mœurs, & entretenir la » décence parmi ses sujets. On a publié der- » nièrement au prône, dans toutes les Eglises » de cette Résidence, un avis aux Fidèles, » contre le luxe des habits du sexe. On y » exhorte les femmes & filles, particulière- » ment celles d'un certain rang, à ne plus pa- » roître dans la Maison du Seigneur, où elles » doivent porter un extérieur modeste & un

» esprit d'humilité chrétienne, avec un éta-
» lage aussi vain qu'indécent, sur-tout avec
» des coiffures qui ne servent qu'à distraire
» l'assemblée, & à scandaliser leur prochain.
» S'il se trouve des personnes du sexe qui
» s'obstinent à préférer leur orgueil à leur de-
» voir, on les menace d'être publiquement
» admonestées par les Supérieurs de l'Eglise «.

Ibid.

(c) *Qu'ornoient en elles la décence & la pudeur.* C'est de là en effet que naissent les charmes les plus vrais. Un Philosophe à qui l'on demandoit quelle couleur convenoit le mieux au visage des femmes, répondit, avec autant d'esprit que de vérité : C'est celle de la pudeur.

PAGE 28.

(d) *Cette dépravation de goût & de mœurs ne tombe pas, à beaucoup près, sur toutes les femmes ; il en est d'infiniment respectables, &c.* On a relevé, comme un trait intéressant pour les mœurs, une lettre du Maréchal de Boufflers au premier Duc de Noailles, à la fin de laquelle il se félicite de son bonheur domestique, avec une épouse chérie & vertueuse, (sœur du Maréchal de Grammont) que le Duc de Noailles lui avoit procurée. Il le prie de la confirmer, quand il la verra, dans tous ses bons senti-

mens, pour qu'elle ne donne pas *la moindre prise à la rage & à la malignité du monde*, & qu'elle puisse être toujours la plus heureuse des femmes, en le rendant le plus heureux des hommes. Pourquoi faut-il, ajoute M. l'Abbé Millot en citant ce trait, que la corruption des mœurs rende ces sortes d'exemples si remarquables ? *Mémoires Politiques & Militaires, pour servir à l'Histoire de Louis XIV & de Louis XV. T. I.*

LETTRE V.

Du Marquis au Comte & à la Comteſſe de Valmont.

MÉNAGEZ ma ſenſibilité, mes chers enfans; elle a penſé vous enlever un père que vous aimez ſi tendrement. Vos lettres, l'arrivée de M. de Veymur, ſes ſollicitations preſſantes, celles de ſa femme, les marques de bonté dont le Roi & la Reine m'ont honoré pour hâter mon retour, ont combattu ſi vivement mon penchant pour la retraite & les dernières réſolutions que je m'étois formées, qu'elles ont occaſionné en moi une criſe violente, qui n'a pas été ſans danger. Heureuſement elle n'a point eu d'autres ſuites, que celle de me rendre encore plus foible que je ne l'étois auparavant. Nos amis, qui en ont été témoins, ſeroient maintenant les premiers à s'oppoſer à mon départ. Reſpectons les volontés du Ciel, qui exige de nous cette ſéparation; & croyez, mes chers enfans, qu'elle m'eſt aſſez pé-

nible, pour que vous ne cherchiez plus à rouvrir la plaie qu'elle fait à mon cœur. Charmons, autant qu'il ſe pourra, par nos lettres, l'ennui qu'elle nous cauſe. Les miennes ne ſauroient être longues; mais vous vous contenterez du ſentiment qui les dictera : les vôtres ſeront toujours trop courtes pour moi. Ne m'épargnez donc pas les détails; marquez-moi plus au long, mon fils, ce que vous penſez de ces hommes parmi leſquels vous vivez; & vous, ma chère Emilie, ne me laiſſez rien ignorer de ce qui vous concerne l'un & l'autre, de ce qui concerne vos enfans. Faites qu'en vous liſant, par une douce illuſion, je me retrouve encore au milieu de vous.

LETTRE VI.

Du Comte de Valmont à son Père.

PAR des transports indiscrets, par l'excès de ma tendresse, j'ai pu affliger si vivement un père, trop sensible lui-même & trop tendre ! avec tant d'empressement à le posséder, j'ai pu m'exposer à le perdre ! O mon père ! me pardonnerez-vous ? me pardonnerai-je à moi-même l'état où je vous ai réduit, moi qui racheterois de toute ma vie un seul de vos jours ? Chère & fidelle amie *, que j'ai eu besoin de votre lettre pour me tranquilliser ! Il est donc sûr, mon père, que je n'ai plus rien à craindre ? Que vos forces renaissent.... ah ! qu'elles croissent de jour en jour ! goûtez à loisir les charmes de la vie heureuse que vous vous êtes faite. S'il plaît au Seigneur, nous irons encore quelquefois la partager avec vous.

En attendant ces heures fortunées, ma

* Madame de Veymur, dont la Lettre a été supprimée.

plus douce consolation sera de vous écrire. Mais quels détails me demandez-vous? Comment vous peindre des hommes que vous ne reconnoitriez plus, qui ne ressemblent plus à rien, qui n'ont plus de caractère ou n'ont que celui de la frivolité? ce que je vous en disois autrefois n'approche pas de ce que j'en pense aujourd'hui. Ce n'est point à l'armée que j'ai pu m'en former une juste idée. Quoiqu'ils y aient porté un goût de recherche, d'aisance, & de commodités, dont anciennement ils auroient rougi; ils y conservent du moins quelques restes de leur ancienne vigueur; & l'on peut, à de certains traits, à quelques saillies de courage & de valeur, les prendre encore pour des François. Avouons-le, c'est à la Cour, c'est au sein de la Capitale, & parmi les femmes dont ils ont pris le ton, qu'il faut les étudier, pour les bien connoître; c'est là qu'ils semblent s'oublier tout entiers, en se confondant avec elles. Etonné de leur déraison, de leur légèreté, & de leur inconséquence, lorsque je les revis ici pour la première fois, j'a-

vois peine à m'en croire moi-même ; & l'image que tout autre m'en eût tracée, quelque adouciſſement qu'il eût prétendu y mettre, m'eût toujours paru trop chargée. Pour affoiblir l'impreſſion que la nouveauté de ce ſpectacle faiſoit ſur moi, je cherchois à me rappeler ce qu'étoient, avant mon exil, ces hommes déja ſi frivoles quand je les ai quittés ; je m'efforçois de les voir des mêmes ieux dont je les voyois à vingt ans : mais ce ſouvenir ne faiſoit qu'accroître ma ſurpriſe. Leur dégradation eſt devenue ſi ſenſible, ils ſont ſi différens de ce qu'ils étoient, que depuis mes anciens égaremens j'ai moins changé de façon de penſer qu'ils n'ont changé de mœurs *.

Quel jugement dois-je donc en porter,

* Il ſeroit important, pour la ſatisfaction de bien des Lecteurs, de fixer ici l'époque de cette eſpèce de révolution, en remettant, ſous les ieux du Public la date de ces Lettres ; mais ce que nous avons dit dans l'avertiſſement, ne nous permet pas de nous écarter de la loi que nous nous ſommes impoſée.

lorſque je les oppoſe, malgré moi, aux Joinville (*a*), aux Dugueſclin (*b*), aux Bayard (*c*), aux Crillon (*d*), à ces anciens Preux, dont la grandeur d'âme, la ſimplicité de mœurs, la loyauté, & la franchiſe, faiſoient, au retour de mes dernières campagnes, le ſujet de nos lectures & de nos entretiens les plus ordinaires ? Rempli de ces hautes idées qu'ils ont excitées en moi, échauffé par le ſouvenir de leurs ſentimens & de leurs actions, frappé du contraſte des mœurs actuelles, que penſerez-vous, mon père, de ces ſaillies d'une imagination trop vive encore ? Je me repréſente quelquefois ces hommes du vieux temps ; je crois les voir, les entendre ; je les interroge tour à tour, & ils me répondent. Dans ces momens de comparaiſon, Bayard ſurtout s'offre à moi, tel que le peignent les Hiſtoriens de ſa vie, avec ſa ſtature un peu giganteſque, ſon air martial, ſes ieux noirs & plein de feu, ſa contenance noble & fière, ſon regard aſſuré. » Hé » quoi ! ſemble-t-il me dire, où ſont donc » les deſcendans de mes compagnons

» d'armes, de ces hommes, la fleur de la
» noblesse, qui ne se distinguoient que par
» de hauts faits (*e*); qui portoient jusques
» dans leurs jeux l'image des combats (*f*);
» qui ne cherchoient à briller que par
» leurs chevaux, leur lance & leur épée,
» & ne connoissoient d'autre parure que
» celle qui convient à des guerriers; qui,
» plus soldats que courtisans, se glori-
» fioient d'être libres & francs (*g*), & ne
» cherchoient leur récompense que dans
» leur zèle & leur fidélité (*h*); qui, pleins
» d'honneur, faisoient, de leur seule pa-
» role, le plus redoutable des sermens,
» ne voyoient rien de plus sacré que la foi
» d'un gentilhomme (*i*), & craignoient
» plus la moindre tache que la mort; qui,
» toujours généreux & magnanimes, ne
» recevoient que pour répandre (*k*), & ne
» vouloient d'autres grâces que celles qui
» les exposoient à de plus grands dan-
» gers; qui, défenseurs de la veuve, de
» l'orphelin, du foible opprimé par le
» fort, les servoient de leurs biens, de
» leur crédit, & de leur valeur; qui,
» remplis de respect & d'égards pour le

» ſexe, honoroient leurs Dames & méri-
» toient d'en être honorés. Ici je vois des
» bals au lieu de Tournois : je vois des
» enfans où je devrois voir des hommes :
» je vois des Petits-maîtres, des héros de
» ruelle, où je devrois voir de nobles Che-
» valiers (*l*) : je vois des jeunes gens qui
» rougiroient d'avoir conſervé une conſ-
» titution ſaine & robuſte (*m*), & qui,
» énervés par de honteux plaiſirs, ſe font
» gloire d'être vieux à vingt ans : j'en vois
» qui mènent des chars, & laiſſent leurs
» chevaux à manier à leurs Ecuyers ; qui
» traitent cavalièrement des femmes hon-
» nêtes, & font porter leur livrée à des
» courtiſanes ; qui comptent pour peu de
» choſe l'honneur du ſexe (*n*), & le leur
» pour moins que rien. Je vois du faſte
» & un vain luxe, où je cherche des ver-
» tus (*o*). Je vois des braves qui ont de
» la valeur dans une rencontre, & qui,
» ne pouvant ſoutenir les épreuves du
» vrai courage, manquent de force dans
» tout le cours de leur vie. Je vois des
» Nobles qui ſéduiſent ou qui oppri-
» ment, au lieu de défendre & de pro-

» téger ; qui font des indigens & des mal-
» heureux, au lieu de ſecourir ceux qui
» le ſont & de les ſoulager. J'entends de
» toute part un langage précieux, des diſ-
» cours ſans ſuite & ſans raiſon, un jar-
» gon d'impiété & d'indépendance ; je
» vois juſqu'à des Militaires devenus Phi-
» loſophes, & qui renoncent à être de
» grands hommes. Ah ! la Religion de
» leurs pères en faiſoit des héros, ou les
» laiſſoit tels ; maintenant l'irréligion les
» énerve & les dégrade. O France ! à quels
» traits pourrois-je te reconnoître, & que
» m'offres-tu qu'une race d'hommes dé-
» généréś ? Hélas ! mon ſiècle m'hono-
» roit du beau titre d'*homme ſans peur*
» *& ſans reproche !* Ce n'eſt pas que, de-
» vant celui qui pèſe nos mérites dans
» une juſte balance, je fuſſe ſans foi-
» bleſſe & ſans tache ; j'étois environné
» des préjugés de mon état & de mon
» ſiècle (*p*), & je n'eus pas en tout temps
» la force de m'en défendre ; j'eus des
» paſſions, & je n'eus pas toujours aſſez
» de courage pour les vaincre : mais j'eus
» trop de franchiſe pour les autoriſer par

» de faux principes & de dangereux ſyſ-
» têmes. Je fus foible quelquefois, & ne
» fus point impie ni vicieux. Dieu me
» vit coupable & repentant, lorſque j'é-
» tois ſans reproche devant les hommes.
» Je reſpectai toute ma vie la Religion,
» l'honneur, la vertu, l'innocence, &
» les malheureux. Je fis Chevalier mon
» Roi, qui les reſpectoit comme moi (*q*).
» Je mourus en le ſervant, & en confeſ-
» ſant mes fautes à mon Rédempteur,
» dont j'implorois la clémence (*r*) «.

Ainſi, & plus fortement, ce me ſemble, parleroit Bayard, s'il lui étoit donné de reparoître parmi nous. Emprunter ſa voix, telle que je crois l'entendre en me rappelant ſes actions, c'eſt, après tout, vous peindre ce qui s'offre chaque jour à ma penſée & à mes regards, bien mieux que tous les détails ne pourroient le faire.

Ah! mon père, que la retraite eſt douce pour un vrai Sage; & ſi, pour notre propre bonheur, je vous déſirois à la Cour, combien ne ſuis-je pas forcé de convenir, que le Ciel, en vous laiſſant où vous

êtes, vous a fait faire un plus heureux choix pour vous-même !

NOTES.

J'AI été tenté de rejeter à la fin de ce volume le grand nombre de notes que j'ai mises ici : plusieurs raisons sembloient m'y engager. Quoi qu'il en soit, elles ne m'ont pas paru assez fortes pour devoir me déterminer à changer l'ordre que j'ai suivi dans les volumes précédens : on sera toujours libre de les omettre, si on le juge à propos, pour les reprendre dans un autre moment. On trouvera peut-être qu'elles renferment, pour la plupart, des traits qui n'ont rien de nouveau pour bien des Lecteurs ; mais il suffit que beaucoup d'entre eux les ignorent, ou que beaucoup d'autres les oublient, pour qu'on me permette de les leur rappeler. Leur ensemble forme d'ailleurs un tableau si frappant, pour ceux mêmes à qui ces traits seroient le plus familiers, qu'on ne doit pas me savoir mauvais gré du soin que j'ai pris de les rapprocher. Si quelque chose peut ramener nos jeunes gens à de meilleurs principes & à d'autres mœurs, ce sont sans doute de pareils exemples.

❦

PAGE 40.

(a) *Aux Joinville.* Le Sire de Joinville, Sénéchal de Champagne, qui nous a donné l'*Hiſtoire de Saint Louis*, ſuivit ce Prince dans ſes expéditions militaires, & s'en fit aimer par ſa piété, ſa valeur, ſon eſprit, & ſa franchiſe. Ce Monarque avoit tant de confiance en lui, qu'il s'en ſervoit pour rendre la juſtice à la porte de ſon Palais, & qu'il n'entreprenoit rien d'important ſans le lui communiquer. *Diction. Hiſtor.*

IBID.

(b) *Aux Dugueſclin.* Né en Bretagne vers l'an 1320, du rang de ſimple gentilhomme, Dugueſclin mérita, ſous le règne de Charles V, d'être élevé à celui de Connétable de France. Chevalier intrépide, dit Villaret, Chef expérimenté, ſincère, généreux, il couronnoit tant de belles qualités par une vertu qui leur ajoutoit un nouveau luſtre. Il étoit modeſte. Tout le monde applaudiſſoit au choix que le Roi venoit de faire, lorſque Dugueſclin, avec une noble franchiſe, ſupplia ſon Souverain d'honorer de cette dignité quelqu'un qui la méritât mieux que lui : il fallut employer les plus vives inſtances pour le réſoudre. Il obéit aux volontés du Prince : mais avant que de recevoir l'épée de Connétable, il ſupplia Sa

Majesté de ne jamais ajouter foi aux rapports qu'on pourroit faire contre lui, sans lui avoir auparavant fait la grâce de l'entendre ; & le Prince le lui promit. Il paroît, ajoute l'Historien, que ce grand homme redoutoit plus les Courtisans de l'hôtel de S. Paul, que les ennemis de l'Etat. *Hist. de France. T.* 10.

Ibid.

(c) *Aux Bayard.* Né en 1476, le Chevalier Bayard fut un des plus grands Capitaines de son siècle. La bonté de son cœur, dit l'Historien de sa vie, sa générosité, sa charité, lui ont acquis le surnom de *Bon* ; sa valeur & son intrépidité, celui de *Chevalier sans peur ;* enfin sa fidélité à ses devoirs l'a fait connoître sous le nom de *Chevalier sans reproche.* Il mourut les armes à la main, âgé de 48 ans.

Ibid.

(d) *Aux Crillon.* Issu de l'illustre famille des Balbe, & né à Carpentras en 1541, Crillon, dont le nom seul vaut tous les éloges, fut dans son siècle l'honneur de la France. Les preuves signalées qu'il donna de sa valeur, dit un Auteur moderne, l'auroient fait mettre par l'idolâtre antiquité au rang des demi-dieux. Il reçut de ses contemporains un tribut d'admiration plus raisonnable, mais non moins flat-

teur. Le soldat lui donna le nom d'homme *sans peur*; Henri III, celui de *Brave*; & Henri IV, celui de *brave des braves*. Ce bon Prince le traita toujours en ami, & ne l'appeloit que le *brave Crillon*. Il avoit une si haute idée de son mérite, qu'on lui a entendu dire très-souvent, lorsqu'il fut sur le trône, qu'il n'avoit jamais craint que Crillon; & c'est le grand Henri qui parloit ainsi. Il lui écrivit, après avoir défait les Ligueurs à la journée d'Arques: *Pends-toi, brave Crillon; nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas: adieu, brave Crillon, je vous aime à tort & à travers.*

Un des faits les plus mémorables de ce héros, est la défense du pont de Tours. Resté presque seul à la tête du pont, environné des corps sanglans de ses soldats, il arrête tous les efforts des ennemis, & sauve la Couronne à Henri III, assiégé par le Duc de Maïenne, tandis qu'un autre Berton de Crillon, son neveu, venoit de lui sauver la vie. Le Monarque s'étoit trouvé engagé dans la mêlée, & alloit périr d'un coup de pertuisane qu'on lui portoit dans la poitrine; mais le jeune Berton se précipite, le pare de son corps, & tombe aux pieds de Henri*. Dans cette même

* Après de pareils traits, on ne peut que se rappeler avec le plus vif intérêt celui que nous allons citer. » Mon-

journée,

journée, le brave Crillon fut couvert de bleſſures qui firent craindre pour ſa vie. Dans toutes les rencontres il ſe montra également prodigue de ſon ſang pour ſes maîtres & pour ſa patrie. Epuiſé de forces, mais toujours rempli de fermeté & de courage, animé de la foi la plus vive, ſupportant ſes douleurs avec la ſoumiſſion la plus parfaite, il mourut en héros comme il avoit vécu. La veille de ſa mort, voyant le fils d'une de ſes ſœurs tout en pleurs auprès de ſon lit; *Mon neveu*, lui dit-il, *ne pleure pas ma mort : ma vie eſt inutile à l'Etat.* Un attachement inviolable pour ſon Roi, & les qualités de ſon cœur le firent regarder comme un des plus honnêtes hommes de ſon ſiècle.

Henri III avoit créé pour lui la charge de Lieutenant-Colonel Général de l'infanterie Françoiſe, qui fut ſupprimée après ſa mort.

PAGE 41.

(e) *Qui ne ſe diſtinguoient que par de hauts faits.* Ce que la fable vantoit dans ſes héros;

ſieur, paſſant par Avignon, logea chez M. de Crillon. Il refuſa la garde Bourgeoiſe qui lui fut offerte pour faire le ſervice auprès de ſa perſonne, en diſant, qu'*un Fils de France, logeant chez un Crillon, n'avoit pas beſoin de Gardes.* Paroles remarquables, auſſi dignes du petit-fils d'Henri IV, qu'honorables pour les deſcendans du brave Crillon «. *Courrier de l'Europe*, du mardi 5 Août 1777, article *France*.

ce que, dans les beaux jours de la Grèce & de Rome, ces fières Républiques admiroient dans les leurs ; on l'a vu renouvelé parmi nous dans les Dugueſclin, les Bayard, & les Crillon : & ſi l'Hiſtoire, qui raconte leurs exploits, n'étoit pas auſſi bien appuyée qu'elle l'eſt en effet, on prendroit volontiers ſes récits pour des fictions. Le nom ſeul de ces Guerriers valoit des armées, gagnoit des batailles, prenoit ou défendoit les villes & les provinces. Il n'y avoit point d'entrepriſe ſi difficile, qu'ils ne puſſent ſe flatter de faire réuſſir, dès qu'on vouloit bien ſuivre leur avis ; point de place ſi imprenable, qu'ils ne contraignſſent à ſe rendre ; point de poſte ſi foible, où l'on pût les forcer.

Villars eſt dehors, répondoit Crillon aſſiégé dans Tailleboeuf, où tout autre que lui n'eût pu tenir, *Villars eſt dehors, & Crillon eſt dedans.*

Dugueſclin donna un Roi à la Caſtille, & rendit, à proprement parler, la France à ſes maîtres.

En 1521, une puiſſante armée de l'Empereur Charles-Quint mit le ſiège devant Mézières. Le Chevalier Bayard réſolut de la défendre, quoique cette place fût dénuée de tout, & n'eût qu'une foible garniſon. Sur ce que quelques perſonnes lui conſeilloient de ſe rendre, à cauſe du peu d'apparence qu'il y

avoit de sauver la ville : » Avant que d'en » sortir, dit-il, il nous faudra former un pont » des cadavres de nos ennemis «.

François I, prisonnier de Charles-Quint après la bataille de Pavie, & conduit en Espagne, s'écrioit : *Si le Chevalier Bayard eût été vivant & près de moi, mes affaires auroient pris un meilleur train... Sa présence m'auroit valu cent Capitaines, tant il avoit gagné de créance parmi les miens, & de crainte parmi mes ennemis. Ah ! Chevalier Bayard, que vous me faites grande faute ! ah ! je ne serois pas ici !*

Qu'on lise les détails de leur histoire ; & l'on jugera si notre bon Roi Louis XII avoit si grand tort de dire, que les *Grecs avoient eu un merveilleux talent pour embellir leurs exploits ; que les Romains avoient fait de grandes choses & les avoient dignement écrites : que les François en avoient fait d'aussi grandes que l'un & l'autre peuple, mais qu'ils avoient toujours manqué d'écrivains.*

IBID.

(f) *Qui portoient jusques dans leurs jeux l'image des combats.* Le bon Chevalier qui parle ainsi, aimoit les tournois. De grands malheurs ont porté à les supprimer, & on a bien fait. Mais du moins ils n'altéroient pas l'esprit militaire & national ; sous ce rapport, ils valoient bien peut-être tout ce qui fait aujourd'hui l'ap-

prentiſſage de nos jeunes Guerriers. C'eſt dans ces ſortes de jeux que ſe formoient nos héros. C'eſt là que Bertrand Dugueſclin, à la fleur de l'âge, ſignala ſa valeur & ſon amour pour la gloire. Son père n'ayant pas voulu conſentir à le mener avec lui à un tournoi, auquel avoient été invités tout ce qu'il y avoit en France & en Angleterre de braves Chevaliers; il s'échappe ſecrètement, vole à Rennes, & y eſt témoin des premiers aſſauts. Le ſon des trompettes qui animoit les combattans, le henniſſement des chevaux, le bruit des armes, les acclamations qu'on donnoit aux vainqueurs, le mettent hors de lui-même. Après avoir été long-temps ſpectateur, il apperçoit un Chevalier de ſes parens, qui, fatigué de pluſieurs courſes, ſe retiroit. Il court à ſon hôtellerie, ſe jette à ſes genoux, & le conjure, par la gloire qu'il vient d'acquérir, de lui prêter ſes armes & ſon cheval. Le Chevalier qui vit ſon émotion, charmé de trouver tant d'ardeur & de courage dans un jeune homme tel que lui, conſentit à ſa demande, l'arma lui-même, & lui fit donner un cheval frais. Dugueſclin baiſſant la viſière de ſon caſque, pour ne pas être reconnu, ſe fait ouvrir la barrière. Le premier Chevalier qui ſe préſente eſt renverſé de deſſus ſon cheval, ſe relève, & eſt terraſſé une ſeconde fois. Les

victoires de Bertrand se multiplient. Son père lui-même s'avance pour le combattre. Bertrand, qui le reconnoît à ses armes, accepte le défi ; mais les trompettes ayant sonné la charge, il baisse la lance & lui fait un profond salut. Il recommence à courir & à vaincre ; l'intérêt & la curiosité redoublent. Les Dames, voulant être instruites, à quelque prix que ce soit, du nom de l'inconnu, prient un Chevalier Normand, célèbre par sa force & son adresse, & qui dans ce même tournoi en avoit déja assez fait pour sa gloire, de se remettre au nombre des combattans, pour lui arracher son secret. Ils partent tous deux comme un éclair ; le Chevalier exécute son dessein & enlève le casque de Dugueselin. Celui-ci, outré de se voir découvert, saisit son adversaire, l'enlève de dessus son cheval, & le met au nombre des vaincus. Si l'étonnement des spectateurs fut grand à la vue de ces exploits, quel fut celui de Renaud ? Il accourt vers son fils, & l'embrasse transporté de joie. Dugueselin, charmé de se voir applaudi par son père, en goûta mieux sa victoire ; il reçut le prix destiné aux vainqueurs ; &, suivi de toute la Noblesse qui l'accompagnoit, il alla l'offrir à l'instant au Chevalier qui lui avoit prêté son cheval & ses armes. On admira dans cette dernière action, jusqu'à quel point il savoit allier, à

l'adreſſe & au courage, un cœur généreux & reconnoiſſant. Voy. *Vies des Hommes Illuſtres.*

IBID.

(g) *Qui, plus ſoldats que Courtiſans, ſe glorifioient d'être libres & francs.* On trouve mille traits de cette noble franchiſe dans tous nos anciens guerriers. Joinville expoſe naïvement à ſaint Louis ſes beſoins, & l'impoſſibilité où il eſt de l'accompagner dans ſon expédition de la Terre Sainte, à moins que Sa Majeſté ne veuille bien fournir à l'entretien de ſes Chevaliers; & dans la dernière croiſade, il réſiſte à toutes les ſollicitations du Monarque: car je voyois clairement, dit-il, *que ſi je me mettois au pélerinage de la Croix, ce ſeroit la totale deſtruction de mes pauvres ſujets.*

Le généreux Crillon, frémiſſant de voir Henri III devenu le jouet des paſſions les plus honteuſes, perce la foule des Courtiſans qui l'environnent, & avec cette liberté que la vertu inſpire, il lui repréſente le déſhonneur qu'il ſe fait par le ſcandale de ſes mœurs. Henri ſe ſent ému; il promet de changer; mais le foible Henri ſe replonge bien tôt au ſein de l'infamie.

Dans une autre circonſtance, ce même Prince veut engager Crillon à le défaire du Duc de Guiſe par une voie indigne de lui.

Sire, lui répond Crillon, désespéré de cette proposition, *permettez-moi d'aller loin de la Cour, rougir d'avoir entendu mon Roi, mon Roi pour qui je donnerois mille fois ma vie, me prescrire une action qui m'ôteroit son estime.*

On retrouve le même caractère dans l'aveu qu'il fit à Henri, d'avoir dérobé Fervaques à sa colère. Fervaques étoit un homme de qualité, bon officier, & d'une valeur reconnue. On l'avoit accusé, sans assez de fondement, d'une trahison dont il n'y avoit pas lieu de le croire coupable; & Crillon l'avoit averti de ce qu'il avoit à craindre des premiers transports du Monarque, presque toujours extrême dans ses résolutions : le Roi, instruit de sa fuite, jura de s'en venger sur celui qui la lui avoit suggérée. Le connoîtriez-vous, dit-il à Crillon ? — Oui, Sire. — Eh bien, nommez-le moi, reprit le Roi encore plus irrité : » Je ne ferai jamais délateur que » de moi-même, répliqua Crillon, & puisque » la juste crainte qu'un innocent ne souffre du » ressentiment de Votre Majesté, me prescrit » de lui livrer le coupable; je suis, Sire, celui » que vous devez punir, celui qui se feroit » cru l'assassin de Fervaques, si je lui eusse » gardé un secret qui lui eût coûté la vie. Que » Votre Majesté dispose de la mienne. Elle » m'est moins précieuse que l'honneur d'a-

» voir sauvé celle d'un sujet, qui peut-être se » justifiera un jour, & dont le sang pourra être » utilement répandu pour le service de son » Prince «. Le Roi, étonné de l'aveu & du discours ferme de Crillon, resta un moment sans parler, les ieux fixés sur lui; puis rompant le silence, il dit : *Comme il n'est qu'un Crillon dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple.* Voyez *la Vie du brave Crillon, par Mlle. de Lussan.*

Rosny, aussi grand Capitaine que grand homme d'Etat, & conservant par-tout la même droiture & la même franchise, déchira la promesse de mariage qu'Henri IV avoit faite à Mlle d'Entragues. Êtes-vous fou, lui dit le Roi ? Il est vrai, Sire, repartit Sulli, je suis un fou ; & plût à Dieu que je le fusse tout seul en France !

» Vous croyez, disoit ce Prince à la Reine, » après un démêlé qu'il venoit d'avoir avec » elle, que Rosny me flatte aux petites brouil- » leries que nous avons ensemble. Vous en » penseriez tout autrement, si vous saviez » les grandes libertés qu'il prend à me dire » mes vérités ; de quoi encore que je me » mette en colère, si ne lui en veux-je pas de » mal pour cela : car tout au contraire, je » croirois qu'il ne m'aime plus, s'il ne me re- » montroit ce qu'il estime être pour la gloire

» & l'honneur de ma perſonne, l'amélioration » de mon Royaume, & le ſoulagement de » mes peuples. Car, voyez-vous, m'amie, » il n'y a point d'eſprits ſi droituriers qui ne » trébuchaſſent tout à fait, s'ils n'étoient re- » levés, lorſqu'ils choppent, par les admo- » nitions de leurs loyaux ſerviteurs ou bien » intimes & prudens amis «. *Mém. de Sulli.*

IBID.

(h) *Et ne cherchoient leur récompenſe que dans leur zèle & leur fidélité.* Henri IV, pour faire ceſſer les troubles qui agitoient ſes Etats, acheta, par des dignités & des honneurs, la ſoumiſſion & la fidélité de la plupart des Grands. Crillon, qui avoit toujours été attaché à ſon ſervice, fut preſque le ſeul qui n'eut aucune part à ſes faveurs. Quelqu'un en ayant témoigné ſa ſurpriſe, *J'étois ſûr de la fidélité de Crillon*, répondit ce Prince, *& j'avois à gagner tous ceux qui me perſécutoient.*

Ce caractère de déſintéreſſement a été celui de tous les grands hommes. Il a été, ſous Louis XIV, celui des Fabert, des Turenne, & des Catinat, tous trois ſi dignes d'être nommés parmi ceux que l'on vient de citer dans ces notes. Voyez le trait du Maréchal Fabert ci-deſſus, T. 3, Lettre LIV, n. *e*.

IBID.

(i) *Qui ne voyoient rien de plus sacré que la foi d'un gentilhomme.* Depuis l'origine de la Monarchie, cet esprit s'étoit perpétué de siècle en siècle parmi nous : il n'appartenoit qu'à des temps plus récens, de nous laisser douter s'il y conserve encore son ancienne énergie.

C'est d'après ce même esprit, que M. de Turenne se crut lié dans une circonstance, où tant d'autres se seroient tenus quittes de tout engagement. Passant, une nuit, sur les remparts de Paris, il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtèrent son carosse. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent ; & l'un d'eux osa bien le lendemain se présenter chez lui. Au milieu d'une compagnie très-nombreuse, il lui demande à l'oreille l'exécution de sa parole : le Vicomte lui fait donner l'argent, & ne raconte l'aventure, qu'après avoir laissé au voleur le temps de s'éloigner, en ajoutant, qu'il falloit être inviolable dans ses promesses, & qu'un honnête homme ne devoit jamais manquer à sa parole, quoique donnée même à des fripons.

On connoissoit si bien le caractère de M.

de Turenne, & sa bonne foi étoit si généralement estimée, que la plupart des Princes d'Allemagne traitoient avec lui personnellement pour leurs intérêts, sans demander aucune garantie de ce qu'il leur promettoit; & que les Républiques, même les plus soupçonneuses, se croyoient en assurance, dès qu'il leur avoit donné sa parole. *Vie de Turenne.*

Le trait que nous venons de rapporter nous rappelle celui de S. Louis, qui ne se crut pas dispensé envers les Sarrasins de la plus exacte fidélité à ses engagemens, quoiqu'ils eussent violé les leurs.

Ibid.

(k) *Qui, toujours généreux & magnanimes, ne recevoient que pour répandre.* » Bayard eut de » grandes & nombreuses occasions de gagner » de l'argent, soit en rançons ou autrement; » mais il distribuoit tout & ne se réservoit » rien. On a estimé qu'il avoit marié pendant » sa vie plus de cent pauvres orphelines, » nobles & autres. Les veuves étoient assu- » rées de trouver chez lui de la consolation » & des secours. A la guerre, il remontoit un » homme d'armes, donnoit des habits à celui- » ci, aidoit celui-là de ses deniers, & leur » persuadoit encore, que c'étoit lui qui leur » devoit de la reconnoissance. Jamais il ne sor-

» tit d'un logement en pays conquis, sans » payer ce que lui ou ses gens y avoient » pris ; & quand il se trouvoit avec certaines » nations, dont les gens, pour l'ordinaire, » mettoient le feu aux lieux qu'ils abandon- » noient, il restoit le dernier à la garde de la » maison qu'il quittoit, & la préservoit de l'in- » cendie «. *Histoire du Chevalier Bayard, liv. 6.*

Crillon, étant en Savoie, y fit paroître tant de grandeur d'âme, tant de noblesse de sentimens, que deux François, avec lesquels il étoit lié & qui avoient embrassé le Calvinisme, retournèrent à la Religion Catholique, disant qu'une Religion qui faisoit pratiquer de si grandes vertus, devoit être la bonne. Crillon les ramena en France, les aida par ses libéralités, & leur obtint de l'emploi. *Eloge de Crillon.*

Je ne puis passer sous silence un évènement qui peint ce héros d'un seul trait. Un soldat Huguenot, se flattant d'abattre dans Crillon un des plus fermes appuis des Catholiques, prend la résolution de le tuer. S'étant caché dans un endroit d'où il pouvoit exécuter son dessein, il lui tire un coup d'arquebuse, dont seulement il le blesse au bras. Crillon, furieux, court vers l'assassin & l'atteint. Dans le temps qu'il veut le percer, le soldat tombe à ses pieds, en lui demandant la vie : » Rends

» grâces, dit-il, à ma Religion, & rougis de » n'en être pas. Va, je te donne la vie. Si la » parole d'un sujet rebelle à son Roi & infi- » dèle à sa Religion pouvoit être reçue, je te » demanderois la tienne, de ne jamais com- » battre que pour le service de ton légitime » Souverain «. Le soldat confondu & pénétré, retomba aux pieds de Crillon, en lui jurant de n'être plus du nombre des rebelles & de retourner à la Religion Catholique. *Vie du brave Crillon.*

Aussi bienfaisant que magnanime, Crillon répandoit en tous lieux ses largesses, & plus encore au sein de son pays. Ayant été se reposer à Avignon de ses fatigues, les habitans, dont il étoit adoré, l'entouroient, en s'écriant : *Voilà notre bienfaiteur ; voilà notre père ; voilà notre héros ; qu'il vive ! que Dieu le conserve, & bénisse toutes ses actions !* On voyoit sans cesse ceux qui étoient dans l'indigence se succéder à sa porte, pour recevoir de lui les secours dont ils avoient besoin ; & en quittant la ville, il fixa une somme annuelle, qui devoit leur être distribuée par son frère.

Je ne dirai presque rien ici de la générosité de Duguesclin, pour avoir trop à dire. Je me contenterai de rapporter qu'après la malheureuse bataille de Navaret, perdue contre les Anglois par la faute du frère de Don

Henri, Roi de Castille, il paya la rançon d'une foule de gentilshommes & de soldats, & que, ne s'étant rien réservé de ce qu'il avoit emprunté pour la sienne, il se vit obligé de se constituer une seconde fois prisonnier à la Cour du Prince de Galles. On chargea presque aussi-tôt des personnes qui lui étoient inconnues, de payer au Prince les soixante-dix mille florins d'or, auxquels Dugueselin n'avoit pas craint de se taxer pour sa rançon, & de lui en offrir à lui-même cent mille & plus, s'il le vouloit. Il ne m'en faudra pas tant, répondit Dugueselin; je n'en prendrai que le nécessaire pour délivrer tous les prisonniers François, Bretons, & Castillans, qui sont ici depuis la bataille, & les mettre en équipage pour me suivre. *Vie de Dugueselin.*

Ce même Dugueselin vendit ses terres pour payer son armée; & Turenne, dans une occasion semblable, fit distribuer sa vaisselle à ses soldats.

Après avoir commandé les armées pendant plus de vingt ans, le Maréchal de Turenne laissa moins de bien en mourant, qu'il n'en avoit eu de sa maison. Quatre jours avant qu'il fût tué, il avoit donné quatorze mille livres aux Anglois qui servoient sous lui, après en avoir emprunté dix mille sur son crédit à Strasbourg. On ne trouva, après sa

mort, que cinq cents écus dans sa cassette.

Un jour ayant touché beaucoup d'argent, d'une charge dont la Cour lui avoit permis de disposer, il assembla cinq ou six Colonels, dont les régimens étoient délabrés; & leur laissant croire que cet argent venoit du Roi, il le leur distribua à proportion de leurs besoins. Toute sa vie est remplie de pareils traits. On fait le refus qu'il fit de recevoir une somme de cent mille écus, que lui offroit une ville considérable, pour qu'il ne fît point passer son armée sur son territoire. *Comme votre ville*, dit Turenne aux Députés, *n'est point sur la route par où j'ai dessein de faire marcher mes troupes, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez.*

A peu près vers le même temps, un Officier Général lui proposa, dans le Comté de la Mark, un gain de quatre cent mille livres, dont la Cour ne pourroit jamais rien savoir: » Je vous suis fort obligé, répondit-il; mais » comme j'ai souvent trouvé de ces occasions » sans en avoir profité, je ne crois pas devoir » changer de conduite à mon âge «.

PAGE 42.

(1) *Je vois des petits-maîtres, des héros de ruelle, où je devrois voir de nobles Chevaliers.* Eh! qu'eût dit Bayard, s'il eût vu tout l'at-

tirail de toilette de nos jeunes Militaires ; s'il eût reſpiré près d'eux leurs odeurs & leurs parfums ; s'il les eût vus courir de cercle en cercle, ſeulement pour ſe former une liſte de toutes les malheureuſes victimes qu'ils prétendront avoir immolées à leur vanité ; s'il les eût vus ſe faire un triomphe de la ſéduction, & un jeu de l'adultère ? Ah ! qu'il y a de ſens, à mon avis, dans ce mot qu'a dit quelque part M. Rouſſeau : *Je croyois déjà vous voir avili, juſqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes !*

IBID.

(m) *Je vois des jeunes gens qui rougiroient d'avoir conſervé une conſtitution ſaine & robuſte, &c.* Eh ! qu'eût-il dit encore, s'il eût vu la plupart des importans de nos jours, petits, maigres, pâles, affectant une vue baſſe, une voix grêle, une prononciation lente & mal articulée, un corps débile, qui ſe porte en avant & ſemble prêt à tomber à chaque pas, un dos voûté, un air de mal-adreſſe, un ton d'épuiſement, tous les ſymptômes de la foibleſſe & de l'anéantiſſement ?

IBID.

(n) *Qui comptent pour peu de choſe l'honneur du ſexe.* Bayard ne fut pas toujours, comme Scipion, un modèle de continence & de ſa-

geſſe ; mais toujours il reſpecta l'innocence & la vertu. Eh ! combien de fois la pudeur allarmée ne trouva-t-elle pas auprès de lui un aſile aſſuré ? Lorſque, par une infamie dont nous n'avons que trop d'exemples aujourd'hui, une femme, plus marâtre que mère, força elle-même ſa fille à ſe laiſſer conduire chez le Chevalier ; il n'abuſa pas de ſa pauvreté & de ſa jeuneſſe, quoique vivement épris de ſes charmes. Cette aimable vierge ne l'eut pas plutôt apperçu, que, ſe jetant à ſes pieds & les arroſant de ſes larmes, » Monſeigneur, lui dit-elle, vous ne » déshonorerez pas une malheureuſe victime » de la miſère, dont votre vertu devroit » vous rendre le défenſeur«. *Levez-vous, ma fille*, lui répondit Bayard ; *vous ſortirez de ma maiſon auſſi ſage & plus heureuſe que vous n'y êtes entrée.* Sur le champ il la conduiſit dans une retraite, & le lendemain il envoya chercher la mère. Après lui avoir fait les reproches qu'elle méritoit, il lui donna ſix cents francs pour marier ſa fille à un honnête homme, qui conſentoit à l'épouſer avec cette dot, & y ajouta cent écus pour les habits & les frais de la cérémonie. La généroſité de Bayard fut récompenſée, ajoute l'Auteur moderne qui a fait l'Hiſtoire de ſa Vie, par la ſatisfaction qu'il eut, d'avoir ſauvé l'honneur

d'une fille vertueuse, & d'en avoir fait une femme exemplaire & respectable par sa conduite.

Presque tous les héros se sont distingués par de semblables traits. Après la prise du château de Sole, dans le Hainaut, par le Vicomte de Turenne, quelques soldats, ayant trouvé dans la place une femme d'une rare beauté, l'amenèrent à leur Commandant, comme la plus précieuse portion du butin. Le Vicomte n'avoit alors que vingt-six ans, & il n'étoit pas insensible. Cependant il feignit de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats, & loua beaucoup leur retenue, comme s'ils n'avoient pensé, en lui amenant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons. Il fit chercher son mari; & la remettant entre ses mains, il lui dit que c'étoit à la discrétion de ses soldats qu'il devoit l'honneur de sa femme.

Notre siècle peut offrir encore quelques traits de délicatesse à cet égard; mais ils méritent d'autant mieux qu'on s'en souvienne, qu'ils sont devenus plus rares: car tous nos guerriers ne sont pas des héros. Voici un de ces traits qui fait honneur à la mémoire du Maréchal de Saxe, quel qu'ait été d'ailleurs son goût pour le plaisir. » Une Dame titrée » de Province, mécontente de son mari, qui

» sans doute avoit des motifs pour n'être pas
» content d'elle, vint à Paris, où, séduite
» par la réputation de galanterie du Comte,
» elle lui écrivit & lui donna rendez-vous au
» bal de l'opéra. Il fut exact à l'assignation.
» La Dame, qui avoit emprunté le secours
» de l'art pour s'embellir, lui fit le récit pa-
» thétique de ses infortunes; elle crut pallier
» sa honte en exagérant ses malheurs. Le
» Comte, qui apperçut en elle plus d'impru-
» dence que de corruption, reconnut que
» c'étoit une ivresse passagère qui préparoit
» un long repentir. Il crut devoir la confier
» au Curé de Saint-Paul, Pasteur vertueux
» & éclairé, qui la remit dans le sentier dont
» elle étoit prête à s'écarter. Le Comte, qui
» s'abstint de la voir, fournit secrètement à
» toutes les dépenses, jusqu'au jour qu'elle
» fut remise à son mari «. *M. Turpin.*

C'est, pour le dire en passant, ce même Maréchal de Saxe, qui, pressé un jour sur sa Religion par un Catholique de ses amis, dont les mœurs n'étoient pas trop d'accord avec sa foi, lui répondit : » Je conviendrai avec
» toi que ta Religion vaut bien la mienne;
» peut-être même vaut-elle mieux pour le
» salut, en la réduisant en pratique : mais,
» crois moi, à vivre comme nous vivons,
» ma Religion vaut bien la tienne «. Avouons-

le ; c'eſt là, du moins en ſecret, le plus fort argument de bien des gens.

IBID.

(o) *Je vois du faſte & un vain luxe où je cherche des vertus.* Si une imagination telle que celle-ci pouvoit ſe réaliſer, ſi Bayard reparoiſſoit parmi nous, il verroit à peu près tout ce que, de ſon temps, M. de Valmont voyoit pour lui ; mais ce ne ſeroit pas du moins ſans de grandes exceptions. Il verroit de vrais juſtes à la Cour ; il verroit des Princes vertueux ; il verroit des Grands dignes de notre eſtime ; mais ſur-tout il verroit un Roi, ſi jeune encore, mériter nos plus tendres hommages, & conſerver un eſprit religieux, des mœurs ſimples & pures, dans un ſiècle où il n'y a preſque plus ni Religion ni mœurs.

PAGE 43.

(p) *J'étois environné des préjugés de mon état & de mon ſiècle.* Un des préjugés les plus funeſtes de ces anciens temps, & qui, malgré ſon affoibliſſement dans les perſonnes d'un certain rang, malgré nos lumières ſi vantées, ne conſerve encore que trop d'empire ſur notre jeune Nobleſſe ; c'eſt cette opinion barbare, qui, comme on l'a ſi bien dit, mettoit ſouvent l'honneur à la pointe de l'épée, &

multiplioit les combats particuliers. Mais il faut en convenir, ces preux Chevaliers étoient, en un sens, plus excusables que nous, si toutefois un aveuglement si étrange peut être digne d'excuse. Les loix de la Chevalerie avoient donné au duel un ton de solennité & un air de grandeur qui en imposoient ; les Rois l'autorisoient par leur présence ; on y avoit joint dans de certains cas des formes de justice & un appareil de Religion, qui sembloient le consacrer aux ieux des nations. Tant les hommes ont su plier, dans tous les temps, à leurs passions, les principes mêmes qui les condamnent !

PAGE 44.

(q) *Je fis Chevalier mon Roi.* Lors de la fameuse bataille de Marignan en 1515, François I, qui s'étoit fort signalé dans cette grande action, voulut être armé Chevalier, suivant l'ancien usage, sur le champ même de bataille. *Il avoit bien raison*, dit son Historien, *car de meilleure main n'eût su prendre Chevalerie.* Alors Bayard prit son épée, & dit : » Sire, autant vaille que si c'étoit Roland » ou Olivier, Godefroy ou Baudouin son » frère. Certes vous êtes le premier Prince » que onques fois Chevalier : Dieu veuille » que en guerre ne preniez la fuite. Et puis

» après, par manière de jeu, cria hautement,
» l'eſpée en la main dextre : Tu es bien heu-
» reuſe d'avoir aujourd'hui donné à un ſi ver-
» tueux & puiſſant Roi l'ordre de Chevalerie.
» Certes, ma bonne eſpée, vous ſerez moult
» bien comme reliques gardée & ſur toutes
» autres honorée ; & ne vous porterai jamais,
» ſi ce n'eſt contre Turcs, Saraſins, ou Mau-
» res. Et puis feit deux faults, & après remit
» au foureau ſon eſpée «. Voyez *Hiſtoire de François I, par M. Gaillard, tom. I, chap.* 1.

IBID.

(r) *Je mourus en le ſervant, &c.* Rien n'eſt plus intéreſſant que la mort de Bayard. Bleſſé d'un coup de mouſquet à la retraite de Rébec en 1524, lorſqu'il s'apperçut que le coup étoit mortel, il ſe fit coucher ſous un arbre, le viſage tourné contre les Impériaux : car, diſoit-il, *n'ayant jamais tourné le dos contre l'ennemi, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie.* Il prit ſon épée, & les ieux fixés ſur la poignée qui lui repréſentoit une Croix, il attendoit, après s'être confeſſé à ſon Maître d'Hôtel, faute de Prêtre, la fin de ſa deſtinée. Au bout de quelque temps arriva auprès de lui le Marquis de Peſcaire, Commandant de l'armée ennemie, qui lui dit : » Plût à
» Dieu, Seigneur de Bayard, avoir donné de

» mon sang ce que j'en pourrois perdre sans » mourir, & vous avoir mon prisonnier en » bonne santé ! vous connoîtriez combien je » vous ai toujours estimé «. Aussi-tôt ce Seigneur fit apporter son propre pavillon avec son lit, & amena un Prêtre, auquel Bayard se confessa avec une piété édifiante. Les Officiers les plus distingués de l'armée ennemie s'empressèrent de venir admirer ce héros mourant. Le Connétable de Bourbon, qui avoit quitté le service de sa patrie pour passer à celui de l'Empereur, y vint comme les autres, le plaignit, & s'attendrit sur son sort. *Monseigneur, je vous remercie*, lui dit Bayard en rappelant ses forces, *je ne suis point à plaindre; je meurs en faisant mon devoir. C'est de vous qu'il faut avoir pitié, puisque vous portez les armes contre votre Prince, votre Patrie, & votre serment.*

Le Connétable s'étant retiré, Bayard ne pensa plus qu'à mourir. Après avoir récité le *Miserere mei, Deus*, il fit à haute voix cette prière: *Mon Dieu, qui avez promis un asile dans votre miséricorde aux plus grands pécheurs qui retourneroient à vous sincèrement & de tout leur cœur, je mets en vous toute ma confiance, & toute mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur. Je confesse vous avoir mortellement offensé, &*

que mille ans de jeûne au pain & à l'eau dans le déſert ne pourroient acquitter mes fautes ; mais, mon Dieu, vous ſavez que j'étois réſolu d'en faire pénitence, ſi vous m'euſſiez conſervé la vie.... Mon Dieu, mon Père, oubliez mes fautes, n'écoutez que votre clémence..... Que votre juſtice ſe laiſſe fléchir par les mérites du ſang de Jéſus-Chriſt. Hiſtoire du Chevalier Bayard, liv. 6.

Un Gentilhomme demandoit au bon Chevalier, quels biens devoit laiſſer à ſes enfans un Noble. *Ce qui ne craint*, répondit Bayard, *ni le temps ni la puiſſance humaine ; la ſageſſe & la vertu.*

LETTRE

LETTRE VII.

Du même.

PAR des propos offensans, qu'on me répète de toute part, & que je ne puis feindre d'ignorer, le Chevalier de Lausane s'est déclaré mon ennemi. Quel parti vais-je prendre?... Mon père! peut-être dans peu reverrez-vous votre fils. Devez-vous le plaindre ou le féliciter? Ah! plaignez-le des combats qu'il éprouve. Suspendu entre son devoir & ce qu'il a plu au monde d'appeler l'honneur, il est à la veille de trahir l'un ou de perdre l'autre. Cruelle alternative! Grand Dieu! n'ai-je donc bravé tant de périls, n'ai-je acquis en servant mon Roi quelque réputation de valeur, que pour risquer de la voir ternir en un moment? Estime! réputation! vains jugemens des hommes! que vous maitrisez une âme trop fière encore, & à qui il manquoit cette épreuve pour se bien connoître elle-même!... Cependant j'ai pu dissimuler jusqu'ici;

& mon cœur saigne à chaque instant des efforts qu'il se fait. Où sont ces hommes dont je vous parlois dans ma dernière lettre, ces hommes dont je me retraçois l'ancien esprit & l'héroïsme ? Hélas ! à quoi peut me servir ici leur exemple, qu'à m'égarer ? pour repousser une injure, pour laver un affront, ils ne savoient que donner la mort ou la recevoir. Eh ! qu'il est aisé d'avoir du courage à ce prix ! Faut-il être plus grand qu'eux ? sacrifier à ma Religion, à ma conscience, mille vies si je les avois ; ce n'est rien : mais l'honneur..... Je frémis ; & vous, mon père, vous qui ne connoissez rien au dessus de la Religion, des loix, & du devoir, vous frémiriez sans doute de me voir hésiter un seul instant : vous me rappelleriez ces grands principes, que vous m'avez développés tant de fois. Je les ai présens à la mémoire, & ils font mon tourment. Perdre le fruit de tant d'années de réflexions, & de travail, oublier vos sages maximes, ou vivre déshonoré !... Cruel empire de l'opinion ! Hommes injustes & barbares (*a*), accor-

dez donc une fois vos loix & vos uſages ! Eh ! qu'importe leur accord, me direz-vous, quand le devoir a parlé ? Qu'importe ! Ah ! donnez-moi votre force ; ou plutôt, je la demande avec larmes à celui de qui ſeul je peux l'attendre. Si vous liſiez ce qui ſe paſſe dans mon âme, vous ſeriez effrayé de ma ſituation. Mais pourquoi chercherois-je à vous la peindre ? ce que je viens d'écrire vous cauſeroit encore trop d'alarmes : ma lettre ne partira pas. Je vous la porterai moi-même ... ou bientôt vous en recevrez une autre..... Mon père ! que vous apprendra-t-elle ?

NOTE.

PAGE 74.

(a) *CRUEL empire de l'opinion ! Hommes injuſtes & barbares ! &c.* En effet, quelle tyrannie que celle du monde ! Et eſt-ce la faute de la Religion, ſi elle s'accorde ſi mal avec lui ? Nous ne répéterons point ce que nous avons déja dit ſur le duel * ; il s'agit ici de le conſi-

* Tome III, Lettre 44, Note *a*.

dérer ſous un autre point de vue. On convient généralement, qu'il eſt contraire aux premiers principes de la raiſon & aux premiers ſentimens de l'humanité. Sa fureur a éteint, dans les ſiècles paſſés, un nombre conſidérable des plus illuſtres maiſons ; tous les jours encore il porte le deuil dans les familles ; il y perpétue les vengeances & les haînes ; il affoiblit l'Etat, en lui faiſant perdre, d'une ou d'autre manière, une partie de ceux qui ne doivent être armés que pour ſa défenſe ; la plus ſaine politique le réprouve ; ce n'eſt point lui, ce n'eſt point une délicateſſe mal entendue, qui entretiendra parmi nous la véritable valeur ; les loix les plus ſévères le condamnent ; la Religion en a horreur : & cependant celui qui s'y refuſe, encourt preſque toujours le blâme, le mépris, & eſt forcé de quitter le ſervice. Que fera l'homme de bien dans une pareille circonſtance ? Ah ! que la ſageſſe du Légiſlateur vienne donc à ſon ſecours ; & en changeant cette tyrannie de l'uſage, qu'elle apporte à un grand mal l'unique remède qui puiſſe le guérir, la flétriſſure.

Que celui-là ſoit réellement flétri, qui aura propoſé un duel ou qui l'aura accepté ; que, conformément aux vûes de cet excellent patriote, dont les rêves, comme on a bien voulu les appeler, ont ſouvent renfermé de

ſi utiles vérités, on faſſe jurer à un Gentilhomme *, dès ſon entrée dans le ſervice, de ne jamais s'arroger le droit, ſouverainement injuſte dans toute ſociété politique, de ſe faire juſtice à lui-même ; que, ſans autre conſidération que celle de l'intérêt public, il ſoit caſſé à la tête de ſon corps & déshonoré, s'il a été menteur & parjure à ſon ſerment ; que celui qui a refuſé un appel & qui en a porté ſes plaintes, ſoit loué & récompenſé : & les loix, ſoutenues de l'opinion, reprendront toute leur vigueur.

Voici ce que diſoit Louis XIII, dans ſon Edit contre les duels, du mois de Septembre 1626. » Et d'autant que quelques-uns, ſe » voyant appelés, ſe pourroient engager au » combat, non par la ſeule fureur & paſſion » brutale, comme il arrive ſouvent, mais par » la crainte d'être ſoupçonnés de manquer de » valeur & de courage, s'ils refuſoient d'y » aller ; pour lever cette vaine appréhenſion, » & en outre récompenſer le mérite & la ſa- » geſſe de ceux, qui, conduits par la raiſon, » par la crainte de Dieu, ou par un louable

* Voyez dans le petit Volume imprimé en 1775, chez la Veuve Ducheſne, ſous ce titre ; *les Rêves d'un Homme de bien qui peuvent être réaliſés*, la formule de ce ſerment. Voyez-y tout l'enſemble des moyens que l'Auteur indique, & qui juſqu'ici n'ont eu lieu qu'en partie.

» désir d'obéir à nos loix, se réserveront à » employer leur courage aux occasions légi- » times qui le peuvent requérir pour le bien » de notre service; Nous déclarons que Nous » réputons & réputerons toujours tels refus, » pour marques d'une valeur bien conduite, » digne d'être employée par Nous aux char- » ges militaires les plus honorables & impor- » tantes, comme Nous promettons & jurons » devant Dieu, de les en gratifier volon- » tiers, quand les occasions s'en offriront «.

Il n'y a qu'une fermeté constante à ne pas se départir de ces principes, qui puisse nous faire espérer de voir extirper sans retour ces restes gothiques & barbares d'un de nos plus anciens préjugés. Eh! de qui peut-on mieux l'attendre, cette fermeté si nécessaire, que de notre jeune Monarque, lorsqu'on se rappelle la sage réponse qu'il fit, peu de temps avant son sacre, à quelqu'un qui lui demandoit le retour & la grâce d'un duelliste, sous prétexte que Sa Majesté n'étoit pas encore liée par un serment? » Eh quoi, dit ce Prince, je pardon- » nerois aujourd'hui, ce que, d'après l'exem- » ple de mes ancêtres, d'après la loi de l'Etat » & les plus puissans motifs, je vais promet- » tre à Dieu de ne pardonner jamais «!

La Reine de Médicis, pendant sa régence, avoit négligé dans une occasion importante

de faire exécuter l'Ordonnance d'Henri IV contre les duelliſtes. *Madame*, lui dit le Chancelier de Silleri, après que le jeune de Lux eut été tué en demandant raiſon de la mort de ſon père, *ſi vous aviez fait punir le Chevalier de Lorraine, lorſqu'il tua le Baron de Lux, père, vous auriez conſervé la vie du fils.*

On ſait le trait de Guſtave Adolphe, & on ne ſauroit trop le répéter. » Ce fameux con-
» quérant du Nord, au milieu de ſes ſuccès,
» veilloit ſans relâche au maintien de la diſci-
» pline militaire. Comme il penſoit avec rai-
» ſon, que les combats particuliers en étoient
» la ruine, il prononça la peine de mort contre
» tous ceux qui ſe battroient en duel. Quelque
» temps après que cette loi eut été portée,
» deux Officiers Généraux, qui avoient eu
» quelque démêlé enſemble, demandèrent au
» Roi la permiſſion de vider leur querelle l'é-
» pée à la main. Guſtave fut d'abord indigné
» de la propoſition. Il y conſentit néanmoins;
» mais il ajouta, qu'il vouloit être lui-même
» témoin du combat, dont il aſſigna l'heure
» & le lieu. Il s'y rendit avec un corps d'infan-
» terie, qui environna les deux champions;
» enſuite il appela le bourreau de l'armée, &
» lui dit: *Mon ami, à l'inſtant où il y en aura*
» *un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre.*
» A ces mots, les deux Généraux reſtèrent

» quelque temps immobiles ; puis ils se jetè-
» rent aux pieds du Roi, lui demandant par-
» don, & se jurèrent une éternelle amitié.
» Depuis ce moment on n'entendit plus par-
» ler de duels dans les armées Suédoises «.
Hiſtoire de Guſtave Adolphe, par Harte.

Souvenons-nous en terminant cette note, de la belle maxime de M. Rouſſeau : » L'homme
» de courage dédaigne le duel ; & l'homme
» de bien l'abhorre «. Tout honnête homme penſe maintenant, dit M. le Marquis de Mirabeau, que l'affront eſt pour celui qui le fait ; que l'épée n'eſt aux mains d'un Gentilhomme, que pour la défenſe de ſa patrie & pour la ſienne propre ; & que la meilleure vengeance à tirer de ſes ennemis, eſt de valoir mieux qu'eux à la guerre, dans les emplois, & dans la vie privée «. *L'Ami des Hommes*, t. 4, p. 61.

LETTRE VIII.

De la Comteſſe de Valmont au Marquis.

VOUS ne voulez rien ignorer, mon tendre père, de ce qui nous concerne; & quel autre que moi pourroit vous en inſtruire? Mon mari ne vous en diroit que la moindre partie.

Je crois vous avoir écrit, que les frères de Lauſane avoient hérité de ſes grands biens, &, depuis quelques années, de ſon crédit. Le Vicomte joue ici le plus grand rôle, & eſt auprès du Prince dans la plus haute faveur : jamais le Baron lui-même, s'il eût vécu plus long-temps, n'eût pu ſe flatter d'en obtenir davantage. Le Chevalier, quoique beaucoup plus jeune que ſon frère, a preſque autant de pouvoir; &, ſans la protection de la Reine, ſans les ſervices eſſenciels que mon mari a rendus, ſans les lettres que le Maréchal de .... a écrites au Roi pour ſolliciter la fin de ſon exil, il n'y avoit aucun lieu d'eſpérer que Valmont

pût jamais rentrer en grâce, & reparoître à la Cour. L'espèce de triomphe qu'il a remporté sur les Lausane, qui depuis si long-temps s'opposoient à son retour, a excité leur jalousie, aigri leur ressentiment, & renouvelé en eux plus fortement encore le souvenir de la mort de leur frère. Dans de premières entrevues, le Vicomte, qui eût craint de se compromettre, s'est contenté de ne montrer que de la froideur. Il a opposé à l'air ouvert, aux manières franches & pleines de noblesse & de candeur, que le Comte faisoit paroître, des complimens vagues & un ton de réserve, qui ne masquoient que foiblement son dépit & sa haîne. Le Chevalier, moins politique & moins circonspect, plus vrai, plus généreux, mais vif & sensible à l'excès, a pris seul, entre tous les Courtisans, un air de hauteur, qui alloit presque jusqu'à l'insulte, & qui faisoit assez voir qu'il ne s'en tiendroit pas à quelques signes de mécontentement. Il ne craignoit pas même de dire, assez haut pour que bien des gens pussent l'entendre, que la retraite de M.

de Valmont n'avoit fait de lui qu'un hypocrite ou un lâche ; & que, malgré ce que l'on en penſoit à l'armée, il ne ſe croiroit ſûr de ſa valeur, qu'autant qu'il ſe ſeroit meſuré avec lui. Comme il ne manque pas à la Cour de ces hommes faux, qui, ſous le voile de l'amitié, ne demandent qu'à fomenter les haînes & à éterniſer les querelles, on rediſoit au Comte ces propos outrageans. Jugez, mon père, de ce que devoit être cette épreuve, pour le cœur, comme pour la religion de votre fils ; jugez des alarmes que j'euſſe éprouvées, ſi j'euſſe été inſtruite plus-tôt des dangers qu'il couroit. Valmont renfermoit au dedans de lui ſes combats & ſes peines ; & d'après l'image qu'il m'en a tracée, peut-être n'a-t-il pas éprouvé, dans toute ſa vie, une ſituation plus violente & plus critique. Il n'oſoit s'en ouvrir à perſonne, pas même à vous. J'ai vu en dernier lieu une lettre qu'il vous écrivoit & qu'il ne vous a pas envoyée : il craignoit les impreſſions, que de ſi fâcheuſes nouvelles euſſent pu faire ſur un père auſſi tendre, & avec une ſanté auſſi chancelante que

l'eſt la vôtre. Il ſavoit d'ailleurs quels étoient les conſeils que vous lui auriez donnés, s'il avoit eu le temps de les recevoir; & il ſe les donnoit à lui-même. Il ſe rappeloit ce que vous lui aviez répété tant de fois ſur les caractères de la vraie vertu & du vrai courage. » Voici, ſe di-» ſoit-il, ainſi qu'il me l'a répété depuis, » voici le moment d'eſſayer mes forces, » & de mettre en action ce que je n'ai » pu mettre juſqu'ici qu'en diſcours & » en maximes. Je conçois tout ce que le » monde va dire de moi. Les ſentimens » du Chevalier vont devenir l'opinion » publique; on oubliera ce que j'ai fait, » pour ne penſer qu'à ce que l'honneur, » ſelon le monde, me dictoit de faire; » je me verrai couvert de confuſion & » d'ignominie; & telle eſt la force des » préjugés, que la protection du Prince » ne m'en défendroit pas. Je ſerai forcé » de m'éloigner une ſeconde fois, mais » avec bien plus de honte que la pre-» mière : dans une poſition, dans un » âge, où la carrière des dignités & des » honneurs ſembloit s'ouvrir devant moi,

» je vais perdre tous les avantages aux-
» quels je pouvois prétendre. Ma honte
» rejaillira jusque sur mes enfans. Sans
» état, sans emploi à l'armée, s'ils ne
» veulent pas y subir à chaque instant la
» même épreuve que moi, ils traîneront
» au fond d'une Province une vie obs-
» cure; & le nom même qu'ils auront
» hérité de leur père, sera une tache
» pour eux. Que cette perspective est af-
» fligeante! Que ma situation est cruelle,
» & qu'il en coute pour être Chrétien &
» vertueux!.... Mais quoi! la vertu n'au-
» ra-t-elle sur moi d'empire, qu'au-
» tant qu'elle pourra m'attirer l'estime &
» la considération des hommes? La Reli-
» gion ne recevra-t-elle mon culte & mes
» hommages, qu'autant qu'il ne m'en
» coûtera rien pour la suivre? Serai-je
» fort & courageux en apparence, mais
» foible & lâche en effet, lorsqu'il sera
» question de mon devoir? Pour être
» estimé, respecté d'un monde bizarre
» & frivole, consentirai-je à être vil &
» mépriſable à mes propres ieux? Ferai-je
» dépendre ma vertu, mon honneur &

» ma conscience, de préjugés injustes,
» inhumains? & redeviendrai-je infidèle,
» homicide, infracteur des loix de la Re-
» ligion & de l'Etat, pour ne pas blesser
» la coutume & l'opinion?... Non, qu'il
» en soit tout ce qu'il pourra; je ne ba-
» lancerai pas plus long-temps entre
» Dieu & les hommes, entre les inté-
» rêts d'un moment & les loix sacrées
» de cette vérité constante & immuable,
» que le Juste lit au fond de son cœur;
» je ne cesserai point d'être ce que je
» suis, & ce que je dois être. O monde!
» tu peux m'outrager, me déshonorer;
» mais tu ne peux me vaincre ni m'avi-
» lir! Et toi, Religion sainte, que j'ai pu
» méconnoître autrefois, sois vengée par
» les sacrifices que tu m'inspires, & que
» je ne peux faire qu'à toi seule «.

Valmont, ainsi préparé, attendit, avec plus de tranquillité, le moment qui devoit décider de son sort, & lui montrer à lui-même ce qu'il pouvoit se promettre de son respect, de son attachement pour la Religion, & de son courage à l'observer. Les procédés du Chevalier de-

venoient de jour en jour plus irréguliers, & ſes diſcours plus piquans. Le ſang-froid du Comte le déſoloit, & confirmoit toujours davantage ſes doutes & la hardieſſe de ſes propos. Craignant d'ailleurs que je ne tardaſſe pas plus long-temps à en être informée, & à agir aſſez puiſſamment auprès de la Reine, pour l'en faire repentir, ſans compromettre mon mari; il lui fit dans toutes les formes un défi, auquel il étoit impoſſible de ne pas répondre. Il lui fixa, dans le parc même de Vincennes, où s'étoit paſſée l'ancienne affaire avec le Baron, l'heure du rendez-vous, & il s'en vanta à quelques-uns de ſes amis; l'un des nôtres, qui n'en avoit été inſtruit que fort tard & par une voie indirecte, vint me l'apprendre lorſqu'il n'en étoit plus temps. Concevez, s'il ſe peut, mon étonnement & ma douleur. Je courus chez la Reine; elle envoya à l'inſtant chez le Chevalier; on fit chercher Valmont: tous deux étoient partis bien avant qu'on eût penſé à les retenir, & ſans qu'on pût ſe flatter de les rejoindre. Quelles heures je

passai ! quelles transes mortelles & quelles angoisses pour mon cœur ! Je voyois mon mari ne combattant qu'à regret, se bornant à défendre sa vie, donnant sur lui tout l'avantage, percé de plaies, & tombant sous le fer de son ennemi. » Peut-» être en cet instant il meurt, m'écrois-» je, & il meurt coupable. O Ciel ! Com-» ment Valmont a-t-il pu accepter un » duel ? où est sa fermeté, où est sa Reli-» gion ? Que sont devenus ses principes ? » Valmont !... l'aurois-je cru capable de » se démentir lui-même ? j'aurois si bien » répondu de sa vertu, de sa constance !... » Hélas ! quel fond peut-on faire sur » une vertu qui n'a pas été suffisamment » éprouvée ? Grand Dieu ! prends pitié » de sa foiblesse ! Dieu juste ! si, pour » nous punir, tu veux le sacrifice de sa » vie ; en me soumettant à tes loix, j'im-» plore ta clémence : ah ! laisse-lui du » moins le temps du repentir «.

Tels étoient mes transports, mes craintes, mes gémissemens, mes prières. Je m'agitois, je poussois des cris, je versois des pleurs. Je m'adressois au Ciel, à Val-

mont, à Lauſane; je prêtois quelquefois l'oreille, & le moindre bruit me faiſoit treſſaillir. O joie ſubite & ineſpérée! On annonce le Chevalier de Lauſane & Valmont. » Je ſuis vaincu, Madame, s'écrie en entrant le Chevalier, & je viens avouer devant vous ma défaite. J'ai pu vouloir ôter la vie à votre mari. Hélas! que je rougis de ma haîne & de mes projets de vengeance; & que j'admire ſon courage & ſa vertu «!... Sa vertu! repris-je avec un air ſombre, & en eſſuyant les larmes de joie que ſa préſence avoit fait couler; ſa vertu! Ah! Valmont! étoit-ce là celle que votre père attendoit de vous? Raſſure-toi, mon Emilie, reprit Valmont en ſouriant, je n'ai point manqué à mon devoir; je n'ai point accepté de défi. » Non, Madame, il a mieux fait, dit le Chevalier; ſans combattre, il m'a déſarmé. Arrivé, en même temps que lui, au parc de Vincennes & à l'endroit que je lui avois déſigné, je l'ai vu s'avancer vers moi de cet air de nobleſſe & de grandeur, que je n'ai pu juſqu'ici m'empêcher d'admirer en lui. » Voici, m'a-t-il

» dit, le lieu où je portai à votre frère » un coup mortel. Depuis quinze ans je » gémis d'un moment de fureur. Je n'au- » rai point de nouveaux reproches à me » faire. Donnez à ma démarche tel ſens » qu'il vous plaira; je viens remettre mon » honneur entre vos mains : vous ſacrifier » bien plus que ma vie, c'eſt aſſez vous » venger : celle-ci ne tient à rien ; je ne » la défendrai pas contre vous «. A ces mots, il me découvre ſon ſein, & jette ſon épée loin de lui. O pouvoir de la vertu ! j'ai ſenti expirer ma vengeance ; les armes me ſont tombées des mains ; & après un moment de ſaiſiſſement & de ſurpriſe, fondant en larmes, je me ſuis précipité dans ſes bras. » O Valmont ! lui » ai-je dit enfin, vous triomphez. Quel » emportement ; quelle haîne n'auriez- » vous pas la force de dompter ? J'étois » un inſenſé ; je vous dois le retour de » ma raiſon. Soyez mon ami, & rece- » vez, dans ces embraſſemens, le gage » d'un attachement que rien ne ſera ca- » pable d'altérer «. Telle eſt, Madame, la victoire que M. le Comte a remportée

sur moi. » Eh ! comptez-vous pour rien, cher Lausane, lui dit Valmont, de vous être vaincu vous-même ? Toute la gloire de ce genre de combat vous est due. La colère, la haîne est aveugle, &, à l'égard de tout autre que vous, je n'en eusse point fait assez pour l'éteindre ; lors même que vous me laissiez la vie, vous ne me rendiez rien encore ; je vous confiois mon honneur, & vous l'avez respecté «... Cessez, mon ami, reprit Lausane en l'interrompant vivement, cessez de me faire rougir de tous les torts que j'ai pu avoir envers vous. Je vais m'empresser de les réparer ; & je frémis des risques que court dans la bouche d'un étourdi l'honneur d'un homme de bien.

En finissant ces mots, il nous quitta ; & moi, mon père, je restois extasiée devant mon mari. Quelle âme ! me disois-je, & qu'elle a bien la vraie grandeur que donne la Religion ! Quel époux le Ciel m'avoit destiné ! J'étois tentée de me laisser tomber à ses genoux : je ne sais ce qui m'a retenue ; mais du moins je me suis jetée à son cou ; & mes larmes

ont coulé ſur ſon viſage. L'heureux jour! le beau jour pour Valmont!

Le Chevalier s'eſt acquitté dignement de ſa promeſſe. Abjurant tous les ſentimens de jalouſie & d'aigreur, qui ſembloient étrangers à un cœur tel que le ſien, il a fait retentir en tous lieux les loüanges de ſon ami. » J'ai vu, dit-il, » j'ai vu ſon ſein tout couvert de bleſ» ſures, qu'il reçut dans de plus juſtes » combats; il mérite bien la réputation » qu'il s'eſt faite; & s'il ne m'eût pas » vaincu par ſa généroſité, s'il eût em» ployé contre moi d'autres armes, j'euſſe » ſuccombé ſous ſa valeur: c'eſt moi, » c'eſt moi qui lui dois la vie «.

Le Roi, inſtruit de cet évènement, a paru redoubler d'eſtime pour Valmont. Il a exalté, au milieu de toute ſa Cour, la ſageſſe de ſa conduite & la nobleſſe de ſes ſentimens. Ainſi, mon mari recueille, ſans l'avoir cherchée, une gloire plus ſolide & plus vraie que celle qu'il eût voulu s'aſſurer en obéiſſant aux préjugés contre la loi du devoir.

Mes enfans vous écrivent par le même

courier que moi. Tout ce que je peux vous en dire pour le moment, c'eſt qu'à en juger par les qualités que je remarque en eux, j'ai tout lieu d'eſpérer qu'ils imiteront un jour les vertus de leur père.

LETTRE IX.

Du Marquis au Comte & à la Comteſſe.

JAMAIS, mes chers enfans, jamais je n'éprouvai une joie plus vive & plus pure que celle que je reſſens. Maintenant je ſuis ſûr de mon fils. Ce n'eſt ſouvent que par des degrés inſenſibles & de légers combats, que l'habitude des vertus s'acquiert: mais quand il a fallu, dès le premier aſſaut, affronter ce qui répugne le plus à notre foible nature; on devient fort dès cet inſtant, & en continuant à veiller ſur ſoi, à ne pas préſumer de ſes forces, on eſt vertueux le reſte de ſa vie.

Tu le ſeras, cher Valmont; ce que tu viens de faire me répond de ce que tu feras à l'avenir. Non, ta vertu ne ſe démentira point. Eh! à quelle plus grande épreuve le Ciel peut-il la mettre? celle-ci eſt telle qu'en commençant à lire la lettre d'Emilie, j'en ai tremblé pour toi. Généreux Comte! le monde ne ſauroit

plus te faire peur, tu as acquis la facilité de le vaincre, en apprenant à le braver. Mais qu'il a dû t'en coûter pour te réſigner à ſon injuſte mépris ! Le Ciel a récompenſé ton courage, & n'a voulu accepter du ſacrifice, que l'offrande que tu lui en faiſois. Après tout, ce monde, dont tu ſacrifiois la gloire, y eût perdu plus que toi. Tu retrouvois la paix & le doux contentement que donne l'accompliſſement du devoir : tu rentrois, parmi nous, au ſein de la tendre amitié, de la retraite & de la liberté : tu retombois entre les bras de ton père, d'un père, qui n'eût pu contenir ſes tranſports, ſon amour, & aux ieux duquel ton humiliation apparente eût été le plus beau, le plus glorieux de tous les triomphes; bien plus beau, bien plus grand que les hauts faits de ces héros que tu m'as vantés. Ah ! que je te plaindrois, mon fils, ſi, dans cette dernière circonſtance, tu n'avois point eu d'autre règle de conduite que la leur. Ce n'eſt pas que je ne priſe, autant que je le dois, ce caractère de nobleſſe, de généroſité & de franchiſe, que

tu exaltois en eux ; j'en penſe comme toi, & ton enthouſiaſme me plaît. Je me prêtois même, en te liſant, à l'eſpèce d'illuſion que tu t'étois formée. Quelle différence, en effet, de ces hommes, qui, malgré toi, arrêtent aujourd'hui tes regards, à ceux dont ta lettre me rappeloit le ſouvenir ! Et pourquoi faut-il que tu ſois forcé de comparer des nains avec des géans ? Gardons-nous cependant, quelque grands qu'ayent été ceux-ci, de les conſidérer comme les plus parfaits modèles. Tu le fais ſi bien dire à ton héros ; ſon courage n'a pas été ſans foibleſſe, ni ſa vertu ſans tache. Sans doute, c'étoit en partie la faute de ſon ſiècle ; c'étoit, à quelques égards, le triſte apanage de la nature humaine, qui ne ſouffre preſque aucune vertu ſans défaut : toutefois il faut bien l'avouer, c'étoit ſur-tout l'effet du peu de principes vraiment liés à l'égard de la Religion même. Ces hommes la croyoient, la chériſſoient ; mais ils n'en ſaiſiſſoient pas aſſez tout l'enſemble ni le véritable eſprit ; ils en reſpectoient les dogmes, & en oublioient trop

trop aiſément les maximes. Plus ſagement inſtruits, plus vivement pénétrés de la morale ſublime qu'elle nous enſeigne, ils euſſent été moins remplis de préjugés funeſtes, moins emportés, moins vindicatifs, moins fiers, plus humains encore, & plus parfaits.

Avec des idées plus juſtes, des ſentimens plus vrais, & une âme auſſi forte que la leur, tu peux donc aſpirer, cher Valmont, à un plus grand & plus digne héroïſme; & la conduite que tu viens de tenir, en eſt, à mon avis, la preuve la plus ſenſible. Oui, mon fils, j'admire plus en toi cette fermeté conſtante à pratiquer un devoir, qui, ſelon le monde, pouvoit te coûter ſi cher, que je n'admire en eux le mépris qu'ils faiſoient de la vie pour augmenter leur gloire. Il ſuffit de fermer les yeux ſur le péril; il ne faut qu'un certain degré de chaleur dans le ſang & de feu dans l'imagination, qu'une crainte de la honte plus vive en nous que la crainte même de la mort, pour faire d'un homme ſans vertu, ſans principes, & ſans mœurs, un homme, qui,

pour me ſervir de l'expreſſion vulgaire, ſoit brave comme ſon épée : & ſi les guerriers dont tu parles, n'avoient pas joint, à ce genre d'intrépidité, d'autres qualités, qui les rendoient, à plus d'un titre, de grands hommes ; s'ils n'avoient pas ennobli, dans mille circonſtances, cette antique bravoure par le légitime uſage qu'ils en faiſoient, & par le ſang-froid dont elle étoit accompagnée ; je n'aurois pas tant d'eſtime pour leur valeur. Mais enviſager, ſans ſe laiſſer abattre, les plus grands ſacrifices ; courir tous les hazards, plutôt que de riſquer de ſe rendre coupable ; compromettre une réputation juſtement acquiſe, pour conſerver au fond de ſon cœur une vertu ſans reproche ; voilà, mon fils, voilà ce qui ſe concilie tout mon reſpect, & ce qui forme, aux ieux du ſage, le vrai courage & la vraie grandeur d'âme.

Et toi, mon Emilie, toi, qui ſais ſi bien apprécier la conduite & les ſentimens de ton mari, que tu me deviens toujours plus chère ! Que je te ſais gré des juſtes alarmes que t'inſpiroit, à l'égard

du Comte, la Religion encore plus que la Nature ! Dans une des lettres que tu m'as écrites, que j'aime à te voir si opposée, de caractère & de mœurs, à ces femmes dont tu m'as peint le ridicule, & qui se montrent, par un ton d'effronterie & de licence, par leurs modes bizarres & leur goût dépravé, la chimère du jour & la honte de leur sexe ! Chère Emilie ! tu ne fus jamais faite pour leur ressembler. Dès l'âge le plus tendre, la modestie, la décence, une aimable pudeur, relevèrent le prix de tes attraits. Sans coquetterie, sans prétentions, sans recherche d'agrémens empruntés, ta beauté simple & naïve tiroit de sa simplicité même un nouvel éclat. Tu en parus plus touchante à Valmont. En lui inspirant le respect & l'estime, tu fis naître dans son cœur le plus tendre amour, & s'il fut un temps où il parut cesser de t'aimer, il n'en fut aucun où il ne te regardât comme la plus digne de toutes les épouses. Bien-tôt ta sagesse & tes vertus, reprenant sur lui leur empire, te le ramenèrent plus tendre encore & plus fidèle. Depuis que ses éga-

remens ont ceſſé, également reſpectables l'un à l'autre, vous faites votre bonheur mutuel. Le goût de la retraite, les pratiques de la Religion, la ſociété de ton mari, le ſoin de ta famille, ces ſources de contentement & de paix, valent bien, ce ſemble, les jeux, les ſpectacles, les fêtes, les intrigues d'amour, & les plaiſirs, qui, en intéreſſant tant de femmes moins raiſonnables & moins ſages, font ſi ſouvent, par une ſuite de conſéquences qu'elles euſſent dû prévoir, leur honte & leurs malheurs.

Ta Julie, formée par tes ſoins, partageant tes goûts, prenant ton eſprit & tes mœurs, n'a rien de pareil à redouter. Elle fera la gloire de ſa mère; & tu pourras dire, en montrant tes enfans, ce que diſoit cette illuſtre Romaine : voilà mes bijoux & ma parure.

LETTRE X.

De la Comteſſe de Valmont au Marquis.

MON père, vous louez votre Emilie; & vous ſavez que je ne ſuis déjà que trop ſenſible à la louange, ſur-tout quand elle me vient de vous. Mais ce qui me touche plus encore, c'eſt l'eſpoir que vous nourriſſez en moi par rapport à mes enfans; ce ſont les vertus de mon mari. Elles ne me laiſſent cependant pas ſans inquiétude; & je prévois qu'il faudra tôt ou tard qu'il ſuccombe, en ſuivant, comme il le fait, les loix auſtères du véritable honneur & du devoir. Eh bien, ne ſoyons pas moins généreuſe que lui. Tout cher qu'il eſt à mon cœur, qu'il ſuccombe, ſi le Ciel l'ordonne; mais qu'il ſoit toujours ſemblable à lui-même!

Une circonſtance, un peu différente de la dernière, vient de mettre ſa fermeté dans un nouveau jour, & l'expoſe par la ſuite à de nouveaux périls. Le Vicomte de Lauſane a épouſé Mlle. de....,

la plus belle perſonne de la Cour & la plus accomplie, ſi l'art & le ton du jour ne déparoient pas en elle la nature. Auſſi pourvue d'eſprit que d'attraits, elle a preſque tout pouvoir ſur ſon mari, & ne peut toutefois l'empêcher de lui être infidèle. Le Vicomte, livré tour à tour aux affaires & aux plaiſirs, aime ſa femme & veut avoir des maîtreſſes. Ce qu'il y a de plus déplorable dans ſa conduite, c'eſt que trop ſouvent il abuſe de ſon crédit, pour ſéduire l'innocence, pour flétrir des familles honnêtes, qui craindroient de ſe plaindre & qui ne ſe ſentent pas aſſez fortes pour lutter contre lui.

Il y a quelques jours qu'étant ſeule avec mon mari & Julie, on annonce Madame de S... & ſa fille, qui demandent un entretien ſecret. Julie ſe retire; elles entrent & ſe jettent à nos genoux. La jeune perſonne étoit en pleurs. La mère paroiſſoit avoir le cœur ſerré par la douleur, & ne pouvoit parler. Valmont s'empreſſe de les relever & de les faire aſſeoir. Après quelques momens de ſilence, cette mère déſolée fait un effort ſur elle-même & s'ex-

prime ainſi : » Je viens, Monſieur, ré-
» clamer votre protection contre un mé-
» chant qui nous a déshonorées. Vous
» ſeul êtes aſſez généreux pour ne pas
» craindre de venir à notre ſecours. La
» voix publique a fait paſſer juſqu'à nous
» le récit de vos vertus ; vous êtes le re-
» fuge des malheureux, & à ce titre que
» n'avons-nous pas à attendre de vous ! Je
» n'ai pas la force d'en dire davantage.
» Ma fille, racontez vous-même, ſi vous
» le pouvez ; votre déshonneur & nos
» infortunes ".

Pendant qu'elle diſoit ces mots, je fixois mes regards ſur la jeune perſonne. Une rougeur modeſte couvroit ſon front. Une phyſionomie noble, où ſe peignoient la douceur & le ſentiment, annonçoit en elle un cœur tendre & ſenſible, de l'éducation, & de la naiſſance ; ſes traits étoient réguliers ; une parure, ſimple & honnête, n'en relevoit que mieux les grâces de ſa figure. Elle avoit les yeux baiſſés ; ſa poitrine s'élevoit avec force, & marquoit l'agitation de ſon âme. Avant de commencer, elle couvrit ſon viſage de

ſes mains. Elle trembloit : je la raſſurai ; & à travers quelques ſanglots, ſa voix ſe fit entendre. » Madame, Monſieur, » nous dit-elle, ayez pitié d'une infortu- » née, ſéduite par l'artifice, & qui, re- » venue de ſon erreur, cherche à ſe dé- » fendre aujourd'hui de l'emportement » & de la violence. Je ſerois indigne de » vos bontés, ſi le goût du crime avoit » infecté mon cœur ; & ſi, ſous les auſ- » pices de la plus reſpectable des mères, » je n'étois amenée devant vous par le » repentir de ma faute & le déſir de la » ſageſſe. Ma mère eſt reſtée veuve d'un » ancien Officier, qui s'étoit diſtingué » par ſes ſervices, & qui lui a laiſſé en » mourant deux enfans, mon frère & » moi, avec tous les titres d'une an- » cienne nobleſſe & preſque point de » fortune. Son unique bien eſt la petite » terre de M... à quelques lieues de S. G, » contiguë à celle du Vicomte de Lau- » ſane. Il vint nous rendre quelques vi- » ſites, dans un temps où il ne jouïſſoit » pas encore d'une ſi haute faveur. Mon » père, qui vivoit alors, le reçut avec

» tous les égards qui étoient dûs à sa naiſ-
» sance. J'étois très-jeune ; & quelques
» années se passèrent, sans que le Vicomte
» parût prendre à moi d'autre intérêt,
» que celui que pouvoit faire naître l'at-
» tachement qu'il sembloit avoir pour
» toute ma famille. Son crédit à la Cour
» commençoit à s'établir ; mon père mou-
» rut, après quelques mois de maladie,
» en lui recommandant son fils, qui ve-
» noit d'entrer au service. Un proche pa-
» rent de mon père nous intenta à sa mort
» un procès, qui tendoit à nous dépouil-
» ler de l'unique bien que nous poſſé-
» dions. M. de Lausane, voulant nous
» obliger en apparence, acheta de ce pa-
» rent les droits qu'il prétendoit avoir sur
» notre héritage. C'étoit nous lier, par
» rapport à lui, d'une manière bien
» étroite ; mais nous croyions le con-
» noître assez, pour ne pas devoir ap-
» préhender, à son égard, le poids des
» engagemens & de la reconnoissance.
» Sous prétexte de mettre le comble à
» ses bontés & de remplir les intentions
» de mon père, il fit entrer mon frère

» dans la marine, avec un grade beau-
» coup au deſſus de ce qu'il pouvoit eſ-
» pérer. Il parvint ainſi à l'éloigner de
» nous pour long-temps, en le faiſant
» ſervir en Amérique. Ne voyant plus
» rien qui s'oppoſât à ſes vûes, il prit
» avec moi des manières plus tendres.
» Ma mère s'en apperçut, & voulut me
» précautionner contre le danger par la
» ſageſſe de ſes avis. Telle eſt, Madame,
» la lettre qu'elle eut la bonté de m'écrire
» chez une de mes tantes où elle m'avoit
» envoyée paſſer quelques jours ».

En diſant ces mots, la jeune perſonne me préſenta un papier ouvert, où nous lûmes ces lignes qu'elle ne ſe ſentoit pas la force de lire elle-même. *Ma fille*, lui écrivoit cette excellente mère, *nous avons de grandes obligations à M. de Lauſane; mais il vaudroit bien mieux pour nous n'en avoir reçu aucun ſervice & ne l'avoir jamais connu, que de payer ſes bienfaits au prix de ta vertu. Il te loue ſur tes charmes; ces ſortes de louanges dans la bouche d'un jeune homme ſont toujours ſuſpectes. C'eſt le premier moyen de ſé-*

duction ; & tous ceux qui veulent nous perdre, l'emploient avec le même art que lui. Il paroît t'aimer ; mais tu es dans l'âge, où, même ſans beaucoup d'attraits, aux ieux de tous les hommes on paroît aimable. Quand ſa paſſion, qu'il te peindra avec un air de vérité capable de lui faire illuſion à lui-même, ſeroit plus ſincère, à quoi peut-elle te conduire ? Tu es trop honnête pour vouloir être ſa maîtreſſe, & tu n'as point aſſez de bien pour être ſa femme (*a*). *Si ton cœur ſe laiſſoit prendre, que deviendrois-tu ? O ma fille ! aye donc ſoin de mettre toujours ta mère entre Lauſane & toi ; fais-en toujours ta confidente la plus intime ; ne lui laiſſe rien ignorer de ce que le Vicomte pourra te dire. Souviens-toi des ſoins que j'ai pris de ton enfance, de l'éducation que nous t'avons donnée, des dernières paroles qu'un père tendre t'a adreſſées en mourant. » Sur-tout, ma fille, te diſoit-il, » ſur-tout ne laiſſe point affoiblir en toi le » goût de la piété ; n'oublie point ta Reli- » gion : ce n'eſt que par elle que tu peux » conſerver des mœurs chaſtes & pures ;*

» *ce n'eſt qu'en elle que tu peux trouver* » *la paix & le bonheur* «.

Hélas ! reprit Mlle. de S... en pouſſant un profond ſoupir & en verſant quelques larmes, » que n'ai-je ſuivi de ſi ſages con- » ſeils ! mais j'eus l'imprudence d'écouter » le Vicomte, de recevoir une de ſes let- » tres ſans en faire part à ma mère, d'y » répondre, de me flatter de la chimère » d'être un jour ſa femme, de lire un » livre dangereux qu'il me prêta, de laiſ- » ſer mon eſprit ſe remplir de nuages & » de concevoir des doutes ſur la Reli- » gion, de perdre de vue un guide éclairé » qui m'avoit ſoutenue dans de premiè- » res épreuves. J'eus la folie de raiſon- » ner avec M. de Lauſane, quand je n'a- » vois plus d'autre parti à prendre que » celui de le fuir. Il leva tous mes ſcru- » pules ; il diſſipa toutes mes craintes ; il » traita ma Religion de ſuperſtition ridi- » cule ; il me parla le langage perfide du » ſentiment, de la délicateſſe, de la pro- » bité, de l'honneur ; il inſiſta ſur la pro- » meſſe de m'épouſer après la mort d'un » oncle fort âgé, qui le déshériteroit s'il

» avoit le moindre soupçon de ce ma-
» riage ; il me fit sentir que ma mère ne
» consentiroit jamais à une union secrète,
» & que toute ressource nous manquoit
» à cet égard ; il me fit des sermens.... Je
» les crus ; & huit jours après j'appris
» qu'il venoit de se marier..... Ce n'étoit
» pas assez pour ma honte ; il osa repa-
» roître chez ma mère, & voulut entre-
» prendre de me faire agréer ses excuses.
» Le mépris que je lui témoignai l'irrita.
» *Vous ne cesserez point d'être à moi de*
» *gré ou de force*, me dit-il un jour en
» me dévoilant toute la noirceur de son
» caractère ; *j'ai acquis des droits sur le*
» *seul bien qui reste à votre mère ; je les*
» *ferai valoir, je la dépouillerai, je vous*
» *réduirai à la plus affreuse indigence,*
» *vous ne reverrez plus votre frère, vous*
» *serez trop heureuse de retomber dans mes*
» *bras ; & quand vous ne le voudriez pas*
» *alors, je sais d'autres moyens pour vous*
» *y contraindre, & pour vous séparer à*
» *jamais de votre mère* ".

A ces mots, mon mari fut, ainsi que moi, saisi d'horreur. Mademoiselle, que

je vous plains, s'écria-t-il ! un tel homme eſt capable de tout. Oui, Monſieur, reprit la mère, toute baignée de larmes : & il nous l'a bien prouvé. Un nouveau procès nous eſt intenté en ſon nom. Ce qu'il nous en coûteroit pour le ſoutenir, ſuffiroit pour nous ruiner. Perſonne d'ailleurs ne veut prendre notre défenſe, & ſon crédit va nous accabler. Si nous n'avions du moins que les horreurs de l'indigence à redouter ; mais ma fille, ma malheureuſe fille, que va-t-elle devenir ?... Madame, lui dit Valmont, après un moment de réflexion, il n'eſt pas queſtion d'examiner tout ce que je riſque pour moi-même, par la démarche que je vais faire. Le Vicomte ne m'aime pas ; il va devenir pour moi un ennemi irréconciliable, & j'ai tout à redouter de ſa haine. N'importe, vous avez imploré mon appui, je vous le dois. Mademoiſelle votre fille veut être rendue à la vertu ; elle le ſera. Si j'avois quelque autorité par moi-même, je ſais ce que j'aurois à faire ; mais je ne puis traiter avec M. de Lauſane que ſur le pied de l'égalité. C'eſt à lui-même

que je m'adresserai ; je lui demanderai justice contre lui ; & il faudra bien qu'il nous la rende. Soyez tranquille, Madame ; demain à la même heure, je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait. A peine eut-il fini ces mots, qu'une sorte de sérénité parut se répandre sur le visage de ces deux infortunées. La jeune personne s'approcha de moi & me baisa la main. Je les embrassai toutes deux, & elles se retirèrent.

Je vous l'avouerai, mon père ; aussi sensible peut-être, mais moins courageuse & moins forte que mon mari, je tremblois des suites que pouvoit avoir la démarche qu'il méditoit. Restée seule avec lui, en applaudissant à son dessein, je lui fis part de mes craintes. J'ai tout prévu, me dit-il ; mais, mon Emilie, qui est-ce qui protégera les malheureux contre l'injustice & la tyrannie des hommes puissans & pervers ? qui arrêtera la licence du crime & défendra l'innocence séduite & opprimée ? qui arrachera du moins les âmes foibles à de nouveaux dangers, & les remettra dans la voie de l'honneur, ou les aidera à s'y soutenir quand elles y seront

rentrées, si ceux qui ont quelque crédit ne le font pas ? Eh ! pourquoi le Ciel nous a-t-il placés dans un rang un peu plus distingué, dans un état plus honorable & plus avantageux que celui du commun des hommes, si ce n'est pour en faire usage en leur faveur ? C'est ici la cause de l'humanité que je défends ; & ne trouverai-je pas moi-même un protecteur dans celui qui veille du haut des Cieux aux intérêts de tous tant que nous sommes ?

Mon mari sortit à l'instant, & courut chez le Vicomte. » Monsieur, lui dit-il » en l'abordant, j'aurois pu recourir à Sa » Majesté, & lui demander justice de l'at» tentat qu'un homme en place ôse for» mer contre l'honneur, les biens, & la » liberté d'une famille pauvre & honnête. » Mais j'ai cru ne devoir lui donner, con» tre celui qui l'opprime, d'autre protec» teur que vous-même «. Il lui raconta en même temps sa propre histoire, & ne craignit pas d'insister, quoiqu'avec beaucoup de douceur & de modération, sur le jeu cruel qu'on se faisoit d'enlever à un sexe foible & timide la paix & l'inno-

cence, & sur l'espèce de gloire qu'on mettoit à le séduire. Il étoit impossible à M. de Lausane, de se méprendre sur les intentions de mon mari, & de ne pas se reconnoître dans le récit qu'il lui faisoit. Étonné, agité de mille mouvemens divers, envisageant toutes les suites que pouvoit avoir le parti qu'il alloit prendre, voulant affecter dans quelques momens un air de supériorité & de hauteur, retombant l'instant d'après dans la honte & l'accablement, balbutiant quelques mots entrecoupés, il prit enfin assez d'empire sur lui-même pour témoigner, du moins en apparence, sa reconnoissance à Valmont. Monsieur, dit-il au Comte, en prenant un extérieur tranquille & composé, je feindrois mal de ne pas entendre tout ce que vous avez bien voulu me dire. Votre conduite envers mon frère me donnoit déja la plus haute idée de votre sagesse & de la grandeur de votre âme. Ce que vous faites aujourd'hui pour moi met le comble à mon estime. Vous me rendez à moi-même; & je ne vous devrai pas moins que le Chevalier. Permettez que

je partage avec lui votre amitié ; & pour commencer à la mériter, voici mon désistement des poursuites que je viens de faire contre cette famille infortunée, ainsi que de tous les droits que je prétendois sur le peu de bien qu'elle possède. » Donnez-lui, Monsieur, reprit mon mari, » l'assurance la plus entière des bontés » que vous voulez avoir pour elle. Obtenez un ordre pour le retour du jeune » homme qui est passé en Amérique ; je » me charge en France de son avancement & de sa fortune ; il la partagera » avec sa mère & sa sœur «. Le Vicomte promit de porter au plus tôt cet ordre à Valmont, qui, de retour au logis, me fit part de cet entretien. Que pensez-vous, lui dis-je, des sentimens de M. de Lausane à votre égard ? » Ils peuvent ne pas » être sincères, me répondit-il, mais j'aime » mieux les croire tels, &, quoi qu'il en » soit, je ne me repentirai jamais d'avoir » fait mon devoir «.

Le Vicomte a rempli, dès le jour même, sa promesse ; & le lendemain, la mère de la jeune personne étant revenue avec elle

pour recevoir la réponſe que mon mari devoit lui faire, elles ſe livrèrent toutes deux à des tranſports ſi vifs de joie & de reconnoiſſance, que je ne crus pas dans cet heureux moment qu'on pût acheter trop cher le plaiſir de faire du bien.

NOTE.

PAGE 107.

(a) *TU es trop honnête pour vouloir être ſa maitreſſe, &c.* Cette phraſe, ſoulignée dans le manuſcrit, paroît déſigner l'intention qu'avoit la mère de la jeune perſonne, de lui rappeler un trait aſſez connu : Henri IV ayant voulu ſéduire Antoinette de Pons, Demoiſelle de condition, elle lui dit : *Je ſuis de trop bonne Maiſon pour être votre maitreſſe ; mais pas aſſez bonne pour vous épouſer.* Henri donna des louanges à cette Demoiſelle, & lui dit : *Puiſque vous êtes véritablement Dame d'honneur, vous le ſerez de celle que je mettrai ſur le trône.* Il tint parole ; car Mademoiſelle de Pons ayant épouſé le Marquis de Guercheville, elle fut la première que Henri IV nomma Dame d'Honneur de Marie de Médicis. *M. de Bury.*

LETTRE XI.

De la même.

POUR ne vous laiſſer rien ignorer, mon père, de ce qui peut vous intéreſſer, je m'empreſſe à vous faire part de ce qui s'eſt paſſé depuis ma dernière lettre. La Vicomteſſe de Lauſane a été inſtruite de la viſite que Madame de S.... & ſa fille avoient rendue à Valmont. Je ne ſais comment elle eſt venue à bout d'en percer le myſtère : mais il y a plus encore, c'eſt qu'elle a ſaiſi avec la même juſteſſe le véritable motif de celle que Valmont a faite à ſon mari. S'il m'eſt permis de hazarder quelques conjectures, voici celles qui m'ont paru les plus vraiſemblables.

Cette jeune femme, dont le caractère me laiſſe tout à craindre pour les ſuites, & ſur laquelle il doit m'être permis de vous parler avec franchiſe, eſt née avec un cœur ſuſceptible des paſſions les plus vives, & un eſprit jaloux de dominer. Elle s'eſt flattée, en épouſant le Vicomte,

de régner tellement sur lui, qu'elle pût disposer à son gré de son autorité & de son crédit. Le désir de jouer un rôle à la Cour, beaucoup plus qu'un attachement sincère pour M. de Lausane, l'a portée à éclairer de près ses démarches, pour s'emparer seule de tout l'empire que d'autres pouvoient prétendre sur son esprit. Elle y a réussi en partie; & à force de recherches, d'intrigues, de souplesse, de menaces même, & d'importunités, elle est parvenue à écarter presque toutes les personnes qui lui faisoient ombrage : il en restoit une, que sa jeunesse, ses charmes, la proximité du lieu qu'elle habitoit, les visites assidues de Lausane lorsqu'il étoit à sa terre, celles du moins qui avoient précédé & suivi de près son mariage, lui rendoient suspecte; & c'est la jeune personne dont je vous ai raconté l'histoire. Cependant à en juger par quelques mots échappés devant moi au Chevalier de Lausane, à qui elle avoit confié ses craintes, elle n'avoit encore à cet égard que des inquiétudes & des soupçons; mais ils se seront changés en cer-

titude, dès qu'elle aura ſu que ſon mari, après avoir acheté autrefois des droits litigieux ſur la terre de M..... commençoit tout à coup des pourſuites, dont elle croyoit entrevoir la cauſe, & dont elle démêloit toutes les conſéquences. Elle aura redoublé d'attention & de vigilance; & ne laiſſant rien perdre de ce qui pouvoit l'éclairer ſur cet objet, elle ſe ſera fait informer de l'entrevue de Madame de S.... & de ſa fille avec M. de Valmont, de celle de mon mari avec le Vicomte, auſſi-tôt que Madame de S.... nous eut quittés, & enfin de la dernière viſite qu'elle nous a rendue. C'eſt ſur cela, ſans doute, qu'ayant vu ceſſer à l'inſtant les pourſuites de M. de Lauſane, elle aura cru devoir faire honneur à Valmont de la manière dont cette affaire s'étoit terminée.

Elle n'a malheureuſement que trop bien deviné; & ce qui vous ſurprendra, c'eſt que dès le lendemain elle eſt venue faire ſes remercîmens à mon mari. Jugez, mon père, du trouble où elle l'a jeté, lorſqu'elle lui a fait, à peu de choſe près, le récit de ce qui s'étoit paſſé. D'un côté,

il craignoit, en confirmant, devant Madame de Lauſane, un fait qui pouvoit encore lui paroître incertain, de compromettre mal à propos le Vicomte & la malheureuſe famille intéreſſée dans ce récit; de l'autre, il appréhendoit également, en ſe tenant ſur la négative, de faire tort à ce caractère de droiture que vous lui connoiſſez, & de compromettre la vérité. Il tenoit des diſcours vagues; il faiſoit, avec le plus d'eſprit qu'il pouvoit, des réponſes qui ne ſignifioient rien; il ſe jetoit à l'écart, par des queſtions qui puſſent diſtraire l'attention de Madame de Lauſane & la porter ſur d'autres objets. La Vicomteſſe ne prenoit point le change, & ſourioit de ſon embarras. Elle ſe répandoit en éloges ſur ſa modeſtie & ſur ſes procédés, elle renouveloit les expreſſions de ſa reconnoiſſance, & y mettoit une vivacité & une chaleur qui déconcertoient encore plus Valmont. Elle termina enfin cette longue ſéance, en lui diſant qu'elle vouloit abſolument ſe lier avec moi de l'amitié la plus étroite. En effet, elle vint me voir

dès le soir même avec le Chevalier de Lausane, toujours ardent à célébrer son ami. Prévenue par mon mari, je me tins avec elle sur le ton de la plus grande honnêteté, mais en même temps de la plus grande réserve. Elle s'en apperçut, & ne fit que redoubler d'empressement & de caresses. Elle ne m'appela plus que sa petite maman; elle fit à M. de Valmont, qui étoit présent, mille sortes de complimens, sur le bonheur qu'il avoit, disoit-elle, de posséder une si digne épouse. Elle lui parloit avec feu des obligations que lui avoit le Chevalier; elle retomboit ensuite sur les charmes de Julie, & prétendoit le marier avec elle. Il n'est point de folies qu'elle n'ait épuisées dans cet entretien, & toujours avec les grâces qui lui sont propres & le jargon le plus séduisant. J'étudiois ma fille, que je n'avois pas eu la prudence d'écarter. Je la voyois fixer de temps en temps Madame de Lausane, jeter à la dérobée un regard sur le Chevalier, rougir, se déconcerter dès qu'on parloit d'elle. La pauvre enfant ne savoit dans bien des momens quelle contenance

contenance tenir ; & je vous avoue, mon père, que je n'étois pas dans un moindre embarras.

Depuis ce moment, Madame de Lauſane & le Chevalier ne nous quittent preſque plus, & je ne puis pas toujours éloigner Julie. Elle convient que les ſaillies de la Vicomteſſe l'amuſent ; mais elle ajoûte, qu'elle ne voudroit pas lui reſſembler. Elle la trouve trop légère, trop volage, trop aiſée dans ſes diſcours & dans ſes manières, trop remplie en même temps d'un certain art qu'elle ſeroit fâchée d'imiter, & avec tout cela, elle ne ſe déplaît pas avec elle. Je crains qu'inſenſiblement elle ne s'y attache ; qu'elle ne ſe laiſſe trop aiſément attirer par l'exemple d'une jeune femme, qui vraiment a des charmes, & qui poſsède, au ſouverain degré, ce je ne ſais quoi qui enchante & qui s'empare de nous malgré toutes nos réflexions. Je la prémunis, autant qu'il eſt en moi, contre cet écueil : mais que peuvent les leçons contre l'exemple ? Et toutefois, je ne laiſſerai pas ma fille dans une retraite continuelle ; je ne

crois pas même qu'elle puisse être mieux par-tout ailleurs qu'avec sa mère. Pourquoi faut-il que dans un certain monde on soit comme assujetti à des sociétés qui nous tyrannisent, & auxquelles notre état & les circonstances ne nous permettent pas de nous refuser ! J'offre du moins à Julie le contraste de ces femmes respectables dont je vous ai parlé, & qui ont toutes les qualités qui manquent à la Vicomtesse.

Il est un autre objet que je redoute encore plus qu'elle, pour ma fille ; c'est le Chevalier de Lausane. Il est difficile de voir Julie & de ne pas l'aimer. Il est peut-être aussi difficile de voir le Chevalier & de ne pas le trouver aimable. Je doute même qu'il pût se rencontrer ici un couple mieux assorti. Le Chevalier, comme vous avez pu le voir par tout ce que je vous en ai dit, ne ressemble point du tout à son frère. Autant celui-ci est d'un caractère faux, dissimulé, qui joue le sentiment, la probité, l'honneur, lorsqu'il est le plus éloigné d'en avoir la réalité ; autant l'autre est ouvert, franc, incapa-

ble de ſe déguiſer, plein d'honneur & de ſentiment, rempli de reſpect pour la vertu, quoiqu'il n'ait pas toujours le courage de la pratiquer. Rien n'eſt plus agréable que ſes manières, ni plus honnête que ſes procédés, toutes les fois qu'un ſentiment vif & impétueux ne le fait pas ſortir de ſon caractère. Sa phyſionomie eſt intéreſſante; ſes traits ſont réguliers; ſon eſprit eſt liant & facile; ſes expreſſions ſont naturelles; tout en lui prévient en ſa faveur. Une ſeule choſe ternit à mes ieux toutes ſes bonnes qualités, & le laiſſe dans bien des momens ſans force contre ſes paſſions; c'eſt qu'il eſt mal affermi dans les principes de la Religion. Il n'eſt pas, à beaucoup près, ce qu'étoit le Baron de Lauſane, incrédule par vanité, par ſyſtême, & ſur-tout par un fonds de corruption; mais il ne ſe met pas trop en peine de ce qu'il faut croire. Il craint d'approfondir une loi qui lui paroît trop auſtère. Il ſe laiſſe entraîner, par le feu de ſon imagination, à de vaines difficultés, dont il ſe fait un rempart contre la cer-

titude ; & n'appréhende rien tant que de s'éclairer. Cependant il a eu dans sa vie des accès de dévotion : & comme ils l'emportoient bien au delà de ce que la Religion exige ; pour ne plus s'exposer à ces transports inconsidérés, il reste maintenant bien en deçà de ce qu'elle commande. Il a pris au fond le plus mauvais parti ; celui de ne plus réfléchir sur des objets trop inquiétans pour lui ; de ne plus compter avec lui-même ; de vivre au jour le jour, sans gêne & sans souci ; de faire par intervalles quelques actes extérieurs de Religion, pour ne pas rompre entièrement avec un Dieu qu'il redoute encore, & ne pas abjurer sans retour un culte, qu'il révère en secret lors même qu'il en plaisante & qu'il le contredit. A cela près, il vit comme si ce culte ne l'obligeoit à rien, comme s'il n'étoit, à tout prendre, qu'une affaire de bienséance. Le Chevalier est, pour le dire en un mot, un de ces hommes du monde très-aimables, mais très-dissipés, très-inconséquens, & qui, avec le meilleur fonds &

l'âme la plus délicate & la plus ſenſible, ſont de fort mauvais Chrétiens.

Vous concevez, mon père, combien ſon état m'intéreſſe, & combien il affecte M. de Valmont. Les ſentimens d'eſtime & d'amitié que le Chevalier a pour lui, & qu'il porte juſqu'à une ſorte d'enthouſiaſme, font déſirer à mon mari de mettre à profit l'aſcendant qu'il a ſur ſon eſprit, pour le ramener à une façon de penſer plus ſage & plus propre à le rendre heureux : mais ce n'eſt pas en s'éloignant qu'on peut ſe flatter d'y réuſſir. Auſſi lui permettons-nous un libre accès dans la maiſon, en redoublant de précautions pour Julie, à qui l'habitude de le voir pourroit inſpirer un ſecret penchant. Quoiqu'avec beaucoup de naïveté & de candeur, elle a des vûes très-fines & un diſcernement exquis. Son jugement eſt auſſi formé qu'il puiſſe l'être pour ſon âge. Les maximes que vous lui avez inculquées avec tant de ſoin, & que nous lui développons ſans affectation dès que l'occaſion s'en préſente, forment dans

ſon eſprit un plan de conduite & de ſageſſe, qui la met en garde contre elle-même. C'eſt beaucoup, ſans doute; mais ce n'eſt pas encore aſſez pour me raſſurer. Elle a l'imagination très-vive, le cœur naturellement tendre, de la force & de la conſtance dans ſes affections; tout dépend de la manière de les diriger. Autant ces diſpoſitions nous offrent-elles un fonds inépuiſable de richeſſes & les plus grandes reſſources pour le bien; autant ſeroient-elles propres à nous alarmer, ſi Julie, oubliant un ſeul moment de veiller ſur ſon cœur, y laiſſoit allumer le feu des paſſions. Aidez-nous, mon digne & reſpectable père, à conſommer votre ouvrage. Ce ne ſont pas de longues lettres que nous attendons de vous. Nous nous en rapportons à ma bonne amie de tous les détails qui vous concernent, & je me charge bien volontiers de faire, à votre égard, preſque tous les frais de la correſpondance; mais du moins ne vous contentez pas de nous donner dans les lettres de notre chère Veymur quelques ſignes

de vie *. Vous savez tout le cas que nous faisons de vos conseils : il est des circonstances, où un mot d'avis de votre part nous décideroit bien mieux que toutes les réflexions que nous pourrions faire.

---

* Ceci est relatif à une lettre de Madame de Veymur, que nous avons supprimée comme tant d'autres, & où il n'y avoit que quelques mots de la main du Marquis.

LETTRE XII.

Du Marquis de Valmont à la Comteſſe.

TU me demandes des avis ma fille ; & je ne refuſe pas de t'en donner : mais indépendamment des lumières que tu as acquiſes, quel fonds ne dois-tu pas faire maintenant ſur celles de ton mari ? Chère Emilie ! que ſa façon de penſer eſt reſpectable, & que je lui ſais gré de la conduite qu'il a tenue juſqu'ici ! Lorſqu'il brave le crédit & la faveur pour faire valoir les droits de l'honneur outragé ; lorſqu'il ſe rend, à ſes propres périls, le protecteur de l'innocence ſéduite par l'artifice ; lorſqu'en s'expoſant lui-même, il conſerve à toute une famille ſes biens, ſa liberté, ſa ſûreté ; tu trembles pour lui ? Tendre épouſe, mais femme forte & vertueuſe, ne crains, pour un ſi digne époux, que le poiſon des proſpérités & l'abus des grandeurs. Ce ſeroit en abuſer ſans doute, que de croire qu'elles nous ſont données pour nous-mêmes, & non pour le ſou-

lagement & l'assistance des malheureux. Qu'il fasse donc constamment ce qu'il doit faire ; & toi, ma fille, n'oublie point la résolution que tu as formée, de te montrer aussi généreuse que lui. C'est à ces nobles sentimens que je reconnois Emilie. Oui, ma fille, que ton mari retombe, s'il le faut, dans la disgrâce, qu'il éprouve des malheurs plus réels que ceux qu'il a éprouvés jusqu'ici ; il ne sera point à plaindre, tant qu'il n'aura rien perdu de ce qui le rend vraiment grand. Si je ne le savois pas aussi armé contre la séduction qu'il l'est en effet ; ce que je redouterois le plus par rapport à lui, c'est le caractère, ce sont les charmes de la Vicomtesse, telle que tu me la peins dans ta lettre. Mais, quand il n'auroit pas son Emilie, il seroit assez fort, puisqu'il seroit défendu par la Religion.

A l'égard de Julie, si jeune encore, l'exemple de Madame de Lausane n'est pas sans danger : cependant, ma fille, puisqu'il ne dépend pas de toi de l'y soustraire entièrement, puisqu'elle sera forcée tôt ou tard de vivre au milieu du

monde, ne vaut-il pas autant que tu l'accoutumes par degrés à le voir tel qu'il eſt, pour en bien juger ? Deux écueils ſont également à craindre pour une jeune perſonne deſtinée à y paroître avec un certain éclat : celui d'être trop répandue dès ſes premières années parmi ces femmes coquettes & frivoles, qui lui font prendre ſans effort le ton du jour ; & celui de ne commencer à les connoître, que du moment où, ſortant d'entre les bras d'une mère pour paſſer dans ceux d'un époux, elle ſe trouveroit expoſée, au milieu d'elles, à la contagion des modes & des uſages, des ridicules & des vices, ſans avoir appris à s'en garantir. Si Julie n'avoit pour toute ſociété, que la Vicomteſſe ou des femmes qui lui reſſemblaſſent, ſans doute elle riſqueroit tout. Mais le ſoin que tu prends de l'environner ſans ceſſe de celles qu'elle reſpecte le plus, de lui offrir en elles le ſpectacle des plus belles vertus, de former ſon jugement par des réflexions ſolides & une comparaiſon exacte des modèles qu'elle doit ſuivre avec ceux qu'elle

doit mépriſer ; ce ſoin, ma fille, ne peut que lui rendre utile un contraſte auſſi frappant.

Relativement au Chevalier de Lauſane, quel plan dois-tu ſuivre ? celui que les circonſtances pourront te dicter. Etudie de plus en plus Julie ; ſonde la nature de ſes ſentimens les plus ſecrets ; conſidère quel eſt le genre de mérite le plus propre à faire impreſſion ſur ſon cœur ; attache-toi à bien connoître l'empire qu'elle peut prendre ſur elle-même, & juſqu'à quel point la raiſon & la Religion peuvent l'aider à maitriſer ſes penchans. Ce ſont toutes ces nuances, ſi délicates, ſi difficiles à ſaiſir, mais ſi importantes pour gouverner une âme toute neuve encore, qui légitimeront tes alarmes, ou qui te feront prendre dans le caractère de ta fille une juſte confiance. Qu'elle ne ſoit pas ſans bornes néanmoins ; car la ſageſſe eſt d'une foible reſſource, quand elle n'eſt pas éclairée par l'expérience & mûrie par les années. Etudie avec autant de ſoin le Chevalier. Ce que tu m'en as écrit, m'inſpire, comme à toi, le plus

tendre intérêt. Tout en lui m'annonce un naturel heureux, qui ne demande qu'à être formé par un ami tel que Valmont. Il mérite bien, par cela même, tout le zèle de ton mari; & je me repose sur lui des moyens qu'il doit employer pour le ramener à la sagesse & à la Religion. Observe de ton côté, comment il se comporte à l'égard de ta fille. L'idée de la Vicomtesse, toute folle qu'elle te paroît, n'est pas sans fondement; & je t'avoue, que, si le Chevalier devenoit un jour ce que je désirerois qu'il fût, je ne voudrois pas d'autre époux à Julie. Quel plus sûr moyen de réunir nos deux familles, que cette heureuse alliance? Mais avec des vûes si sages, approfondis celles de Lausane. Il est aisé de lire dans une âme telle que la sienne, & d'y distinguer un sentiment pur & honnête, des passions qui jusqu'ici ont pu l'égarer. Adieu, ma fille: j'attends avec empressement toutes les nouvelles que tu auras à me donner; puissent-elles répondre à mes espérances!

LETTRE XIII.

De la Comteſſe au Marquis.

J'AI différé, mon père, de vous écrire, pour avoir plus de choſes intéreſſantes à vous apprendre. Les unes pourront affliger votre cœur ; mais il en eſt d'autres qui lui feront éprouver la plus douce ſatisfaction.

Madame de Lauſane n'a que trop réaliſé mes craintes, en fourniſſant chaque jour un nouvel exercice à la vertu de mon mari. Cette jeune femme, ſi remplie d'attraits, mais ſi ardente, ſi vive, & ſi légère, s'eſt paſſionnée pour le Comte. Peu capable de ménagemens, ſes ſentimens ne ſont plus un myſtère. Elle les déguiſoit dans les premiers temps, ſous les dehors de l'eſtime & de la confiance, pour mieux ſéduire Valmont. Elle avoit ſans ceſſe de nouveaux conſeils à lui demander. Faiſant naître à ſon gré des circonſtances toujours plus embarraſſantes & plus critiques, ſe ſervant adroite-

ment des prétextes que lui fourniſſoient la conduite & les infidélités du Vicomte, affectant toutes les vertus qu'elle croyoit les plus propres à lui concilier le cœur de mon époux, elle prenoit à ſes ieux toutes les formes; elle employoit les expreſſions les plus naïves d'une amitié tendre & ingénue. Valmont ſe défioit trop de ſes artifices & de ſes charmes, pour s'y laiſſer ſurprendre; il ſe défioit encore plus de lui-même. Jamais il ne l'entretenoit qu'en ma préſence, quels que fuſſent les ſecrets dont elle vouloit lui faire part, & les avis qu'il croyoit avoir à lui donner. Pour tout ce qui concerne l'intérieur d'une maiſon, lui diſoit-il quelquefois, vous puiſerez dans Madame de Valmont des lumières beaucoup plus ſûres que les miennes. Je n'ai d'ailleurs rien de ſecret pour elle, comme elle n'a rien de caché pour moi. Tant de réſerve ne faiſoit qu'irriter ſa paſſion. Elle prit enfin le parti de ne plus ſe contraindre. Elle ſe rencontroit partout ſur les pas de mon mari. A la faveur de ſon rang & de ſon crédit, elle ſavoit ſe ménager un accès dans toutes les ſo-

ciétés où on avoit coutume de le voir. Elle profitoit de mon absence, & de toutes les occasions favorables, pour lui faire les aveux les plus flatteurs. Le Comte feignant toujours de ne pas l'entendre, elle se détermina à lui écrire. Je ne puis vous rapporter les termes de sa lettre : tout ce que je sais, c'est qu'un jour que nous étions seuls, Valmont la lui a remise devant moi, en la conjurant de ne plus lui en écrire de semblables. Ce seroit bien en vain, Madame, lui a-t-il dit, que je voudrois taire devant ma femme, les sentimens dont cette lettre est remplie : vous les rendez trop publics pour que personne puisse les ignorer. Permettez-moi cependant de vous faire faire quelques réflexions, puisqu'aussi bien vous m'y contraignez. Vous savez que mon cœur est à Emilie ; de quel droit prétendriez-vous le lui dérober ? Je vous ai entendu, plus d'une fois, vous plaindre des infidélités de votre mari ; combien plus n'auroit-il pas à se plaindre de vous, si vous l'imitiez ? Et quels que soient ses torts en effet, pouvez-vous penser que toutes choses, à

cet égard, soient absolument égales entre vous *? Si aujourd'hui les mœurs sont si dépravées, que tout semble permis, croyez-vous cependant qu'on regarde du même œil une femme qui se respecte elle-même, & celle qui ne respecte plus rien? Dans un certain monde, si aveugle & si corrompu qu'il soit, l'honneur d'une femme sans reproche n'est-il plus un bien, & le monde lui-même, si indulgent pour le crime, ne fait-il pas encore une loi des bienséances? Une conscience pure & tranquille n'est-elle d'aucun prix? Vous croyez à la Religion; vous méprisez même, avec un juste fondement, ces femmes, prétendues philosophes, qui se font un faux honneur de protéger une secte d'hommes si peu sages, & de se rendre l'écho de leurs bizarres & monstrueuses opinions : mais la Religion se borne-t-elle à régler notre croyance? Ne devons-nous pas trembler de la contredire par nos mœurs? Il semble, Madame,

* Voyez ce qu'a si bien dit Rousseau sur ce sujet; ci-dessus T. II, p. 89 & suivantes.

que ce ne seroit point à moi à vous tenir un pareil langage ; & dans la classe ordinaire des esprits licencieux & frivoles, il n'auroit d'autre effet, j'en conviens, que celui de me rendre souverainement ridicule. Mais accoutumé à mépriser également leurs critiques & leurs éloges, j'ai cru devoir vous parler le langage de la vérité, en faisant usage, pour votre propre intérêt, du droit que vous m'en avez donné.

Pendant que le Comte s'exprimoit ainsi, je vous avouerai, mon père, qu'en admirant le courage & la sagesse de Valmont, je souffrois cruellement pour Madame de Lausane. Je ne pouvois jeter quelques regards sur elle, sans lire, dans ses ieux & dans tout son maintien, sa confusion & son embarras. Mon cœur s'ouvroit en sa faveur à la tendresse & à la pitié ; quoique dans la situation où je la voyois, rougissant, pâlissant tour à tour, tremblante, incertaine, suspendue entre le dépit & l'amour, jamais peut-être elle ne m'ait paru si remplie de charmes, si dangereuse, & si aimable. Il se fit

entre nous un long silence. Je ne savois que lui dire ; elle n'avoit pas la force de parler. Je pris enfin ses belles mains entre les miennes : Madame, lui dis-je, soyez ma sœur, mon amie. Sachez gré à mon mari des avis qu'il vous donne ; fuyez-le, & transportez, s'il se peut, à son épouse tout l'attachement que vous ressentez pour lui..... Le fuir ! reprit-elle ; le pourrai-je ? Ah ! qu'il vous est aisé de me donner des conseils ; mais que votre sagesse à tous deux est cruelle !.... Monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Valmont, souffrez du moins que je m'accoutume par degrés à ne plus vous voir ; & permettez-moi, l'un & l'autre, de vous importuner quelquefois. Vous honorerez ma femme, répondit le Comte ; mais ce sera donc moi qui vous fuirai : d'ailleurs, Madame, le public a les ieux sur vous. Votre mari lui-même s'offenseroit avec raison de visites trop assidues. Ma fille est presque toujours avec sa mère ; & vous vous observez si peu, que votre exemple ne peut être une leçon pour elle. Souffrez que Madame de Valmont aille vous

voir. Barbare, s'écria la Vicomteſſe, vous voulez que je vous haïſſe autant que vous hait mon mari; vous oſez preſque me défendre l'entrée de votre maiſon. Non, Madame, repris-je à l'inſtant, effrayée des ſuites que pouvoit entrainer ſon dépit; non, je vous reverrai toujours avec la plus tendre amitié & le plus vif intérêt. Si votre honneur & votre repos étoient moins chers à mon époux, il ne vous parleroit pas ainſi. Mais je vous le demande; ſi dans toute autre que moi vous aviez une rivale, ſi une autre femme à la Cour avoit les mêmes ſentimens que vous; pourriez-vous blâmer la conduite de M. de Valmont? A cette queſtion, la Vicomteſſe reſta interdite. Après un moment de trouble & d'incertitude: Que vous êtes ſéduiſante, me dit-elle! Mais après tout, vous êtes moins inhumaine que votre mari. Laiſſez-moi donc apprendre de vous, à triompher de mon propre cœur. A ces mots, elle ſe leva; mon mari fut contraint de lui donner la main pour deſcendre; & elle le fixa de nouveau avec des ieux ſi tendres, qu'elle nous laiſſa

persuadés que de pareilles leçons ne la corrigeroient pas. Ah ! qu'il est malheureux pour une femme bien née, de se laisser ainsi aveugler par sa passion, & de se trouver réduite à oublier tout ce qu'elle se doit à elle-même !

Depuis ce moment, le Comte évite avec le plus grand soin de la rencontrer. Elle vient cependant aux heures où elle croit le trouver ; mais il fait si bien, qu'il n'y est jamais pour elle. Ce sera bien tôt une ennemie de plus, & l'ennemie la plus à craindre. Que ne peut en effet dans une femme l'amour mépriſé, lorſqu'il se change en fureur ?

Mes craintes se sont au moins dissipées par rapport à Julie ; & je n'ai, à son égard, que les choses les plus satisfaisantes à vous dire. Vous savez, mon père, que son espèce d'attachement pour Madame de Lausane me faisoit trembler. Je craignois que ce sentiment peu réfléchi n'influât par la suite sur sa manière de penser, n'affoiblît ses principes, & n'altérât insensiblement ce sens droit, cette sagesse de discernement qu'elle fait

paroître. Julie m'a heureuſement détrompée. Dès que la Vicomteſſe a fait éclater avec trop peu de ménagement ſa paſſion pour Valmont, ma fille s'eſt refroidie par degrés, & n'a plus montré, à ſon égard, qu'une ſorte d'indifférence. Je lui en ai demandé la raiſon, dans un moment, où, cauſant enſemble en toute liberté, j'admirois en elle ce mélange ſingulier de fineſſe & de naïveté, que vous lui connoiſſez. Elle m'a répondu avec ſa franchiſe ordinaire : Tant que Madame de Lauſane ne m'a paru qu'enjouée & même un peu légère, je lui ai fait grâce de ſa légèreté, en faveur de la confiance qu'elle ſembloit vous témoigner ainſi qu'à mon papa, & des agrémens qu'elle ſait répandre dans ſon langage & dans ſes manières : mais je n'ai pas tardé à m'appercevoir qu'elle mettoit trop d'art dans toute ſa conduite, & pas aſſez de décence. Elle aime mon cher papa; & il n'a pas tenu à elle qu'elle n'en fût aimée. Elle connoiſſoit bien peu les avantages que vous avez ſur elle, & ce qu'elle doit à ſon mari. Mais ſi mon papa avoit été de ca-

ractère à se laisser surprendre, elle auroit donc été la cause de votre malheur; & après tout, elle se seroit rendue malheureuse elle-même. Car enfin tout ceci m'a fait naître bien des réflexions, & m'a rappelé toutes celles que mon grand papa m'avoit fait faire. N'est-il pas vrai, ma chère maman, qu'une femme qui oublie son devoir, & qui par là même se rend mépriſable, ne peut pas être aimée long-temps? On doit s'en dégoûter aussi facilement qu'on a pu l'aimer; & il ne lui reste plus alors qu'à dévorer sa honte & son chagrin. Ajoutez à cela que sa honte devient publique; & si elle n'a pas rougi de s'afficher elle-même, elle a du moins furieusement à rougir de se voir abandonnée. Pour moi, je sens que j'en mourrois de dépit.

Mais, ma fille, lui ai-je dit, que penserois-tu d'une femme, qui, sauvant les apparences, ménageroit tellement sa passion, qu'elle épargneroit aux autres le scandale, & s'épargneroit à elle-même l'opprobre & le mépris qu'entraîne le défaut de conduite? J'entends, ma chère

maman, reprit Julie; vous ne me demandez pas, ſi, au ſcandale près, cette femme ſeroit également coupable; la réponſe eſt toute ſimple : mais vous me demandez, ſi elle ſeroit également à plaindre. Hélas! oui; elle le ſeroit beaucoup. Sans nous arrêter ſur le mécontentement qu'elle auroit d'elle-même, n'eſt-il pas vrai, que, pour rendre ſon intrigue ſecrète, elle ſera toujours forcée de ſe confier à quelqu'un? elle aura beau ſe mettre en garde contre la curioſité naturelle des gens qui l'environnent, ce qui eſt déja pour elle une ſource d'inquiétudes, il faudra bien qu'elle faſſe entrer quelqu'un dans ſon ſecret: c'eſt une femme de chambre, par exemple; mais qui l'aſſûrera que cette femme, qui eſt capable de trahir ſa conſcience, n'eſt pas également capable de trahir par crainte ou par intérêt, le ſecret qu'elle lui confie? D'ailleurs, en s'en remettant à la diſcrétion d'une domeſtique ou de toute autre perſonne, elle ſe met dans ſa dépendance; & n'eſt-ce pas, maman, qu'il n'y a rien de ſi triſte, que de dépendre de quelqu'un dans la vûe de faire

le mal plus librement ? O qu'il eſt bien plus ſage de reſpecter ſon honneur, ſon devoir, & d'aimer tendrement ſon mari ! Auſſi, ma chère maman, j'eſpère bien que celui que vous me donnerez, aura aſſez de mérite pour que je n'aye pas trop de violence à me faire pour l'aimer. — Nous ferons en ſorte, ma fille, de ne pas tromper ton eſpoir. Mais dis-moi ſur cela tout ce que tu penſes. Tu ſais combien ton bonheur nous eſt cher ; quel que fût ton mari, tu conviens qu'il ſeroit de ton devoir de l'aimer, & tu ſens aſſez que nous ne voudrions pas te rendre ce devoir pénible. Quelles ſeroient donc les qualités que tu déſirerois en lui, pour qu'il ne t'en coûtât rien de lui être attachée ? T'es-tu formé en ce genre quelque modèle de perfection ? — Oh ! non, maman, mon grand papa m'a ſi bien dit qu'il falloit ſe mettre en garde contre ſon imagination, que pour toutes ces choſes-là je ne veux rien imaginer. Vous concevez, ma chère maman... je me ferois un modèle ; & ſi, après cela, je trouvois quelqu'un qui me parût en approcher,

je

je pourrois m'y attacher insensiblement avant qu'il fût mon mari ; & s'il ne le devenoit jamais, premièrement j'aurois mal fait de m'y attacher, & de plus, je serois malheureuse. J'attends donc que vous choisissiez pour moi, puisque vous savez mieux que moi l'époux qu'il me faut ; il sera temps ensuite de l'aimer. — Tu as bien retenu, ma chère enfant, les leçons de ton grand-père, & tu m'en deviendrois plus chère encore, si tu pouvois me l'être davantage. Mais, sans que tu te sois formé précisément un modèle, tu pourrois bien me dire, à peu près, quel est le genre de mérite qui seroit le plus propre à t'intéresser. — Eh bien ; maman, je voudrois qu'il eût une belle physionomie, comme celle de mon papa. — Tu voudrois donc un bel homme. — Ah ! vous êtes méchante, ma petite maman ; ce n'est pas là ce que je dis. Il y a tant de beaux hommes qui ne sont capables que de rendre une femme malheureuse, comme M. le Duc de... par exemple. — Il ne faut pas nommer, ma fille. — Oh ! maman, c'est entre nous. — Eh bien, tu

voudrois une belle physionomie? — Oui, c'est-à-dire, une physionomie ouverte, prévenante, & qui annonçât une belle âme. — Que dirois-tu de celle du Chevalier? — De mon jeune frère? — Non, non, de celle du Chevalier de Lausane, par exemple. — Ah! maman, il ne faut pas nommer. — Ah! petite fille! — Bon, bon, petite fille, à près de quinze ans! N'est-ce pas, maman, qu'à mon âge, on n'est plus une enfant? — Pas trop assûrément. Mais la physionomie du Chevalier. — Elle me reviendroit assez; il a un air noble, affable, point avantageux; il a l'air de penser finement: mais il n'a point encore assez de justesse dans l'esprit; & j'en juge par la manière de penser de mon papa. Ce qui m'en plaît, c'est qu'il ne tient point à ses idées. — Tu veux donc une physionomie qui annonce une âme noble — Oui, je veux de la noblesse dans les sentimens, un esprit juste, beaucoup de Religion; car c'est tout cela qui fait qu'on agit bien, & qu'on rend une femme heureuse. Ah! que j'aurois aimé un homme comme mon cher papa! — Mais si la folie qui passoit

il y a quelque temps par la tête de la Vicomteſſe de Lauſane eût été dans le cas de ſe réaliſer, & qu'on t'eût propoſé le Chevalier? — Vous voyez bien, ma petite maman, qu'il n'a pas aſſez de Religion; & c'eſt ce qui fait qu'il n'a pas l'eſprit juſte. Avec des hommes tels que ceux-là, il me ſemble qu'on ne peut compter ſur rien. Eh! qui ſait d'ailleurs ſi je ne viendrois pas à penſer comme lui? — Tu as raiſon, ma fille, lui ai-je dit en l'embraſſant de tout mon cœur; & je te promets, que nous ne te donnerons jamais un mari ſans t'avoir conſultée.

Voilà, mon père, une grande converſation entre ma fille & moi. Je n'ai pas craint de vous la rapporter toute entière; parce qu'elle vous fera connoître, comme à moi, les ſentimens & le cœur de Julie. Cette aimable enfant ne m'inquiète plus. Elle a trop bien profité de vos avis & des exemples de ſon père, pour que je ne me repoſe pas, ſur ſa ſageſſe, des diſpoſitions où nous devons toujours déſirer qu'elle ſoit. Il ne me reſte plus qu'à vous

instruire de celles du Chevalier ; & comme j'ai encore besoin de quelques éclaircissemens, permettez-moi de remettre à une autre lettre cet article si intéressant.

LETTRE XIV.

De la même.

J'AI eu tant d'occasions d'étudier à son tour le Chevalier de Lausane, je l'ai observé avec tant de soin, que l'état de son cœur n'est plus un mystère pour moi. Il aime Julie plus qu'il ne le croit lui-même, & il devient de jour en jour plus digne d'elle. Ses sentimens n'ont pris une sorte de consistance, si je puis parler ainsi, qu'en passant par des degrés presque insensibles. Dans les premiers temps de sa liaison avec mon mari, livré à toute la fougue de ses passions, il n'avoit d'ardeur que pour le plaisir; des amours sans discernemens & sans choix, de criminelles intrigues, dont il se lassoit presque aussi tôt qu'il les avoit formées, amusoient son loisir, étouffoient en lui ce naturel heureux qui ne demandoit qu'à se dèvelopper, & lui donnoient ce caractère indécis, cet esprit souvent faux & volage qu'il faisoit paroître. Il vit Julie comme

une enfant aimable, & ne se douta point des impressions qu'elle pouvoit faire sur son cœur. Son respect, son attachement pour mon mari ne lui permettoient pas de prendre, vis à vis de sa fille, le ton de la galanterie, que d'ailleurs elle ne lui eût pas souffert plus que nous. Il se contentoit de converser avec elle, comme avec une jeune personne sans conséquence; & s'étonnoit cependant de ce rare assemblage de simplicité & de finesse qui brilloit dans ses reparties, ainsi que de la justesse de ses idées. Julie, sans qu'il s'en apperçût, l'accoutumoit à penser, & les réflexions que mon mari lui suggéroit l'ont enfin accoutumé à penser juste. Dès qu'il a pu, par des entretiens réitérés, qui devenoient de jour en jour plus sérieux & plus graves, s'assurer du mérite de Julie, je l'ai vu aussi devenir plus timide & plus circonspect. A un air d'estime & de bienveillance, ont succédé les plus grands égards & le ton de l'admiration & du respect. Je le surprenois quelquefois les ieux fixés sur ma fille, & dans l'attitude d'un homme qui rêve & qui

contemple. Julie levoit-elle les ieux ? il détournoit les ſiens, & paroiſſoit interdit & diſtrait. S'il lui arrivoit, en converſant avec mon mari, de tenir quelque propos peu réfléchi ; il la regardoit à l'inſtant, & rougiſſoit. Si elle paroiſſoit avoir fait quelque attention à ſes diſcours légers ; il ſe reprenoit, s'embarraſſoit, & rougiſſoit encore. Maintenant s'il lui adreſſe la parole, ce qu'il ſemble toujours avoir envie de faire, & ce qu'il ne fait néanmoins que très-rarement ; ce n'eſt jamais ſans cet air de trouble & d'embarras, qui le trahit en dépit de lui-même. Il étoit autrefois vif, étourdi, ſur-tout vis à vis des femmes, qu'il agaçoit ſans ceſſe & qu'il traitoit aſſez cavalièrement : aujourd'hui il eſt froid vis à vis de toutes, poli, mais réſervé, & n'a d'attention un peu marquée que pour Julie, ſans même prétendre en avoir. Ainſi, mon père, autant il s'étoit montré juſqu'ici peu ſuſceptible d'un attachement délicat & ſincère, autant il a pris tous les caractères d'un amour tendre, honnête, reſpectueux, & qui ne reſſemble en rien

aux folles passions qui l'avoient égaré.

Le Comte n'a pas tardé à deviner son secret, & n'en a pas été effrayé. Si quelque chose, me disoit-il, est capable de ramener le Chevalier à une conduite plus sage, & de lui faire prendre de meilleurs principes ; c'est la pureté des sentimens qu'il conçoit pour Julie. Ce n'est pas seulement de sa beauté qu'il est épris, c'est sur-tout des qualités vraiment estimables qu'il découvre en elle ; c'est de sa sagesse, de son discernement, de sa candeur, de son aimable simplicité. Je remarque avec joie, que la beauté de l'âme est dans Julie le plus puissant de tous ses attraits. Celui-là seul lui attachera pour toujours le Chevalier. En la comparant à tout ce qu'il a cru aimer jusqu'ici, il rougira des penchans qui l'ont rendu vicieux & inconséquent. Il viendra à aimer la vérité & la vertu ; & si, comme j'aime à m'en flatter, il devient un jour tout ce qu'il doit être pour fixer mon choix, je n'aurai pas de plaisir plus doux, que celui de le donner pour époux à ma fille.

Le croiriez-vous, mon père ? ce que

mon mari ne faiſoit encore qu'eſpérer, s'eſt déjà réaliſé en partie. Le Chevalier de Lauſane n'eſt plus le même homme; & c'eſt moins à ſes ſecrètes diſpoſitions, qu'aux ſoins, à l'amitié, & au zèle de Valmont, qu'il doit cet heureux changement. Pour ne vous laiſſer rien à déſirer ſur cet objet, je vais vous remettre ſous les ieux comme un précis de ſes entretiens avec le Comte, tels que je les avois retenus, & tels que je les ai écrits preſque à l'inſtant où je ſortois de les entendre *. Vous y verrez comment il a paſſé, d'une façon de penſer très-peu réfléchie, très-peu ſage, aux principes les plus propres à le rendre ſolidement & conſtamment vertueux.

* On a cru devoir ne rien retrancher de cès entretiens, quelque rapport qu'ils puſſent avoir avec ce qui a été dit dans les volumes précédens. Les objets, plus rapprochés, ſont préſentés ſous un autre jour, qui convient mieux à des hommes du caractère du Chevalier de Lauſane; c'eſt à dire, à ceux qui, dans un certain monde, forment la claſſe la plus nombreuſe, & qu'il importe le plus d'éclairer.

Je vous avoue, disoit-il un jour à Valmont, que votre exemple m'impose. Depuis l'heureux moment qui m'a si bien appris à vous connoître, & qui a triomphé de tous mes ressentimens, je n'apperçois en vous qu'une manière d'agir toujours uniforme; qu'un système suivi, de raison, de conduite, & de vertu, que je ne puis m'empêcher d'admirer; qu'un plan de Religion, qui sert de règle & de mobile à toutes vos actions (*a*). Je vois que dans les occasions les plus critiques vous ne vous déconcertez jamais; que vous ne donnez aucun signe de foiblesse, lorsqu'il seroit si naturel d'être foible & de s'oublier soi-même : je vois qu'avec un caractère qui a dû être vif, bouillant, emporté, & qui en effet l'a été beaucoup, vous conservez une âme libre, tranquille, & prenez sur vous tout l'empire qu'il est possible d'y prendre; qu'avec un cœur très-susceptible de passions, il semble que vous n'en ayez aucune, tant vous apportez d'attention & de soin à les réprimer. D'où vous vient cette force, & comment faites-vous?

Je n'ai pas, répondit Valmont, tout le mérite que vous voulez bien me prêter. Il s'en faut que je ſois exempt de foibleſſe ; & plus je m'étudie, plus je ſens qu'après tout le travail que j'ai fait ſur moi, il m'en reſte encore plus à faire. Mais ſi j'ai quelque force, c'eſt la Religion même qui me la donne ; & je ne vois pas où l'on peut en trouver loin d'elle.

La Religion ? reprit le Chevalier : elle eſt belle dans la ſpéculation ; mais dans la pratique, quel eſt l'homme qui peut la ſuivre ? — Celui qui la croit, cher Lauſane, & dont la croyance eſt une affaire, non de routine, de préjugé, mais de ſentiment & de conviction. — Cette conviction, cette perſuaſion intime, on ne ſe la donne pas. — Non, mon ami ; mais on la demande à celui à qui il appartient de nous la donner. On cherche d'ailleurs à ſe rendre digne de ſon ſecours & de ſa lumière, par la préparation du cœur, par l'étude, par la réflexion ; & cette croyance ferme & ſûre, on l'obtient enfin. — En attendant qu'on l'ait obtenue, faudra-t-il ſe priver de tous les plaiſirs,

ſe condamner à des lectures ſèches & abſtraites, ſe livrer à des méditations profondes, dont tout le réſultat eſt de jeter le trouble dans l'âme & de nous empêcher de jouïr tranquillement des douceurs de la vie ? Ce qui m'étonne, eſt, que vous ayez pu, ſi jeune encore, vous occuper d'objets ſi ſérieux, & qui, après tout, ne ſont propres qu'à faire germer ſous nos pas la triſteſſe & l'ennui. — Et moi, Chevalier, ce qui m'étonne à bien plus juſte titre, eſt que vous ſoyez ſi indifférent ſur ce qui tient à vos plus chers intérêts. Êtes-vous bien aſſûré qu'il n'y ait point d'autre vie que celle-ci ? — A Dieu ne plaiſe ; mais je tire parti le plus que je peux du moment préſent, & je ne m'inquiète point de l'avenir. — Mais s'il y en a un, il ſera préſent un jour ; & quels regrets n'éprouverez-vous point alors de ne vous en être pas occupé ! Quels regrets ſur-tout, dans le cas où vous viendrez à reconnoître, mais trop tard, que votre état en bien ou en mal devoit dépendre pour toujours du parti que vous prendriez ici bas, & de l'uſage que vous feriez de la vie ! Eh, après tout,

que diriez-vous, si, en comparant votre situation avec la mienne, vous veniez à découvrir, que même dans ce monde, en usant avec modération des plaisirs permis, en me refusant ceux que la Religion & la raison me défendent, par ma manière de penser j'ai été, à tout prendre, plus heureux que vous? — Quoi! en vous combattant à chaque instant vous-même, tandis qu'il ne m'en coûte à moi, que de me laisser aller? — Oui, par exemple, à des transports de colère, qui vous mettent hors de vous, & pour un accès de délire, pour un moment d'emportement & de vengeance, vous préparent des jours & quelquefois des années de repentir; à des désirs effrénés, qui vous inquiètent, vous agitent, vous tourmentent pendant long-temps, & ne vous donnent, lors même qu'ils sont satisfaits, que la moindre partie de ce qu'ils vous avoient promis; à des passions favorites, à des genres de plaisirs, qui vous suscitent des inimitiés, des querelles, un mal-aise intérieur, des dégoûts, des remords, si, avec un cœur aussi bon que l'est le vôtre, vous

faites quelque retour sur vous & sur les maux que vous causez..... Pardonnez, Chevalier ; c'est parce que je vous aime que je vous parle avec tant de franchise : & de plus vous me l'avez permis. Dites-moi donc, cher Lausane ; en suivant ainsi vos passions, êtes-vous un être bien fortuné ? — Non ; mais pouvez-vous l'être beaucoup plus en leur résistant ? — Oui, mon ami, tel est l'avantage que j'ai sur vous. Je combats quelque temps ; mais je goûte à longs traits le plaisir de m'être vaincu. Insensiblement les combats deviennent plus rares & moins pénibles. Les passions, qui ne disent jamais *c'est assez* quand on les écoute, qui prennent toujours de nouvelles forces dès qu'on s'y livre, s'affoiblissent par degrés lorsqu'on les réprime, & nous laissent jouïr enfin du contentement & de la paix. Ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant, qu'avec un caractère, naturellement vif, ardent, & même autrefois bouillant & emporté, je ne vous laissois appercevoir aujourd'hui qu'une âme libre & tranquille ? Eh bien, mon ami, cette égalité d'âme, cette

tranquillité, cette liberté, ne ſont-elles pas un fruit bien précieux & une aſſez douce récompenſe des combats qu'on s'eſt livrés, & des victoires qu'on a remportées ſur ſoi-même? — O Valmont! ſoyez donc heureux; pour moi, j'aurois trop à faire, ſi je voulois travailler auſſi ſérieuſement que vous à le devenir. — Pas tant que vous le penſez, répondit Valmont au Chevalier, qui ſe diſpoſoit à ſe retirer; mais faites-y attention, cher Lauſane, le bonheur mérite bien qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il doit nous en coûter pour l'obtenir (*b*).

Ainſi finit ce premier entretien, qui peu de temps après fut ſuivi d'un autre non moins intéreſſant. Mon mari faiſoit la guerre au Chevalier ſur ſa légèreté & ſon peu de principes: Comment pouvez-vous vous accoutumer, lui diſoit-il, à être ſans ceſſe en contradiction avec vous-même; à faire un acte de religion, que vous démentez l'inſtant d'après; à parler dans de certains momens comme ſi vous penſiez en Chrétien fidèle, & preſque au même inſtant, comme ſi vous croyiez à

peine en Dieu, ou que tout culte lui fût égal? C'eſt qu'à dire vrai, je ne ſais que croire, repartit le Chevalier; & que je ne ſerois pas fâché que tout cela fût à peu près indifférent. J'aime votre franchiſe, lui dit Valmont; mais, mon ami, vos déſirs n'ôtent rien à la nature des choſes, & n'y mettent rien. Ce que vous voudriez qu'elles fuſſent, ne fera pas qu'elles ſoient autrement qu'elles ne ſont; & ne vaudroit-il pas mieux les voir en elles-mêmes, & y accommoder votre façon de penſer, que de riſquer de vous tromper en ne les voyant que d'après vos diſpoſitions? — Je ne me trompe pas: je ne nie rien, je n'affirme rien. Je laiſſe chacun penſer comme il lui plaît; je ſuis même aſſez porté à penſer tout comme on voudra, pourvu qu'on m'épargne la peine d'y réfléchir & de penſer par moi-même. — Quoi! Chevalier, cette indolence vous flatte & vous raſsûre! Mais eſt-elle d'un eſprit raiſonnable? Suffit-il de ne rien nier, de ne rien affirmer, pour faire un légitime uſage de ſa raiſon? La vérité ſe contente-t-elle d'un pareil hom-

mage ? & n'y a-t-il rien à craindre pour vous de l'avoir négligée ou de l'avoir méconnue ? Vous ne niez rien, vous n'affirmez rien : & je vous vois nier tour à tour ou affirmer les deux contraires. Sont-ils tous deux vrais ? & n'importe-t-il en aucune manière, que vous les confondiez l'un avec l'autre ? Vous avez l'esprit orné de connoissances précieuses, & que vous n'avez pas acquises sans réflexion : je vous ai vu porter de la pénétration & une sorte de profondeur, dans des sciences, sur lesquelles plus d'une fois j'ai rendu justice à vos lumières. Votre esprit ne sera-t-il paresseux que sur des objets qui sont de la première nécessité pour vous. — Mais Dieu s'embarrasse-t-il de notre façon de penser ? Ici on croit d'une manière ; là on croit d'une autre : damnera-t-il les hommes pour des opinions ? — Et s'il les a faits pour la vérité ; s'il les a créés pour le connoître & pour lui rendre l'hommage qui lui est dû ; s'il a daigné les instruire par la voix de la raison, de la conscience, & de la Religion ; si leur culte, leurs mœurs, leurs mérites les plus vrais tiennent à

leurs opinions, ou, pour mieux dire, aux enſeignemens qu'il leur a donnés; ſi, pour ne pas faire attention aux clartés qu'il nous préſente, on l'outrage par des cultes bizarres, ſacrilèges, ou par une coupable indifférence; croyez-vous que, dans toutes ces ſuppoſitions, Dieu s'embarraſſe peu de notre manière de penſer, & que toute croyance, tout culte, ſoit égal pour le Dieu de ſainteté, de ſageſſe, & de vérité? — Ne pourroit-on pas s'en tenir du moins à ce que la ſimple raiſon dicte également à tous les hommes? — Tel eſt en partie, cher Lauſane, le langage que je tenois autrefois. Mais, m'a-t-on répondu alors, cette raiſon leur ſuffit-elle? Les lumières qu'ils en reçoivent ſont-elles aſſez claires & aſſez préciſes? Aujourd'hui encore, ceux qui ne veulent point d'autre guide, ſavent-ils au juſte à quoi s'en tenir, & s'accordent-ils entre eux & avec eux-mêmes? La raiſon toute ſeule ne ramène-t-elle pas un eſprit droit & ſenſé au beſoin d'une autorité? Les prétendus ſages, qui, au ſein du Chriſtianiſme, ſe donnent pour les partiſans

de la seule loi naturelle, ont-ils bien la force de la suivre ? restent-ils dans un point fixe & déterminé ? ne retombent-ils pas insensiblement dans l'indifférence pour tout culte ? & ne vont-ils pas se perdre presque infailliblement dans le matérialisme ? Quoi qu'il en soit de leurs sentimens & de leur conduite, si Dieu nous a dicté lui-même ce que nous devons croire & pratiquer pour l'honorer & pour lui plaire, nous est-il libre de le servir à notre manière, & de ne croire que ce que nous voudrons ? — Mais encore une fois, Dieu ne nous a pas créés pour nous rendre malheureux. — Que conclure de là cher Lausane ? Dieu vous a créé pour le bonheur, j'en conviens : cette bonté infinie, qui fait partie de son essence, ne vous permet pas d'en douter ; & il s'en est expliqué lui-même assez clairement au fond de votre cœur, par cette pente invincible qu'il vous a donnée pour la félicité. Mais ne vous a-t-il pas aussi créé libre ? & dès lors n'a-t-il pas pu vouloir que le bonheur fût le prix de votre obéissance ? N'a-t-il pas dû attacher, par un

juſte châtiment, à la révolte de votre eſprit, aux dérèglemens de votre cœur, une deſtinée toute contraire ? & ſi, malgré les lumières & les ſecours qu'il vous préſente, vous vous obſtiniez à lui être infidèle, vous croiriez-vous en droit de lui imputer vos malheurs ? — Non ; vous commencez à m'inquiéter, & je ſens combien les queſtions que vous me faites ſont preſſantes. Laiſſez-moi, je vous en conjure, le temps d'y réfléchir.

Quelques jours après, Valmont reprit l'entretien où ils l'avoient laiſſé. Eh bien, dit-il au Chevalier, où en êtes-vous de vos réflexions ? — Pas bien avancé. J'ai craint que cela ne me menât trop loin. — Eh ! à quoi cela pourroit-il vous mener, qu'à être plus ſage & plus heureux ? Penſez-vous que la vérité & le bonheur ſoient incompatibles ? Quant à moi, je crois que l'une eſt néceſſairement faite pour nous conduire à l'autre. — Je le crois comme vous ; mais il y a des vérités qui contrarient trop nos penchans, pour qu'on ſoit bien tenté de s'en occuper. Il faudroit ne pas vivre au milieu du

monde, pour pouvoir penſer juſte ſur certains objets & agir conſéquemment. C'eſt, je vous l'avoue, ce qui, dans certains temps de ma vie, m'a donné de ſi grands déſirs de retraite : j'y ai paſſé par intervalles des ſemaines entières ; mais je ne ſuis pas né pour la ſolitude, & cependant je jugerois volontiers que pour ſe conduire ſelon l'eſprit de la Religion, il faudroit vivre en anachorète. — Vous vous trompez, Lauſane, & c'eſt la peine qu'il vous en coûteroit à vous vaincre, qui vous fait regarder la pratique de la Religion & de la vertu comme impoſſible au milieu du monde. Une preuve qu'elle ne l'eſt pas, c'eſt l'exemple de ceux qui vivent chrétiennement. — Le nombre en eſt ſi petit ! — Pas autant qu'il le paroît ; & je vois, en y regardant de plus près, qu'il n'y a point de ſituation ſi critique, de genre de vie ſi aſſujettiſſant, qui ne nous préſente des modèles propres à nous exciter ou à nous confondre. Quand toutefois le nombre des hommes vertueux ſeroit auſſi petit que vous vous l'imaginez, il réclameroit contre la lâcheté de ceux qui

refuſent de le devenir, & prouveroit toujours qu'il eſt inſenſé de ſe perdre avec la foule, quand on peut ſe ſauver avec les vrais ſages. Mais, cher Lauſane, ce qui nous égare ſur les pas de la multitude, ce ne ſont pas ſeulement les paſſions; c'eſt, comme vous venez d'en convenir, la pareſſe de penſer, la crainte de réfléchir trop ſérieuſement: & de là le défaut de principes, une croyance mal aſſûrée, & même, tout en ſe diſant Chrétien, une ſorte d'incrédulité. S'il y a tant d'hommes foibles & vicieux au ſein du Chriſtianiſme, je vous l'ai déja dit, il faut s'en prendre au défaut de perſuaſion. Il n'y a rien, dont une foi vive ne nous rendît capables; & il me paroîtroit auſſi difficile, à celui qui eſt vivement pénétré de la Divinité de la Religion Chrétienne, & de toutes les vérités qu'elle nous enſeigne, de prendre le parti du vice, & de s'y tenir, qu'il vous le paroît d'embraſſer conſtamment, dans un certain monde, la pratique de la vertu. — J'ai prié avec plus de ferveur depuis notre premier entretien, & je n'en ſuis pas mieux diſpoſé.

— Il ne faut pas vous lasser ; les dons les plus précieux ne s'accordent qu'à la persévérance. La vérité mérite bien aussi que vous ne vous borniez pas à l'appeler par vos vœux & vos prières ; mais que vous alliez au devant d'elle, que vous la cherchiez, que vous fassiez des efforts pour la trouver. Voudriez-vous lire l'extrait que j'ai fait pour vous des lettres que mon père m'a écrites dans le temps où je m'étois égaré ? J'étois, avant qu'il m'éclairât, plus incrédule que vous ne l'êtes. Il n'est question, après tout, que d'affermir en vous la foi, qui y est trop vague & trop incertaine. Pour moi, j'avois eu le malheur de la perdre, sans qu'il me restât aucun désir de la recouvrer. — Eh ! Valmont, pourquoi avez-vous tant tardé ? — Parce que vous ne me paroissiez pas assez préparé. Vous n'aviez nulle idée de changement ; vous aimiez les ténèbres où vous étiez plongé ; le moindre travail, la moindre étude, en genre de Religion, vous effrayoit. Ce n'est pas, après tout, qu'elle demande de grandes discussions & des recherches bien épineuses. Elle a des

preuves qui ſont à la portée de tous, & il ne faut qu'un cœur droit pour s'y rendre. —Pourquoi donc y a-t-il aujourd'hui tant d'incrédules? — Pourquoi? parce que des hommes vains, & emportés par l'amour de la ſingularité, ont voulu ſe frayer une route nouvelle, & qu'on s'eſt fait un faux honneur de les ſuivre (*c*). » Com-» ment pouvez-vous croire, diſoit le Sau-» veur des hommes à quelques faux Sages » de ſon temps, vous, qui vous empreſ-» ſez à recevoir de la gloire les uns des » autres, & qui ne cherchez pas la gloire » qui vient de Dieu ſeul * «? Un autre germe d'incrédulité, c'eſt la corruption des mœurs. Plus elles s'altèrent, plus il eſt naturel que le nombre des mécréans augmente. L'Evangile, en nous éclairant, nous juge & nous condamne; & l'on veut pouvoir faire le mal ſans crainte & ſans remords. C'eſt encore ce que le Sauveur faiſoit obſerver aux Juifs incrédules: » La

---

* *Quomodo vos poteſtis credere, qui gloriam ab invic m accipitis, & gloriam quæ à ſolo Deo eſt, non quæritis?* Joan. V. 44.

» lumière

» lumière est venue dans le monde, leur » disoit-il, & les hommes ont mieux » aimé les ténèbres que la lumière, parce » que leurs œuvres étoient mauvaises * «. Ainsi, l'incrédulité devient cause & effet presque en même temps, & sous différens rapports. Elle est une des sources les plus ordinaires des mauvaises mœurs; & les mauvaises mœurs la répandent & la reproduisent à leur tour. Ainsi encore, d'après l'expérience la plus constante & la doctrine de Jésus-Christ, il y a deux causes principales de l'irréligion & de l'impiété, les vices de l'esprit, tels que la présomption, la vanité; & les vices du cœur. — Je conviens sans peine de tout ce que vous venez de me dire; & je vous avouerai entre nous, que, si je ne me suis pas formé un plan fixe d'incrédulité, ce n'est pas que je n'aye été tenté de le faire, précisément par les raisons que vous venez d'alléguer. Mais je ne sais quel res-

* *Lux venit in mundum, & dilexerunt homines magis tenebras quàm lucem: erant enim eorum mala opera.* Ibid. III, 19.

pect pour la foi de mes pères m'a toujours retenu. Tant de grands hommes l'ont chérie, l'ont révérée dans la sincérité de leur cœur, l'ont analysée, l'ont défendue avec toute l'autorité & toute la supériorité des vrais talens & des plus pures lumières; tant d'autres l'ont professée avec tout l'éclat des plus hautes vertus; elle a produit autour de moi tant d'hommes vraiment estimables, & les seuls peut-être dont le commerce m'ait par uvraiment sûr; que, malgré la mode, & le ton du jour, peu propre d'ailleurs à imposer par le caractère de ceux qui le donnent & la frivolité de ceux qui le reçoivent, malgré mes passions, j'eusse rougi, à mes propres ieux, de la sotte vanité & de la petite gloire de passer pour incrédule. — C'est une vanité, qui, comme toutes les autres, a fait bien des dupes; & je connois une foule de gens qui auroient pu prétendre à l'estime publique, & qui n'ont gagné à cette vanité-là que du ridicule & du mépris : aussi ai-je cru m'appercevoir qu'elle commençoit à passer de mode. Quoi qu'il en soit,

mon ami, formons-nous une façon de penſer indépendante des opinons & des préjugés : car il en eſt de plus d'une eſpèce ; & tant de gens, qui prétendent les combattre, ſont ſouvent ceux qui ſe ſoumettent le plus aveuglément à leur empire. — Pour achever de me prémunir contre les autres & contre moi-même, donnez-moi donc, cher Valmont, dit le Chevalier en finiſſant cet entretien, l'extrait dont vous m'avez parlé. Mon mari fut le chercher à l'inſtant, & le lui remit entre les mains.

Voilà, mon père, où en eſt Lauſane : dès qu'il aura retiré de cette lecture les fruits que nous nous en promettons, je n'aurai rien de plus preſſé que de vous en faire part.

NOTES.

PAGE 154.

(a) *JE n'apperçois en vous qu'une manière d'agir toujours uniforme, qu'un ſyſtême ſuivi, de raiſon, de conduite, & de vertu, ... qu'un plan de Religion, &c.* C'eſt cette uniformité de

plan & de conduite qui distinguoit particulièrement M. le Comte du Muy, que nous aurons lieu par la suite de citer plus d'une fois dans les notes. Aussi avoit-il droit de dire, en terminant une de ses lettres, à M. le Comte de Maillebois : » Personne au monde n'influe » sur ma conduite; Dieu & le Roi, voilà la » règle de mes devoirs «. *Manuscrit de famille* sur M. L. C. du Muy, par M. L. M. de ***.

» Un des travers qui s'étoient introduits à la Cour sur la fin du règne de Louis XIV, étoit de soumettre la Religion, à ce que l'on appeloit très-improprement les devoirs de son état. Le Chevalier du Muy l'évita. Dès qu'il devoit adopter un principe, aucune considération n'étoit capable de l'en écarter. Il lui suffisoit que l'Eglise n'approuvât pas les spectacles pour qu'il crût devoir s'en abstenir, & il osoit toujours paroître ce qu'il étoit. Feu M. le Dauphin lui permit de ne pas l'y suivre. Quand le Roi de Danemarck passa à Lille où il commandoit, il conduisit Sa Majesté à la Comédie, la plaça dans sa loge, & vint la reprendre à la fin de la pièce «.

» Le Duc de Gloceſter, voyageant en Flandre, passa par cette même ville. Il dina un vendredi chez le Comte du Muy, & parut étonné de ne voir que du maigre sur sa table. Le Comte s'en apperçut, & lui dit : » Notre Re-

» ligion nous ordonne de faire maigre aujour-
» d'hui ; ſi je commettois quelquefois la faute
» de faire ſervir du gras les jours où il nous eſt
» interdit, je m'en abſtiendrois aujourd'hui,
» par reſpect pour votre Alteſſe, & pour lui
» faire voir que les François ſavent auſſi obéir
» à leurs loix «.

» Toute ſa conduite étoit auſſi exemte de foibleſſe que d'oſtentation. Paſſant ſa vie à la Cour, ſa Religion lui défendoit de ſe montrer chez les maîtreſſes, & le même motif lui ordonnoit de garder un ſilence abſolu ſur leur conduite. » Il n'y a, diſoit l'une d'entre elles, » que le Chevalier du Muy, à la Cour, qui » ne faſſe aucun cas de moi ; jamais il n'en » parle, & il ne me voit jamais «.

» C'eſt ici le lieu de publier la juſtice que lui a rendue M. de Malesherbes : » Je crai-
» gnois, dit ce Miniſtre en traitant une affaire
» avec lui, de heurter les préjugés que je lui
» ſuppoſois. J'avois tort ; car je ne lui ai ja-
» mais trouvé que des principes «.

» Sa vertu fut bien complette, puiſqu'il n'y eut perſonne qui ne ſe ſentît forcé de lui rendre hommage, & que le Maréchal de Saxe, ſachant que M. le Dauphin déſiroit avoir le Chevalier du Muy pour ſon menin, & demandant cette place pour un autre auquel il ne manquoit aucun titre, retira ſa demande, &

dit : » Je ne veux point faire le tort à M. le » Dauphin de le priver de la société d'un » homme aussi vertueux, & qui peut devenir » aussi utile à la France «. *Manuscrit de famille.*

PAGE 159.

(b) *Le bonheur mérite bien qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il doit en coûter pour l'obtenir.* Oui, sans doute ; & pour cette vie comme pour l'autre, qu'est-ce qui devroit servir plus efficacement à rappeler l'homme à la Religion, que le désir même d'être heureux ? Il porte en lui un esprit inquiet, un cœur troublé & agité ; il ne peut se reposer que dans la vérité ; & il aspire après un contentement solide. D'une part, des raisonnemens & des systêmes rendent son esprit toujours plus flottant & plus incertain ; de l'autre, des biens bornés & passagers l'attirent & trompent son espoir. Des maux réels empoisonnent ses joies, & le laissent sans un contre-poids suffisant, s'il n'éprouve pas les consolations intérieures propres à adoucir son tourment. La Religion, & la vraie Religion toute seule, est le terme où ces réflexions doivent le conduire. Par la voie d'une autorité légitime, elle lui fait trouver le repos de l'esprit dans les lumières qu'elle lui présente : par l'amour du souverain bien & par la soumission qu'elle lui inspire aux vo-

lontés du Très-Haut, elle lui offre les plus douces consolations, & lui fait goûter les vrais plaisirs du cœur. Ainsi, elle s'accommode à tous ses besoins. Elle le rend heureux, en quelque sorte, par les privations & par les jouissances, par ce qu'elle lui ôte, par ce qu'elle lui donne, & par ce qu'elle lui promet. En toutes circonstances, avec le secours de la Religion, on regrette moins ce que l'on perd, & l'on jouït mieux de ce qu'on possède.

PAGE 168.

(c) *Parce que des hommes vains ont voulu se frayer une route nouvelle, & qu'on s'est fait un faux honneur de les suivre.* C'est en effet par la vanité, par la fureur du bel-esprit, par l'envie de se distinguer, que presque tout le mal a commencé. *L'espèce* d'êtres *la plus ridicule*, les petits-maîtres, les petites-maîtresses, tous les gens d'un certain ton, ont été disposés à croire qu'on cessoit d'avoir de l'esprit & d'être aimable, dès qu'on étoit Chrétien : de nouveaux Philosophes ont fait naître ou accrédité ce préjugé. De là, dans un monde frivole, la fausse honte de paroître croire à l'Evangile, & plus encore celle de paroître en observer les préceptes; de là, la contagion, l'épidémie de l'irréligion. Cependant, à en juger par le fait même, qu'y a-t-on gagné ? &

depuis quand l'esprit, le goût, si étroitement liés avec les mœurs, se sont-ils plus affoiblis, dépravés, dégradés, que depuis le succès des nouvelles opinions ? Voyez, dans l'empire des Lettres, les ravages qu'elles y ont faits. Que nous y offre-t-on la plupart du temps, que de la poésie sans chaleur & sans images, des drames sans intérêt, des critiques sans discernement, des ouvrages d'agrément sans délicatesse, & sans autres charmes que ceux que leur prêtent l'incrédulité, le libertinage, & les passions ? Maintenant plus de cette véritable éloquence qui part du cœur, si ce n'est dans quelques-uns de nos Orateurs vraiment Chrétiens ; plus de cette solidité, de cette force victorieuse de raisonnement, qui faisoit le principal mérite des bons ouvrages du dernier siècle; plus de cette vraie gaieté, qui faisoit celui de tant de productions agréables. Parmi les Gens de Lettres, des querelles indécentes, des personnalités, des injures, un langage inconnu jusqu'ici dans un monde tant soit peu honnête, & qui ne sembloit réservé qu'à une classe de peuple que nous n'oserions nommer ; dans la société, dans les entretiens, dans les livres, de froids bons-mots, des sarcasmes, des méchancetés, des phrases, le jargon des modes ou de l'impiété, un cercle de petites choses, de petits riens : est-ce donc

là ce qui fait le véritable esprit, & ce qui peut nous rendre aimables ? Tels sont cependant, en tout ou en partie, les fruits de l'irréligion. Elle a gâté en même temps l'esprit & le cœur, elle a tout altéré, les idées, le goût, les sentimens, & les mœurs. Ah ! que la Religion, bien entendue, ouvre au contraire un vaste champ à tout ce qui est beau, grand, vrai, aimable, & touchant ! Dans ce genre, tout est de son ressort. Eh ! qu'y a-t-il au fond de plus propre qu'elle, à faire valoir, en bien, le cœur, l'esprit, & le génie ?

J'avoue que, dans le commerce ordinaire de la vie, le vrai Chrétien, tel que je le conçois, tel qu'il est selon le véritable esprit de l'Evangile, ne brillera pas par toutes ces petites qualités déliées, futiles, mensongères, qui naissent pour la plupart de la trop grande facilité à s'abandonner aux écarts de son imagination, ou qui supposent un certain goût pour les vices qu'on se pardonne si aisément dans le monde : il ne tiendra pas de ces propos, qui, à la faveur d'une gaze légère, sauvent, à ce que l'on prétend, les bienséances, mais qui alarment la pudeur ; il ne se permettra pas de ces railleries, dont une âme un peu délicate est blessée, & dont l'amour-propre s'offense ; il ne déchirera pas des réputations, pour le seul plaisir d'amuser les autres ou de

s'amuſer lui-même ; il ne calomniera pas la Religion, les mœurs ; & ne s'efforcera pas de donner à ce qu'il y a de plus reſpectable l'empreinte du ridicule, pour paroître agréable & plaiſant. Mais, à cela près, il aura de grandes reſſources pour captiver l'eſtime & la bienveillance : il aura l'eſprit qu'il faut avoir, & le bon ſens, qui vaut encore mieux que l'eſprit ; il fera briller celui des autres, ſans aucun retour ſur lui-même ; s'il a des talens, il aura en même temps le goût du vrai, qui ſert à en régler l'uſage ; il n'affectera point, dans les cercles, un air de ſupériorité, un ton deſpotique & tranchant ; ſon amour-propre, ne rivaliſant avec perſonne, mettra tout le monde à ſon aiſe, & laiſſera à chacun ſes prétentions ; il ſera modeſte, plein de franchiſe & de candeur, rempli de ſageſſe & de raiſon ; il ſera affable, ouvert, officieux, prèvenant, par l'effet même de la charité qui l'anime. N'en eſt-ce pas aſſez pour être aimable, & pour faire aimer & reſpecter la vertu ? Il y a toutefois un monde auquel ce genre de mérite ne plaira pas, parce qu'il n'eſt point fait pour apprécier le vrai mérite.

LETTRE XV.

De la même.

DEUX semaines se sont écoulées avant qu'il ait été question entre le Chevalier & nous, de ce qui avoit fait la matière des derniers entretiens. Dans cet intervalle, il me paroissoit moins ouvert & moins gai qu'il ne l'est ordinairement : il avoit même un air sombre, qui lui est étranger. Nous n'osions nous en expliquer avec lui, & nous attendions qu'il nous prévînt. Vous ne me demandez pas, nous dit-il un jour, ce qu'ont produit sur moi les lettres de M. le Marquis. Ce n'est pas, lui répondit mon mari, que nous ne nous intéressions vivement à l'effet qu'elles ont pu opérer; mais nous craignons que, jeune encore & trop peu aguerri contre vos passions, vous ne trouviez toujours trop pénible le joug que la Religion leur impose, quoiqu'il ne soit au fond que le joug de la raison, &, comme je vous

l'ai fait obſerver, qu'un aſſujettiſſement qui conduit au bonheur.

Vous aviez moins à craindre à cet égard, dit Lauſane, que lorſque j'ai commencé à vous connoître. J'éprouve maintenant un penchant plus raiſonnable & plus doux que tous ceux dont j'ai reſſenti la violence, & qui ont cauſé tant de fois mes fautes & mes malheurs. Auſſi pur que l'objet qui l'a fait naître, il ſuffiroit, ce me ſemble, pour me défendre de toute autre paſſion. J'avouerai cependant que les obligations étroites que la Religion nous preſcrit, & l'eſpèce de contrainte où elle nous retient, ont pendant quelques jours ſuſpendu mes réſolutions. Je ſentois la force victorieuſe des preuves qui confirment la divinité du Chriſtianiſme; &, malgré cela, j'aurois voulu pouvoir douter encore, tant j'étois combattu par l'amour de l'indépendance & la crainte de me trouver engagé beaucoup plus que je ne l'aurois voulu. Ce combat a duré aſſez longtemps, & a été la ſource de l'eſpèce de

triſteſſe & d'ennui que vous avez dû remarquer en moi. J'avançois néanmoins dans une lecture qui m'intéreſſoit en m'éclairant, & la conviction augmentoit avec les lumières. Elles amenoient par degrés le déſir du changement. Je reconnoiſſois, par ma propre expérience, combien étoit vrai ce que vous m'aviez dit, qu'il eſt comme impoſſible que nous ayons une ferme croyance de ce que la Religion nous enſeigne, & que nous conſervions une diſpoſition conſtante à la démentir par nos œuvres. Plus j'étudiois les caractères de la Religion Chrétienne, tels que M. votre père les expoſe, plus j'enviſageois cet accord de toutes ſes parties, cet enſemble ſi parfait, ſur lequel il inſiſte avec tant de raiſon; plus j'étois forcé de m'écrier : Non, il n'y a que Dieu ſeul qui ait pu imprimer au Chriſtianiſme ces ſignes de vérité, que jamais le menſonge n'eût pu contrefaire, & qu'en effet on ne rencontre point dans toutes les Religions inventées par les hommes. Quel amas de preuves, dont chacune en particulier, conſidérée

avec attention, auroit déja un très grand poids ! que doit donc produire leur assemblage sur un esprit raisonnable ? Ah ! Dieu ne m'en devoit pas tant pour me convaincre; & ne m'eût-il offert que la moindre partie de ces témoignages frappans, par lesquels il a daigné se manifester lui-même, je ne devrois pas mettre de bornes à ma soumission & à ma reconnoissance. Je ne suis pas étonné, me suis-je dit enfin, des sacrifices que j'ai vu faire à Valmont. Risquer son crédit, ses biens, ses dignités, sa vie, son honneur, s'il le faut, les immoler quand Dieu l'exige, c'est beaucoup pour notre foiblesse; ce n'est point trop pour celui qui a les lumières & les secours que donne la Religion.

Ah ! cher Lausane ! s'écria Valmont en se jetant au cou du Chevalier, cher Lausane ! vous voilà vraiment Chrétien. — Oui, mon ami, je le suis, grâce à votre exemple, à vos soins, & je conviendrai sans peine que je ne l'étois que de nom. Mais maintenant, que je connois mieux les fondemens de ma Religion & qu'elle m'est devenue plus chère, je ne

puis soutenir de sang froid les attaques qu'on lui livre avec tant d'indécence & d'acharnement. Hélas ! par une bizarrerie étrange, je m'amusois autrefois des traits qu'on lançoit contre elle, j'y joignois même de fades plaisanteries, des railleries sacrilèges, & cependant je voulois paroître tenir encore au fonds du Christianisme, je désirois qu'on ne me crût pas un impie. Aujourd'hui je dois à la vérité une bien autre conduite ; je dois la venger des insultes qu'on lui fait, & réparer, autant qu'il est en moi, celles que je lui ai faites moi-même par mon inconséquence. Dites-moi donc, cher Valmont, comment vous pensez qu'un homme du monde peut s'y prendre, pour remplir à cet égard toute justice ? J'approuve votre zèle, répondit Valmont ; il est l'effet & la marque d'un véritable changement. On ne peut ni respecter ni chérir au fond du cœur, son Dieu, sa foi, sans souhaiter que les autres les respectent également. Mais, mon ami, si le vrai zèle doit être ardent & courageux, il doit encore être éclairé & circonspect. Loin de

nous ſans doute l'eſprit de foibleſſe, & cette tolérance puſillanime, dont l'incrédule tire avantage pour inſulter impunément aux vérités les plus ſaintes, & ne tolérer, à bien dire, que le vice & l'impiété; loin de nous ce ſilence perfide, qui trahit la cauſe de la Religion, en craignant de la défendre : mais loin de nous auſſi cet eſprit de diſpute & d'aigreur, qui irrite au lieu de ramener. La controverſe, proprement dite, ſied mal à un homme du monde, ſur-tout s'il n'eſt pas ſuffiſamment inſtruit; & ne fait ſouvent, au milieu d'un cercle d'hommes légers & frivoles, qu'augmenter les doutes dans des eſprits foibles, toujours plus portés, par l'inſtinct même des paſſions, à ſaiſir des difficultés apparentes que des réponſes ſolides, & à adopter des plaiſanteries que des raiſons. Je ne voudrois donc, dans bien des cas, qu'impoſer d'un ſeul mot à l'audace de ces hommes pervers, qui ne font briller leur eſprit aux dépens de la Religion que par un effet de la corruption de leur cœur *. La plus ſimple ré-

* » Il me ſemble de cette implication & en-

flexion, sur leur intolérance trop réelle & sur l'indécence de leur propos, suffiroit souvent pour les déconcerter sans danger. Mais si avec un certain fonds de lumières, je m'appercevois que j'eusse affaire à des esprits moins présomptueux, & qui conservassent une sorte de droiture dans leurs égaremens, je croirois devoir m'y prendre d'une autre manière.

Ou je parlerois à des hommes, qui sont à peu près, cher Lausane, ce que vous étiez il n'y a pas long-temps, des esprits indécis, moitié irréligieux, moitié Chrétiens; qui sont tour à tour l'un & l'autre, ou ne sont ni l'un ni l'autre, pour parler plus exactement: ou j'aurois en tête de véritables incrédules, pour qui l'incrédulité seroit un parti pris & déterminé.

A l'égard des premiers, que je suppose

» trelassure de langage, par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passe-passe. Leur soupleſſe combat & force nos » sens, mais elle n'ébranle aucunement notre » créance. Hors ce batelage, ils ne font rien » qui ne soit bas & vil «. *Montagne.*

de caractère à daigner m'entendre, je ne voudrois répondre à leurs froides ironies, à leurs fausses allusions, à toutes leurs petites difficultés, que par quelque preuve de fait ou de sentiment, sans m'attacher encore à leur développer tous les grands caractères de la Religion révélée, ce qui nous mèneroit trop loin.

Croyez-vous, leur dirois-je, qu'il y ait, à tout prendre, une Morale plus belle, plus pure, plus vraie que celle de l'Evangile? Comparez-la, si vous le voulez, avec celle des Marc-Aurèle, des Epictète, des Sénèque, & voyez laquelle est la plus claire, la plus simple, la moins équivoque, la plus à la portée de tous, la plus sublime cependant & la mieux liée dans toutes ses parties. Voyez quelle est celle qui parle le plus au cœur, qui lui offre des consolations plus réelles (a), qui s'assortit le mieux aux besoins de tous les hommes, dans tous les états & dans toutes les conditions; celle qui renferme le plus de sagesse sans affectation de philosophie, sans faste, sans enflure; celle qui nous tient le plus sûrement dans la

dépendance de l'Être ſuprême, &, ſi je puis parler ainſi, le plus immédiatement ſous la main de Dieu même, en excluant tous les grands mots de nature, de néceſſité, de fatalité; celle qui fait porter le courage & la fermeté qu'elle inſpire ſur des motifs plus perſuaſifs, moins recherchés, & plus ſolides, celle qui donne plus de force pour ſe vaincre & plus de défiance de ſoi-même, plus de grandeur & plus d'humilité; qui préſente une fin plus noble (*b*) & des moyens plus efficaces pour y parvenir. Comparez, & choiſiſſez.

Oh! ſi vous parliez à un homme de bonne foi, dit le Chevalier, la réponſe ne ſeroit pas équivoque, & le choix ne ſeroit pas difficile à faire. J'ai lu avec attention, mais ſans enthouſiaſme, les Sages que vous venez de citer, & j'avoue que, ſi quelquefois ils parloient à ma raiſon, ils n'ont preſque jamais rien dit à mon cœur; qu'ils ne me donnoient point ces lumières préciſes, qui, en éclairant l'entendement, agiſſent puiſſamment ſur la volonté; que, ſi j'y trouvois çà & là de grandes idées, elles ne me paroiſſoient

pas approcher de la nobleſſe, de la ſimplicité, de la juſteſſe, & de la beauté de celles de l'Evangile, ni de la pureté de ſa Morale.

Mais, leur dirois-je encore, reprit Valmont, comment arrive-t-il que cette Morale ſi ſimple & ſi ſublime ſoit le caractère propre de l'Evangile ? Qui l'a dictée à Jéſus-Chriſt & à ſes Diſciples ? Comment forme-t-elle l'eſprit du Chriſtianiſme ? & eſt-il poſſible de n'y pas reconnoître le ſceau de la Divinité ?

Si je veux d'autres preuves de ſentiment, je n'ai qu'à oppoſer l'incrédule avant ſa converſion à l'incrédule converti au Chriſtianiſme : car c'eſt ici qu'éclatent davantage les heureux fruits de la Religion. Combien le même homme eſt différent de lui-même ! Quel fonds de ſageſſe dans ſes principes ! quelle droiture dans ſes vûes ! quelle caractère de vérité & de franchiſe dans ſon langage & dans toute ſa conduite ! quelle pureté dans ſes mœurs ! quelle modeſtie, quelle douceur, quelle honnêteté dans ſes procédés ! quelle charité tendre & compatiſſante ! quel

assemblage de toutes les vertus, opposé au caractère de fierté, d'indépendance, de bizarrerie, d'intrigue, d'amour de la licence & des plaisirs, qu'il eut presque toujours avant son changement ! Qu'on me montre, a dit quelqu'un, un incrédule, qui, pour être vicieux plus à son aise, se soit fait Chrétien ; & un Chrétien, qui, pour être plus solidement vertueux, se soit fait incrédule.

Quant à moi, cher Lausane, je suis si persuadé qu'un des principaux caractères de vérité en matière de Religion, est qu'elle soit propre à perfectionner en nous l'homme moral; que, si je connoissois un plan de Religion & de philosophie plus capable, que la Religion Chrétienne, de me conduire à la vertu, de m'en inspirer la pratique, de m'aider constamment à la suivre, je ne balancerois pas un seul moment à l'embrasser.

Si, de ce que je viens de dire, je voulois passer à un autre genre de preuves, & pousser un peu plus loin cet homme du monde, tel que je l'ai supposé, tel que vous étiez vous-même; je prendrois

un petit nombre de faits parmi ceux que nous offre l'Hiſtoire de la Religion, de ces faits avérés, qu'avec un peu de bonne foi il ne pourroit pas ſe permettre de contredire; & pour lui rendre cette preuve plus ſenſible, ſuppoſons, lui dirois-je, qu'à quelque diſtance de nous il y ait une nation, qui, poſant en principes dans ſes annales la dégradation de l'homme, le beſoin d'une lumière plus vive & plus ſûre que celle qui eſt commune aux autres peuples, la néceſſité d'un Médiateur, ait vu ſuccéder d'âge en âge, au milieu d'elle, des eſpèces d'hommes rares & ſinguliers, qui lui ayent annoncé pour la ſuite des ſiècles d'une manière frappante & au nom de la Divinité, une révolution toute ſemblable à celle qui a donné Jéſus-Chriſt à la terre, avec tous les caractères que lui ont aſſignés les Prophetes; ſuppoſons que, les uns après les autres, ces mêmes hommes ſe ſoient accordés à confirmer cette attente, qu'ils l'ayent développée ſucceſſivement, qu'ils ayent détaillé de jour en jour d'une manière plus préciſe le temps, la manière

dont cet événement devoit s'opérer ; que cette prédiction se vérifie dans toutes ses parties ; que, dans les circonstances qu'ils ont décrites, il paroisse un Législateur tel qu'ils l'ont promis ; que cet Envoyé signale sa venue & atteste sa mission, par des lumières, par des bienfaits, par des merveilles en tout genre ; qu'il parle, qu'il agisse, qu'il vive, & qu'il meure comme on l'avoit annoncé : ne sera-t-on pas fondé à regarder sa mission comme divine, & le langage des Prophètes qui ont prédit sa venue, comme le langage de la Divinité ?

Supposons en second lieu, que parmi cette nation il se rencontre douze hommes de la lie du peuple, bateliers ou pêcheurs, comme on voudra les appeler, qui, devenus les Disciples de cet Envoyé, crucifié au milieu d'eux, entreprennent sans secours, sans autorité, sans crédit, sans science (*c*), sans richesses, & sans armes, de renouveler la face de la terre ; qu'ils changent en effet le culte & les mœurs d'une partie de leurs compatriotes, en dépit de l'aveuglement que le reste de la nation oppose

aux prédictions qu'elle a entre les mains & qui se vérifient sous ses ieux ; qu'ils se répandent en même temps parmi les nations les plus savantes & les plus policées, telles qu'étoient, dans le siècle d'Auguste, les Grecs & les Romains ; que, les voyant idolâtres tous à la fois de leurs dieux & de leurs passions, ils leur prêchent cet Homme-Dieu crucifié, & ôsent bién se promettre de leur faire recevoir ses dogmes & sa Morale ; que malgré l'opposition des Pontifes, des Sages, des Princes, des Magistrats, malgré la diversité des langues & des opinions, malgré tous les obstacles & tous les intérêts contraires, de tels hommes triomphent de leur résistance & de celle du monde entier : n'aura-t-on pas raison de regarder ce prodigé étonnant comme l'ouvrage de Dieu même ?

Supposons enfin que, dans les commencemens de leur prédication, il se trouve quelques Philosophes semblables aux nôtres, qui, témoins de leurs premiers efforts, raisonnant sur leur entreprise selon toutes les loix de la sageſſe humaine,

humaine, en plaisantent & en regardent le succès comme la plus absurde chimère; mais qu'au bout de dix-sept cents ans, ces mêmes Sages puissent reparoître sur la terre, & qu'ils voyent un nouveau monde formé sur le plan que traçoient de leur temps ces hommes rustiques & grossiers; tous leurs enseignemens adoptés de génération en génération, par les génies les plus profonds, par les esprits les plus éclairés; leur Messie reconnu pour le Fils & l'Envoyé de Dieu; le peuple qui l'a rejetté, devenu un monument éternel des vengeances du Très-Haut, & au milieu de tous les peuples portant écrit sur son front l'arrêt de sa réprobation; la religion du Christ reçue dans les contrées les plus éloignées; son Eglise toujours subsistante au milieu des contradictions de presque tous les siècles; toutes les opinions des hommes, toutes les sectes philosophiques, toutes les nouveautés & les erreurs qui auront lutté contre sa croyance, se dissipant tôt ou tard à sa lumière; tous les Empires se succédant les uns aux autres, se mê-

lant, se confondant autour d'elle, tandis qu'elle demeure stable parmi tous ces changemens : pourroient-ils ne pas reconnoître à ces traits l'empreinte de la Divinité ?

Ah ! ils l'y reconnoîtroient sans doute, s'écria le Chevalier, & je conçois qu'en parlant ainsi à des hommes vrais, à des esprits raisonnables, vous n'auriez pas même besoin, pour les convaincre, de soutenir ces réflexions si naturelles & si simples de la démonstration complette qu'offrent tous les caractères & tout l'ensemble de la Religion (*d*). Mais comment se comporter vis-à-vis de cette autre classe d'incrédules, à l'égard desquels il ne s'agit plus seulement de raffermir une foi chancelante, de dissiper des doutes qu'élèvent les passions, de répondre à des sophismes dont on est le premier à sentir le foible & peut-être même à rougir en secret ? Comment forcer au silence ces prétendus Esprits-forts, déterminés à ne rien admettre en genre de révélation, & qui font profession ouverte d'incrédulité ?

Il est bien rare en effet, repartit Valmont, que cette espèce d'hommes con-

ſerve un certain fond de droiture, qui puiſſe donner lieu à un entretien paiſible & à de ſages réflexions ; mais puiſque j'en ai ſuppoſé de ce caractère, & qu'il a été en quelque ſorte le mien ; au lieu de trancher net, comme je le ferois vis-à-vis du grand nombre, je voudrois eſſayer de tourner contre eux les armes dont ils ſe ſervent contre nous. Ils donnent aiſément priſe au ridicule quand on ſait le ſaiſir (*e*) ; & c'eſt ſur-tout par le ridicule qu'on réuſſit à les déconcerter. Ils plaiſantent ſur nos miracles, ſur nos myſtères : ſans m'arrêter à leur faire voir que les miracles ne ſont qu'une partie de nos preuves, que celle-ci même ſubſiſte dans ſon entier, & qu'ils ne ſont point encore parvenus, par de ſolides objections, à en affoiblir l'autorité, je leur oppoſerois, ſi ce ſont des Matérialiſtes, l'admirable prodige & le myſtère, non ſeulement incompréhenſible, mais abſurde, d'une génération d'êtres à l'infini, ſans cauſe proprement dite ; leur débrouillement des élémens de la matière, fait par néceſſité ou par hazard ; leurs corps organiſés, d'où

ſe forment l'intelligence, les notions abſtraites, les idées métaphyſiques & morales, la conſcience, la vertu, &c. Je plaiſanterois à mon tour ſur cette nouvelle philoſophie, tout auſſi occulte, tout auſſi profondément obſcure que ce qu'on a jamais pu inventer dans ce genre, & ſur tous ces ſyſtêmes par leſquels ils veulent rendre raiſon de la formation des êtres les mieux ordonnés, ſans l'intervention d'une première cauſe intelligente & ſage. Je rirois de cette ſuperbe ſtructure du monde entier, que dis-je ? de celle d'un oiſeau, d'une mouche, formée néceſſairement, ou par une heureuſe rencontre d'atômes, de molécules organiques, tandis que la plus miſérable chaumière, le plus petit inſtrument, le plus léger colifichet ſuppoſent de l'invention, du deſſein, & un ouvrier qui les a faits.

Mais parce qu'il eſt peu d'incrédules qui affichent le Matérialiſme (*f*), & qu'une ſorte de Déiſme, de Théiſme, de Naturaliſme, de Pyrrhoniſme, leur offre plus de reſſources ; je leur demanderois, pour combattre avec eux à armes égales, que

puiſqu'ils ſont inſtruits de tous les points de ma croyance, ils daignent au moins me faire part de la leur. Je ne ſerai pas alors réduit à me défendre; j'aurai comme eux l'avantage d'attaquer à mon tour. Je ſuivrai la marche indiquée dans une des lettres que je vous ai fait lire : je les oppoſerai à eux-mêmes, & je leur montrerai bien-tôt qu'ils ont peine à trouver où poſer le pied, qu'ils ne ſavent au fond à quoi s'en tenir, que, s'ils ont quelques lumières, c'eſt ſur-tout de la révélation qu'ils les empruntent, ſans y joindre à bien des égards la même certitude, ſans en tirer pour la conduite de la vie les mêmes motifs ni les mêmes conſéquences, & ſans y porter la même juſteſſe ni le même accord. Je les oppoſerai les uns aux autres, & je leur ferai voir ſur combien d'articles ils diffèrent entre eux, ſans avoir, comme nous, une autorité qui puiſſe les réunir; je leur remettrai ſous les yeux leurs variations, leurs contradictions d'ouvrage à ouvrage, de philoſophe à philoſophe, de ſyſtême à ſyſtême; &, s'il eſt permis de plaiſanter ſur des

objets auſſi ſérieux que celui des mœurs & de la Religion, je doute qu'en finiſſant les rieurs ſoient pour eux (*g*).

Que je vous ſais gré ! cher Valmont, reprit le Chevalier, du plan d'attaque que vous venez de me tracer ! Avec toute l'indifférence que j'ai eue juſqu'ici pour la vérité, je ſuis très-éloigné d'avoir les connoiſſances néceſſaires pour le faire valoir ; mais je ne déſeſpère pas de les acquérir. Je n'ai plus qu'une ſeule queſtion à vous faire. Lors même que notre croyance eſt le mieux affermie, & que l'on a ſenti le plus vivement toute la force des preuves de la Religion, il n'eſt pas impoſſible que les ſaillies trop ordinaires d'une imagination ardente, que le tranſport d'une paſſion ſoudaine, que peut-être même des contradictions apparentes, des difficultés imprévues qui s'offrent tout à coup à notre eſprit, n'y jettent par intervalles quelque doute effrayant, & ne deviennent pour nous la ſource d'un nouveau danger. Quel parti prendre alors pour s'en garantir ?

On n'auroit jamais fait, dit Valmont,

si l'on vouloit répondre à toutes les difficultés : & comme il n'eſt point de vérité ſi ſolidement établie, qui ne ſoit ſuſceptible d'objections, je crois qu'une fois parvenu à la certitude, le plus court eſt de les mépriſer *. Je me ſuis trouvé dans cette ſituation d'eſprit dont vous parlez; ſur-tout dans les commencemens de ma converſion. Je priois alors, & le calme renaiſſoit dans mon âme. Dans un autre moment, je propoſois à quelqu'un de mieux inſtruit ce qui m'avoit inquiété; & le plus ſouvent je m'appercevois que je m'étois fait un monſtre de ce qui, avec plus de lumières, n'eût pas mérité de faire ſur moi la plus légère impreſſion. Je me ſuis dit, après pluſieurs épreuves de cette nature, que, ſur quelque objet que ce ſoit, & dans quelque genre que ce puiſſe être, nos lumières étant trop bornées pour répondre à tout, il devoit ſuffire

* Il eſt néceſſaire, a très-bien dit M. de Voltaire, » pour qu'une Religion ſoit vraie, » qu'elle ſoit révélée, & point du tout qu'elle » rende raiſon des contrariétés prétendues «.

que le fond des preuves fût inconteſtable, que leur enchaînement fût ſans réplique, pour ne point devoir m'inquiéter de toutes ces obſcurités, dont le véritable fruit, ce me ſemble, eſt d'humilier notre entendement & de perpétuer le mérite de notre foi. Il eſt impoſſible, après tout, me diſois-je encore, que dans la Religion, au milieu de cet amas de preuves qu'elle renferme, de cette correſpondance admirable de toutes ſes parties entre elles, il n'y ait pas quelque ſolution à l'argument qui m'effraie, quoique pour le moment je ne l'apperçoive pas. A force de raiſonnemens, Chevalier, on banniroit la raiſon même; & c'eſt ainſi que de prétendus Sages ſont parvenus à douter de l'exiſtence de tout ce qui les environnoit, &, en cela du moins, ſont devenus vraiment foux.

C'en eſt aſſez, cher Valmont, dit Lauſane, en prenant la main de mon mari & en la preſſant de ſes lèvres; il ne me reſte plus qu'à mettre à profit les lumières que vous venez de me donner; & je me promets bien d'en faire uſage, pour réparer,

juſque dans mes entretiens, les infidélités ſans nombre dont je me ſuis rendu coupable. Puiſſé-je ſur-tout les réparer par ma conduite ! O mon ami ! je ne me ſuis ſauvé juſqu'ici des cris importuns de ma conſcience, que par la légèreté de mon eſprit & ma frivolité. Plus éclairé que je ne l'étois, je ne vois à un homme conſéquent, qui veut ſe livrer à ſes paſſions, ſans être à chaque inſtant tourmenté par ſes remords, d'autre parti à prendre que celui de contredire, s'il le peut, toute vérité, & d'abjurer tous principes. Quant à moi, je ſens trop le prix de ceux que vous m'avez fait adopter, pour y renoncer jamais, & pour n'en pas faire déſormais la règle de mes mœurs.

Depuis ce dernier entretien, le Chevalier a tenu parole ; & combien il a gagné à ſon changement ! Il n'a plus cette ſenſibilité extrême qui nuiſoit ſi fort à l'égalité de ſon caractère. En reprenant ſa gaieté naturelle ; il a appris à la tempérer par une ſage réſerve. Son imagination paroît moins brillante peut-être, parce qu'il ne lui permet plus les mêmes écarts ; mais

elle eſt douce, riante, & n'a rien perdu de ſes charmes les plus vrais. Son eſprit a acquis, par la Religion, une maturité que je n'attendois pour lui que de l'expérience & des années. Il penſe aujourd'hui avec autant de juſteſſe, qu'il a toujours eu de grâces & de facilité à s'énoncer. Sa vie n'eſt plus oiſeuſe & ſtérile. Son ancien goût pour les ſciences exactes s'eſt ranimé, & lui fournit un plan d'occupations & d'études, qui remplace avec avantage les plaiſirs bruyans d'un monde frivole & dangereux. Il avoue, que c'eſt ſur-tout la diſſipation, l'oubli du travail, l'habitude à ne rien faire, qui l'avoient perdu. Il convient qu'il eſt plus heureux : mais il ajoute qu'il manque encore quelque choſe à ſon bonheur. Comme il ne s'explique pas davantage, je parois ne pas l'entendre ; & cependant ſon reſpect, ſes ſoins, ſes attentions pour Julie, ne me laiſſent aucun doute ſur ſes plus ſecrètes diſpoſitions.

Je ne ſais ſi Julie s'en apperçoit ; mais je lui vois en préſence du Chevalier un air de réflexion & de contrainte, qu'elle

n'avoit pas. Oh ! maman, me disoit-elle il y a quelques jours, que le Chevalier est changé ! — Oui, pour la façon de penser, lui répondis-je en souriant, & en l'observant. — Mais pour tout, maman, je ne le reconnois plus. — Est-ce que tu le trouves à présent trop grave, trop sérieux, & moins amusant qu'il ne l'étoit auparavant ? — Moi ? point du tout ; je ne demande pas qu'il m'amuse. Il a été un peu sérieux pendant quelque temps ; mais il a maintenant tout l'enjouement qui convient à un homme sage & aimable. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il a pris tout le caractère de mon cher papa ? — Tu trouves donc qu'il a changé en bien ? — Tout à fait en bien. Cela est sensible. C'est mon papa qui a fait tout cela. — Il y auroit peut-être encore quelque chose à désirer. — Oh ! je ne sais ..... mais s'il restoit toujours tel qu'il est à présent.... — Eh bien ? — Eh bien, ma petite maman, qu'est-ce que vous lui souhaiteriez de plus ? — Des années. Il est un peu jeune. — Pas trop ; & puis, quand on pense mûrement & qu'on a de la Religion, ce n'est pas un mal

d'être jeune. — Tu crois donc qu'il ne lui manque rien ? — Je ne dis pas cela : mais.... — Mais encore ? — ... Je ne vois pas ce qui lui manque ; & il eſt à peu près, ce me ſemble, tout ce qu'on pouvoit déſirer qu'il fût.

Je ne pouſſai pas plus loin cette converſation. Vous pouvez juger, mon père, par le peu qu'elle renferme, que Julie n'eſt pas fort contraire aux vœux du Chevalier. La part que vous m'avez paru prendre à ce qui le concerne, ne m'a pas permis d'abréger cette lettre. Vous ne me reprocherez pas au moins de vous avoir épargné les détails. Eh ! pourquoi aurois-je craint de vous les faire, lorſqu'ils ſont ſi propres à intéreſſer votre zèle pour la Religion ; à flatter votre tendreſſe pour un fils, qui, en profitant de vos lumières, marche avec tant de ſuccès ſur vos traces ; & à ſatisfaire à tous égards les plus doux penchans de votre cœur ?

Le Baron vous donne des nouvelles de toute la petite famille. Il y a long-temps que je me propoſe de vous entretenir de lui plus au long, & de vous retracer les

soins que prend Valmont, pour le former ainsi que ses frères. Je ne tarderai pas à macquitter envers vous sur tous ces objets. Eh ! qu'il m'est doux d'écrire à un père si tendre, & de lui parler de mon mari & de mes enfans.

NOTES.

PAGE 186.

(a) VOYEZ (de la Morale de l'Evangile, ou de celle des Marc-Aurèle, des Epictète, des Sénèque) *quelle est celle qui parle le plus au cœur, qui lui offre des consolations plus réelles.* Si je n'avois pas craint de trop multiplier les notes, ou de leur donner trop d'étendue, j'aurois analysé dans celle-ci, comme j'avois commencé à le faire, ce que disent Marc-Aurèle, Epictète, & Sénèque, pour nous consoler des évènemens qui nous affligent, & pour nous aider à les supporter. Il m'eût été facile de montrer, que presque toutes les ressources qu'ils nous offrent, dans les évènemens qui ne dépendent pas de nous, sont prises, ou de la néccssité des choses, si peu consolante en elle-même, quoique devenue l'idole des Philosophes de nos jours, ou de

cette fierté ſtoïque, par laquelle le Sage s'enveloppe dans ſa propre vertu & ſe regarde comme inacceſſible aux coups du ſort ; vertu & fierté de l'âme qui ne fait que concentrer les peines au dedans, & ne les rend ſouvent que plus ſenſibles.

Je ne vois guère que le Traité de la Providence, où Sénèque ſe rapproche en partie des idées du Chriſtianiſme ; ce qui ſans doute a porté quelques Savans à vouloir faire à toute force de ce Philoſophe un Chrétien. Quoi qu'il en ſoit, les Sages du Paganiſme nous laiſſoient nos maux, nos douleurs, & nos pertes, ſans rien mettre à la place qui pût ſuffire à nous en dédommager. Eh ! quand ils euſſent été en état de le faire, ce n'eſt point au commun des hommes qu'ils parloient. Il falloit des ſiècles, de l'aveu de Sénèque, pour former un Sage tel qu'ils l'avoient conçu. *Rarò forſitan, magnoque ætatum intervallo invenitur.*

Il n'en eſt pas ainſi de la Morale de Jéſus-Chriſt & de ſes Diſciples. Elle parle au cœur de tous les hommes, en les rappelant tous aux grandes vûes de la Religion, & en oppoſant pour contre-poids à leurs maux l'attente du vrai bonheur. C'eſt à tous que Jéſus-Chriſt offre ſes leçons & ſes exemples. C'eſt pour tous qu'il a dit : *Heureux ceux qui pleurent, car ils ſeront conſolés ! — Heureux ceux qui ſouffrent*

perſécution pour la juſtice, car le Royaume du Ciel eſt à eux ! — Ne craignez pas ceux qui ne peuvent perdre que le corps : mais craignez celui qui peut perdre le corps & l'âme tout à la fois. — Le monde ſe réjouïra, & vous pleurerez ; mais votre triſteſſe ſera changée en joie ... & cette joie, perſonne ne pourra vous l'ôter. * C'eſt pour tous que l'Apôtre a écrit : *Nous ne perdons point courage ; & tandis que ce qu'il y a en nous d'extérieur & de terreſtre ſe détruit, l'homme intérieur ſe renouvelle de jour en jour : car nos afflictions préſentes, qui ſont ſi légères & qui ne durent qu'un moment, nous produiſent un poids immenſe & éternel de gloire. — Jetez les ieux ſur Jéſus, l'auteur & le conſommateur de notre Foi.... Penſez à celui qui a ſouffert tant de contradictions de la part des pécheurs, afin que vous ne tombiez pas dans l'abattement. — Ne vous laſſez point de ſouffrir. Dieu châtie ceux qu'il aime. Il vous traite en cela comme ſes enfans.... Il nous châtie autant qu'il eſt utile, pour nous rendre capables de participer à ſa ſainteté : or tout châtiment, lorſqu'on le reçoit, ſemble être un ſujet de triſteſſe & non de joie ; mais enſuite il fait recueillir en paix les fruits de la juſtice à ceux qui auront été ainſi exercés* **.

---

* Mat. V. 5, 10, X. 38. Joan. XVI. 20.

** 2 Cor. IV, 16, 17. Hebr. XII, 2, 3, 5, 6, 7, 10, 11.

Que toutes ces paroles ſont conſolantes pour le Chrétien ſoumis & fidèle ! Ce ne ſont point là de grands mots. Ce ne ſont point les leçons vagues des anciens Sages ou de nos modernes Philoſophes, qui nous diroient volontiers, à l'exemple de Marc-Aurèle : *Songe que, comme il ſeroit ridicule de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'eſt pas moins de trouver étranges les évènemens que le monde porte en abondance. C'eſt comme ſi un médecin & un pilote trouvoient étranges les accidens de la fièvre & des vents contraires.* Et ailleurs : *C'eſt folie de chercher en hiver des figues ſur un figuier ; & tel eſt celui qui cherche par-tout ſon cher enfant, lorſqu'il ne lui a plus été donné de l'avoir..... Tout ce qui arrive eſt auſſi ordinaire & auſſi commun, que les roſes le ſont au printemps, & les fruits des arbres en été. Telles ſont les maladies, la mort, la calomnie, les conjurations ; tel eſt en un mot tout ce qui réjouit ou afflige les ſots.... Songe combien en un inſtant il ſe paſſe de mouvemens divers dans le corps & dans l'âme de chacun de nous, & tu ne ſeras plus étonné du concours des événemens qui ſe paſſent en beaucoup plus grand nombre dans cet être unique, & périſſable, & univerſel, que nous appelons le monde.* Penſées de Marc-Aurèle. Trad. de M. de Joly,

chap. 13. ÊTRE CONTENT DE TOUT CE QUI ARRIVE.

Quelle différence de ce langage philosophique à celui de l'Evangile ! Ne soyons donc pas surpris d'entendre la Princesse de Bareith, sœur du Roi de Prusse actuellement régnant, écrire le 12 Septembre 1757 à M. de Voltaire, dans un temps où toute cette illustre famille paroissoit accablée sous le poids de l'infortune : » Je ne me suis jamais piquée » d'être Philosophe : j'ai fait mes efforts pour » le devenir ; le peu de progrès que j'ai fait » m'a appris à mépriser les grandeurs & les » richesses ; mais je n'ai rien trouvé dans la » philosophie, qui puisse guérir les plaies du » cœur, que le moyen de s'affranchir de ses » maux en cessant de vivre «. *Commentaire historique sur les Œuvres de l'Auteur de la Henriade.*

La mort est en effet le grand remède qu'offre à nos maux un Philosophe de nos jours, dans cette hymne, qu'il fait chanter en présence de tout un peuple, & dont voici quelques traits. » Homme destiné au travail, à la peine, & à la douleur, console-toi ; car tu es mortel. Le matin tu te lèves pour sentir le besoin ; tu te couches le soir, lassé, abattu de fatigue. Console-toi, car la mort t'attend, & dans son sein est le repos.....

» Que ce Dieu qui anime le monde laisse échapper un souffle, c'est la vie ; qu'il le retire, c'est la mort.....

» Ne trouves tu pas que le temps est lent à s'écouler ? C'est que le temps amène la mort, & que la mort est le terme où tend la nature inquiète & impatiente de la vie. Quel homme ne désire pas être à demain ? C'est qu'aujourd'hui c'est la vie, & que demain c'est la mort.

» S'il étoit un Dieu assez inexorable pour vouloir désespérer l'homme, il le condamneroit à ne jamais mourir. Le dégoût, la tristesse affligeroient son âme ; & la nécessité de vivre, semblable à un rocher hérissé de pointes aiguës, l'écraseroit incessamment ; le signe de la réconciliation entre le Ciel & l'homme, c'est la mort «.

Eh ! quoi la mort ! Est-ce donc là tout ? & le vrai Philosophe lui-même ne voit-il rien au delà ? Heureux ! heureux à moins de frais, celui dont toute la philosophie est celle de l'Evangile !

PAGE 187.

(b) *Quelle est celle qui présente une fin plus noble, & des moyens plus efficaces pour y parvenir.* » Une des choses qui distinguent le plus la Religion Chrétienne de toutes les institutions humaines, politiques & philoso-

phiques, c'eſt le but que cette divine légiſlation nous préſente. Se conformant à la nature de l'homme, au déſir illimité qu'il porte en lui de l'exiſtence & du bonheur, au genre de mérite ou de démérite que comportent ſes facultés, elle ne lui fait enviſager cette vie, que comme un état d'épreuve, qui doit ſervir à le rendre digne d'un plus heureux ſéjour.

» Il eſt bien vrai que quelques Philoſophes de l'antiquité païenne ont fait valoir juſqu'à un certain point les idées naturelles d'un état à venir; mais leurs notions à cet égard étoient confuſes & mêlées de beaucoup de doute & d'incertitude. Les Légiſlateurs ont auſſi pris ſoin d'entretenir, dans l'eſprit des peuples, la croyance des récompenſes & des châtimens après cette vie; mais tout leur deſſein étoit de donner par là une ſanction ſuffiſante à leurs loix, & de mieux aſſurer, par la conſidération d'une vie future, la pratique de la vertu pour le bonheur des hommes dans la vie préſente; de manière que ce qui fait le principal objet, le but eſſentiel du Chriſtianiſme, n'étoit, dans leur plan, qu'un objet acceſſoire & ſubordonné.

» De là il eſt aiſé de concevoir combien toute la Morale de la Religion Chrétienne,

relative à ce grand principe, *Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu & sa justice* *, est plus pure que la leur; combien les vertus qu'elle prescrit ont plus d'étendue & de perfection, que celles qu'ils ont célébrées; combien elle procure plus efficacement, que toute leur doctrine n'eût pu faire, le bonheur de l'homme dans cette vie & son bonheur dans l'autre, en lui proposant celui-ci comme sa fin directe, & tout ce que la Religion lui enseigne en genre de culte & de mœurs, comme autant de moyens qui doivent l'y conduire «.

Ces réflexions sont extraites, quant au fonds, d'un petit Ouvrage qui a paru à Londres il y a quelques années, & qui a pour titre: *A view of the internal evidence of the Christian Religion. By Soame Jenyns, Esq. London* 1776. M. le Tourneur en a donné une traduction, sous ce titre: *Vûe de l'Evidence de la Religion Chrétienne, considérée en elle-même.*

Cet ouvrage, fait par un membre du Parlement, & rempli d'idées neuves, mais quelquefois fausses, erronées, & trop souvent hazardées, a produit en Angleterre une sensation très-vive; & il la mérite à certains égards. Tout son plan est renfermé dans ces quatre propositions.

* Mat. VI, 33.

Premièrement, qu'il y a un livre, actuellement existant, qui a pour titre le nouveau Testament.

Secondement, que de ce livre on peut extraire un système de Religion absolument neuf, tant à l'égard de son objet qu'à l'égard de sa doctrine, & non seulement infiniment au dessus, mais même très-différent de tout ce qui étoit tombé jusques là dans l'esprit de l'homme.

Troisièmement, que de ce livre on peut extraire également un système de Morale, dans lequel tous les préceptes fondés sur la droite raison sont portés à un plus haut degré de perfection, que dans aucun autre système des plus sages Philosophes de l'antiquité; dans lequel au contraire tous ceux qui ne portent que sur de faux principes sont entièrement omis, & où se trouvent d'ailleurs des préceptes nouveaux, qui correspondent particulièrement au nouvel objet que cette Religion nous propose. (Dans cette troisième section, qui renferme d'ailleurs d'excellentes vûes; l'Auteur a dit des choses très-peu exactes sur quelques préceptes moraux, qu'il prétend faussement que l'Evangile a omis comme n'étant pas fondés sur la raison.)

Quatrièmement, qu'un tel système de Religion & de Morale n'a pu être l'ouvrage d'au-

cun homme, ni d'aucune secte d'hommes; bien moins encore de ces hommes obscurs, ignorans, sans Lettres, qui l'ont mis au jour & fait connoître à l'univers, & qu'ainsi, il a été formé nécessairement par l'intervention de la puissance divine, de la divine sagesse; c'est-à-dire, en un mot, qu'il tire son origine de Dieu même.

PAGE 191.

(c) *Sans autorité, sans crédit, sans science, &c.* Voici ce que dit à ce sujet l'Apôtre des nations, en s'adressant aux premiers Chrétiens : » Il est-écrit : Je confondrai la sagesse » des Sages, & je rejetterai la science des » Savans. Que sont devenus les Sages ? que » sont devenus les Docteurs de la Loi ? que » sont devenus les esprits curieux des scien- » ces de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas con- » vaincu de folie la sagesse de ce monde ? » Car voyant que le monde, avec toute la » sagesse humaine, ne l'avoit point connu » dans les ouvrages de sa propre sagesse, il » lui a plu de sauver, par la folie de la pré- » dication, ceux qui croioient en lui. Les » Juifs demandent des miracles, & les Gen- » tils cherchent la sagesse : pour nous, nous » prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un » scandale aux Juifs, & une folie aux Gentils;

« mais qui eſt la force de Dieu & ſa ſageſſe » même à ceux qui ſont appelés, ſoit Juifs » ou Gentils. Car ce qui paroît en Dieu une » folie eſt plus ſage que toute la ſageſſe des » hommes, & ce qui paroît en Dieu une » foibleſſe eſt plus fort que toute la force des » hommes. Conſidérez, mes frères, qui ſont » ceux d'entre vous qui ont été appelés à la » Foi. Il y en a peu de ſages ſelon la chair, » peu de puiſſans & peu de Nobles. Mais » Dieu a choiſi les moins ſages, ſelon le » monde, pour confondre les ſages; il a choiſi » les foibles ſelon le monde, pour confon- » dre les puiſſans; il a choiſi les plus vils & » les plus mépriſables ſelon le monde, & ce » qui n'étoit rien, pour détruire ce qu'il y » avoit de plus grand, afin que nul homme » ne ſe glorifie devant lui. C'eſt par cette » voie que vous êtes établis en Jéſus-Chriſt, » qui nous a été donné de Dieu pour être » notre ſageſſe, notre juſtice, notre ſancti- » fication, & notre rédemption : afin que, » ſelon qu'il eſt écrit, celui qui ſe glorifie, » ſe glorifie dans le Seigneur «. *Cor.* 1. ℣. 19. *& ſuiv.*

C'eſt d'après ces grandes vérités que l'Apôtre a dit ailleurs : » Prenez garde que per- » ſonne ne vous ſurprenne par une vaine & » fauſſe philoſophie, ſelon la tradition des

» hommes, selon les élémens d'une science » mondaine, & non selon Jésus-Christ «. *Coloss.* 2, 8.

PAGE 194.

(d) *Je conçois qu'en parlant ainsi à des hommes vrais, à des esprits raisonnables, vous n'auriez pas même besoin, pour les convaincre, de soutenir ces réflexions, si naturelles & si simples, de la démonstration complette qu'offrent tous les caractères & tout l'ensemble de la Religion.* Cet ensemble, comme on a pu le voir dans les volumes précédens, où l'on a développé les principaux caractères de la Religion Chrétienne, n'est point un système d'imagination, dans lequel on rapproche, d'après un plan arbitraire & quelque espèce de similitudes plus ou moins éloignées, des idées ingénieuses, mais qui n'ont rien de solide. Il est établi sur des faits, qui tiennent les uns aux autres, se prouvent réciproquement, & aboutissent à un centre commun.

Posez seulement quelques-uns de ces faits, connus & avoués par tous ceux qui n'ont pas perdu tous principes & toute bonne foi, le reste suit & s'enchaîne naturellement. Dans le temps où a paru J. C., centre unique de tous les grands faits de la Religion révélée, les Juifs attendoient-ils un Messie? Avoient-

ils

ils entre les mains des livres qui l'annonçaſſent ? Ces livres, en nous donnant des notions ſuffiſantes de la dégradation de l'homme, du beſoin d'une lumière plus abondante, de la néceſſité d'un Réparateur, peignent-ils le peuple d'Iſraël comme un peuple choiſi pour conſerver la promeſſe qui avoit été faite aux hommes d'un Médiateur, & en perpétuer l'attente parmi eux ? Ce ſont là de ces choſes ſur leſquelles il eſt aiſé de répondre, & qui ne laiſſent point de doutes à quiconque eſt vrai & n'élève point à plaiſir des nuages contre l'évidence.

Ces faits une fois donnés, conſultez ce qu'ont dit ces mêmes livres ſur le Meſſie ; liſez Iſaïe, Daniel, & tout ce qui a un rapport direct à l'Envoyé de Dieu, au Déſiré des nations, au Chriſt, à la Victime qui doit être immolée par ſon peuple pour les péchés des hommes * ; remontez d'âge en âge ; revenez à J. C. ; comparez & jugez. De l'avènement du Sauveur, deſcendez à l'établiſſement de ſa Religion, à la manière dont il s'eſt fait, à la nature de cette Religion, au châtiment des Juifs qui devoient ceſſer d'être ſon peuple, à leur diſperſion, à la perpétuité de l'Egliſe : & voyez ſi le Meſſie qui

* Voyez ci-deſſus, T. II, Lettre 39.

avoit été prédit, n'eſt pas venu dans le temps où les Juifs l'attendoient; s'il n'a pas paru avec tous les ſignes qui devoient être propres à un règne tel que le ſien, au règne ſpirituel de la grâce, de la vertu, de la paix & de la charité; s'il n'a pas employé, pour y ſoumettre les eſprits & les cœurs, tous les moyens qui convenoient à ſa miſſion; s'il n'a pas donné au Chriſtianiſme tous les caractères qu'il devoit avoir; ſi le refus de le reconnoître pour le Fils & l'Envoyé de Dieu n'a pas eu les ſuites qu'il devoit entraîner après lui; ſi le Chriſt n'a pas dû établir, pour conſerver le dépôt des vérités qu'il venoit enſeigner aux hommes, une autorité viſible & permanente; s'il ne l'a pas promiſe, & s'il n'a pas effectué ſa promeſſe.

PAGE 195.

(e) *Ils donnent aiſément priſe au ridicule quand on ſait le ſaiſir.* Il eſt ſans doute bien permis de tourner, contre les partiſans de l'erreur & du menſonge, ces armes tranchantes du ridicule dont ils ſe ſervent avec tant d'art contre la vérité. Mais il faut avouer, que n'en ayant point de meilleures dont ils puiſſent faire uſage, ils ſont en général, dans ce genre d'attaque, mieux exercés que nous. A combien de traits néanmoins, ſemés de toute part

dans leurs discours & dans leurs écrits, ne pourroit-on pas appliquer ce mot si sage, *Risu inepto nihil ineptius?* Quoi qu'il en soit, c'est à la plaisanterie qu'ils doivent une grande partie de leurs succès ; par elle ils ont su donner un tour neuf & piquant à des objections surannées ; c'est d'elle qu'ils savent si bien tirer parti pour couvrir la foiblesse & la mauvaise foi de leurs raisonnemens : ce sont les railleries sacrilèges sur les objets de notre culte, qui ont fait parmi nous tant de *menus Philosophes*, selon l'expression d'un ancien Sage, & ce tas d'incrédules sur parole, qui croient bonnement que la Religion est sans preuves, & que, pour avoir de la foi, il faut commencer par faire taire la raison.

On sait la réponse ingénieuse d'une jeune femme de la Cour, à un grand Philosophe. » Nous avons depuis quelque temps, disoit-il, abattu bien du bois dans la forêt des préjugés «. *C'est donc pour cela*, reprit-elle, *que vous nous faites tant de fagots.*

PAGE 196.

(f) *Mais parce qu'il est peu d'incrédules qui affichent le Matérialisme*, &c. L'illustre élève d'un grand Maître lui demandoit un jour ce qu'il pensoit du Théisme. » Je pense, répondit-il, que c'est un masque pour les vieux

Philoſophes, & une reſſource pour les jeunes. A mon âge, on n'en a plus beſoin que pour ne pas effaroucher le commun des hommes : du reſte, ne s'embarraſſant plus de rien, on eſt bien aiſe de vivre ſans gêne & de mourir ſans inquiétude. Mais jeune, comme vous l'êtes, la croyance d'un Dieu vous eſt encore néceſſaire : ſans elle le feu de votre imagination s'éteindroit ; la verve poétique ſeroit en vous ſans force & ſans enthouſiaſme ; & la nature, muette & dépourvue d'attraits, ne diroit plus rien à votre cœur «.

PAGE 198.

(g) *Je doute qu'en finiſſant les rieurs ſoient pour eux.* Que ce ſeroit une hiſtoire intéreſſante, que celle de la philoſophie & des Philoſophes de nos jours ! Elle offriroit tout à la fois la meilleure réfutation de leurs ſyſtêmes, le plus ſûr préſervatif contre leur fauſſe ſageſſe, & la plus forte apologie de la Religion. Chaque jour nous fournit des matériaux plus abondans. Encore un petit nombre de faits dans le goût de ceux que les gens un peu inſtruits ont été à portée de recueillir ; & que de choſes dignes de riſée, d'indignation quelquefois, & plus ſouvent de pitié, on pourra tranſmettre à la poſtérité ! Un Prince trop reſpectable pour être cité, mais qu'on ne citera jamais qu'avec

éloge, a déja propoſé, pour cadre à ces Mémoires, l'idée du *Don Quichotte Philoſophe*: le ſujet eſt tout neuf, & les originaux ſont ſous nos ieux.

On dira ſans doute que la tourbe philoſophique eſt devenue trop mépriſable, pour qu'il ſoit néceſſaire de s'en occuper plus long-temps. Les excès de ces prétendus Philoſophes, la partie ſyſtématique de leurs ouvrages, leur aveuglement, leur folie en genre de principes, leurs manœuvres, leurs intrigues en genre de conduite, de petits intérêts ſi ſecrètement & ſi plaiſamment liés à leur grande réputation, leur petite guerre entre eux, leur inquiſition civile & littéraire les ont aſſez décriés.

Malgré l'air de réflexion que préſentent ces vérités, j'oſerois croire que tant qu'ils crieront au fanatiſme & à la perſécution, lorſqu'il n'y a plus qu'eux en effet qui ſoient perſécuteurs & fanatiques, il ne ſera pas abſolument inutile de crier au philoſophiſme, ſi redoutable, ſi impoſant autrefois, & ſi avili de nos jours. Ceux qui penſeront que la victoire eſt décidée depuis long-temps en faveur de la Religion, que le philoſophiſme eſt aux abois, que le maſque dont il ſe couvroit eſt tombé pour toujours, auront beau regarder

nos efforts comme tardifs & ſuperflus, je ne craindrai pas de le répéter d'après un de nos Sages : *Il faut prendre le temps où les eaux ſont baſſes, pour travailler aux digues.*

LETTRE XVI.

Du Comte de Valmont à son Père.

CE que vous avez fait pour moi, ô le meilleur de tous les pères ! porte les plus heureux fruits dans la personne du Chevalier de Lausane. Emilie vous a marqué son changement ; après Dieu, c'est à vous qu'il en est redevable. Ce sont les lumières que vous m'avez données, c'est le précis des lettres que vous m'avez écrites, qui ont servi à l'éclairer. Quel dommage, si, avec un cœur aussi bon que l'est le sien, & un aussi grand fonds de droiture & de sentiment, il eût été perdu pour la vérité ! Il ne l'avoit pas entièrement abjurée ; mais que le culte qu'il lui rendoit étoit peu digne d'elle ! Aujourd'hui il la voit dans tout son jour, & l'honore par toute sa conduite. L'aimable jeune homme ! il ne lui falloit que plus de Religion pour développer en lui le germe de toutes les vertus. Il m'est devenu cher dès le moment où je l'ai connu ; il me

l'eſt bien davantage, depuis qu'une nouvelle façon de penſer ajoûte, à tous ſes agrémens, le mérite le plus vrai & les qualités les plus ſolides. Auſſi fait-il à mes ieux partie de ma famille ; & quelque tendreſſe que j'aye pour mes enfans, j'aurois peine à dire s'ils m'intéreſſent plus que lui. Jugez donc, mon père, de la joie que me cauſent les dernières ouvertures qu'il m'a faites.

Ce matin, après avoir aſſiſté enſemble au lever du Roi, il m'a demandé ſi je voulois faire avec lui un tour de promenade. J'y ai conſenti ; & dès que nous nous ſommes trouvés en liberté, il s'eſt répandu de nouveau en témoignages expreſſifs de ſa reconnoiſſance ſur ce qu'il croyoit me devoir. Je commence, a-t-il dit enſuite, à goûter cette paix que vous m'avez fait eſpérer, & que je cherchois en vain dans l'oubli de moi-même & dans le tumulte de mes paſſions. Mais combien n'aurois-je pas à craindre le retour de mes anciennes foibleſſes, ſi vous ne m'aidiez à vaincre ma légèreté naturelle, par le choix d'un objet digne de toute mon

eſtime & propre à me rendre heureux ! Ma famille me preſſe depuis long temps de contracter un engagement, que j'ai abhorré juſqu'ici. Il s'en faut bien que j'en aye maintenant la même idée que j'en avois conçue. L'union ſi tendre qui règne entre vous & Madame de Valmont, cette confiance réciproque qui en fait le charme, cette complaiſance, ces égards mutuels, cette conformité de goûts & de ſentimens, qui ne laiſſent appercevoir dans tous deux qu'un même eſprit & une même volonté, me font conſidérer un mariage bien aſſorti, comme la ſource la plus pure des agrémens de la vie. Mais, cher Valmont, où trouver aujourd'hui cet aſſemblage de qualités rares, qui, en rendant une femme vraiment eſtimable, lui méritent la confiance, la tendreſſe d'un mari, & aſſûrent en commun leur bonheur pour toujours ? Je jette les ieux autour de moi, & je ne vois, dans des conditions ſemblables à la nôtre, que de jeunes perſonnes ſans principes, inſpirées par la vanité, uniquement occupées du déſir de

plaire, élevées par des mères peu sages dans tout le manège de la coquetterie, & toujours avides de nouveautés & de plaisirs. Je vois qu'une si mauvaise éducation effraie à juste titre tout homme sensé, & le contraint à s'éloigner, autant qu'il le peut, de faire un choix : je vois qu'au milieu de tous les risques que l'on court, l'intérêt seul a la force de déterminer presque tous les mariages ; & que le repentir, l'oubli des bienséances, le déshonneur des deux parts, des divisions intestines, ou quelquefois des ruptures éclatantes, en sont les suites les plus ordinaires. Mon ami ! sauvez-moi d'un tel malheur. Je ne veux prendre une épouse que de votre main & de celle de Madame de Valmont ; je veux une épouse qu'elle ait formée ; qui, dans un âge tendre, ait déjà la noble empreinte de son caractère & de ses vertus ; qui relève toutes les grâces de la figure, tous les charmes de la beauté, par un attrait plus puissant encore, celui de la décence & de la modestie ; qui, à l'ingénuité & à la candeur d'une âme simple & belle, joigne

toute la juſteſſe d'un ſens droit & toute la délicateſſe du ſentiment. Cher Comte, c'eſt un chef-d'œuvre, c'eſt Julie que je vous demande.

Le Chevalier n'a pu prononcer ces derniers mots ſans la plus vive émotion. Il avoit les regards fixés ſur moi ; le feu brilloit dans ſes ieux ; il ſembloit attendre ſon ſort de la réponſe que j'allois faire. Vous balancez, m'a-t-il dit, & vous m'aimez. Julie me haïroit-elle ? Non, mon ami, lui ai-je répondu, ſoyez tranquille. Je ſais que Julie ne vous eſt point contraire ; elle a remarqué avec joie le changement qui s'eſt introduit dans votre façon de penſer ; elle partage notre amitié pour vous ; & trop ſage pour ſe permettre à elle-même de faire un choix, elle agréera ſans peine en votre faveur celui que nous aurons fait pour elle. Mais vous avez une famille ; & il eſt dans l'ordre..... Mon ami, mon père, s'eſt écrié le Chevalier, je vous en conjure, ne faites pas dépendre mon bonheur de mon frère. Quoique mon aîné de quelques années, il n'a point de droits ſur

moi. J'ai un oncle, qui, comme vous le ſavez, m'a tenu lieu de père, & qui m'aime comme ſon fils : parti depuis dix-huit mois pour l'ambaſſade à laquelle le Roi l'a nommé, il n'a pu vous voir depuis votre retour ; mais tout ce qu'il a entendu dire de vous, tout ce que je lui en ai écrit, lui inſpire pour vous la plus haute eſtime. Il vous chérit, il vous révère, il s'honore de votre alliance, & vient de m'envoyer le conſentement le plus formel. Voici la lettre qu'il vous adreſſe, & qu'il me charge de vous remettre de ſa part.

J'ai ouvert, en préſence du Chevalier, cette lettre que je vous envoie, & qui renferme, dans les termes les plus honnêtes, la demande que le Marquis de.... fait de ma fille pour ſon neveu, en ſe ſervant du motif de la réunion des deux familles.

Ce n'eſt point, cher Lauſane, ai-je repris après cette lecture, pour aſſujettir notre amitié réciproque à des formalités, qui ont toutefois un fondement raiſonnable, que j'ai paru balancer un inſtant

sur la proposition que vous m'avez faite. Je vous aime, je dirois presque, autant que j'aime ma fille ; & je vous crois nés pour être heureux l'un par l'autre : mais votre frère, étant l'aîné de votre famille, mérite quelque considération. Lui avez-vous du moins parlé de cette alliance, que je désire autant que vous ? Ne m'obligez pas, a répondu le Chevalier, à entrer dans de certains détails sur mon frère. Je n'ignore pas ce qu'il vous doit ; sa femme m'en a instruit : vous lui avez sauvé la plus horrible injustice ; & il s'en est fait un nouveau motif pour vous haïr. Il voudroit que je ne visse en vous que le meurtrier d'un frère, dont il fait cependant tous les torts ; & je n'y vois, avec toute l'effusion d'un cœur sensible, que celui qui m'a arraché à ma propre fureur, & qui a fait briller à mes ieux la plus pure lumière. Le Vicomte vous considère d'ailleurs, comme un rival dangereux auprès du Prince. Ce matin encore, il s'est plaint à moi, de ce que la Reine avoit demandé pour vous une place, aussi distinguée par le titre que considérable

par le revenu, qui eſt devenue vacante par la mort d'un de nos plus proches parens, & à laquelle il ſe croyoit en droit de prétendre.

Je le ſais, ai-je dit au Chevalier; je ſavois auſſi que le Vicomte ne m'aime pas; & comme c'eſt à moi à vaincre ſon reſſentiment, j'ai ſupplié la Reine de ſe déſiſter de la demande qu'elle avait daigné faire pour moi, & de faire porter ſes bontés ſur votre frère. (Car c'eſt ainſi, mon père, que j'ai cru devoir mettre à profit, dans une occaſion ſi importante, les leçons de déſintéreſſement que j'ai reçues de vous.)

Eh, quoi! s'eſt écrié le jeune Lauſane, vous faites donc bien peu de cas des diſtinctions & des richeſſes, puiſque vous les abandonnez ſi aiſément à vos ennemis? — Je ne les eſtime, cher Lauſane, que par l'uſage qu'on en peut faire; & quel plus bel uſage, ſelon la penſée d'un grand Roi, que celui de les employer à fléchir ſes ennemis même, & à s'en faire des amis Ah! puiſſe mon frère, reprit vivement le Chevalier, ſe rendre digne

d'être un jour le vôtre ? Mais vos enfans ? —J'espère qu'ils penseront un jour comme moi, &, pour ce qui les concerne, ils seront toujours assez riches, assez grands, s'ils sont vertueux. Si, par malheur, ils ne l'étoient pas, plus de grandeurs & de richesses ne serviroit qu'à les rendre plus vils & qu'à en faire de plus illustres misérables. — Que je crains que mon frère ne vous tienne pas compte du sacrifice que vous lui faites ! — En ce cas, cher Lausane, je l'aurai fait pour moi-même. — Et attendrez-vous encore son consentement ? — Il faut avant tout, que mon père lui-même ratifie cette alliance ; & je désire au moins que Julie n'entre pas dans la famille de votre frère malgré lui. Je ne vous demande au reste que jusqu'au retour de la campagne prochaine, pour que sa mère achève de la former.

Tel est, mon père, l'entretien que je viens d'avoir avec le Chevalier. Sa demande, que je pressentois depuis quelque temps, m'a comblé de joie, dans l'idée qu'elle feroit la même impression sur vous. S'il se passe quelque chose de

nouveau avant votre réponſe, je m'empreſſerai de vous en faire part, toujours diſpoſé, mon tendre père, à ſuivre les conſeils que vous voudrez bien me donner, & à régler ſur vos intentions toutes mes démarches.

LETTRE XVII.

De la Comteſſe au Marquis.

JE vous ai promis, mon père, des détails ſur le Baron & ſur la conduite de mon mari à l'égard de ſes enfans. J'y joindrai tout ce qui concerne l'intérieur de ſa maiſon; & en vous offrant dans Valmont le ſpectacle touchant des vertus qu'il fait éclater au ſein de ſa famille, je ferai en ſorte de charmer l'ennui que me cauſe votre éloignement & celui que vous fait éprouver notre abſence.

Je crois vous avoir marqué que, depuis que mon fils n'étoit plus avec vous, il me paroiſſoit moins gai & plus rêveur qu'il ne l'étoit autrefois. Une ſorte de mélancolie s'étoit emparée de lui, & ſembloit avoir éteint le feu de ſon caractère. Conſtamment appliqué à l'étude, aſſidu auprès de ſes frères, l'obéiſſance pouvoit ſeule le diſtraire de ſes occupations, & l'arracher pour quelques heures à cette vie ſédentaire. Sans qu'il portât

dans le monde un air timide & emprunté, il ne falloit que le connoître un peu, pour s'appercevoir qu'il n'y étoit point à son aise, & qu'il n'aspiroit qu'au moment de se retrouver en liberté. En vain les sociétés les plus aimables, les jeunes personnes les plus remplies d'attraits daignoient-elles l'accueillir avec bonté, & quelquefois même avec un air de préférence; loin d'en être plus porté à se répandre & plus jaloux de se montrer, il cherchoit l'occasion de s'échapper, dès qu'il étoit libre de le faire sans blesser les bienséances. Souvent nous lui en avons fait la guerre, mon mari & moi, en cherchant à lui arracher un secret qu'il ne nous étoit pas difficile de pénétrer. Nous allions au devant de ses craintes; nous soulagions, autant que nous le pouvions, son embarras: &, quoique plein de confiance en nous, il n'osoit encore s'expliquer.

Un jour que, par de tendres reproches sur la réserve dont il usoit à notre égard, nous facilitions les épanchemens de son cœur, il nous dit avec une rougeur aima-

ble & tous les charmes de l'innocence & de la franchiſe, qu'il ne ſe connoiſſoit pas lui-même ; que jamais il n'avoit prétendu nous faire un ſecret de l'état de ſon âme ; mais que, ne pouvant tirer de ſes réflexions aucune lumière, ſon incertitude étoit l'unique cauſe de ſon ſilence. Je ſens, ajouta-t-il, que je n'éprouve de ſatisfaction que quand je ſuis ſeul avec vous, ou dans les douces rêveries qui amuſent mon loiſir. Si quelque choſe eſt capable de les ſuſpendre, ce ſont mes occupations à l'égard de mes frères, & les études auxquelles je me livre pour moi-même. Mais, mon fils, lui dit M. de Valmont, quel eſt l'objet de ces rêveries ſi ſéduiſantes, qui t'engagent à quitter pour elles toute autre ſociété que la nôtre ? Plus je les examine, répondit le Baron, & plus je m'y perds. Mon imagination me ramène ſans ceſſe aux lieux que nous habitions avant que de venir à la Cour. Elle me rappelle ces temps heureux, où, loin des cercles brillans d'un monde qui m'eſt à charge, nous ne faiſions avec toute la maiſon de M. de Vey-

mur qu'une même famille, au milieu de laquelle régnoient la ſimplicité, la paix, & la joie la plus pure; où j'enviſageois Madame de Veymur comme une ſeconde mère, ſa fille comme une autre ſœur; où, preſque toujours enſemble, nous faiſions notre bonheur du plaiſir de nous voir, & nous ne nous quittions, pendant l'intervalle des dernières campagnes, qu'avec l'eſpérance prochaine & un déſir plus ardent de nous revoir encore. Le ſouvenir de nos entretiens, l'image toujours renaiſſante de nos amuſemens & de nos jeux, les conſeils de mon grand-père, les careſſes de celle que j'appelois ma petite maman, l'amitié d'Hortenſe, les projets d'union que vous formiez entre nous; tout cela, je vous l'avoue, me ſuit par-tout & m'affecte malgré moi: de toutes les perſonnes que nous avons quittées, je ne puis dire quelle eſt celle que je regrette le plus, elles me ſont toutes infiniment chères; mais je m'apperçois que je ne pourrois m'accoutumer à l'idée de ne plus voir Hortenſe. Je la compare avec les objets les plus aimables;

& parmi les jeunes perſonnes de ſon âge, ſi j'en excepte Julie, je n'en vois point d'auſſi aimable qu'elle. Le Baron s'arrêta à ces mots ; &, après un moment de ſilence : Vous voyez, nous dit-il, qu'il m'eſt impoſſible de me définir. Pas abſolument, lui répliqua Valmont ; & il me ſemble, mon fils, que tu te définis beaucoup mieux que tu ne penſes. Il eût été à ſouhaiter pour toi que tu ne te fuſſes pas ſi fort occupé du penchant qui t'attache à la fille de Madame de Veymur. Souvent, mon ami, je t'ai engagé à te mettre en garde contre ton imagination & la ſenſibilité de ton cœur. Heureux celui qui ſait conſerver un cœur libre & maître de ſoi ! il en eſt plus fortement lié à ſes devoirs, & riſque moins de s'en écarter. Ne crains pas cependant que je te faſſe un crime d'un attachement, que dès l'âge le plus tendre l'habitude a fait naître, que les circonſtances fortifioient chaque jour, & qui, heureuſement pour toi, s'eſt fixé ſur un objet qui mérite toute ton eſtime. Le nom que Madame de Veymur a pris à ton égard, & que notre amitié pour elle ne

nous permettoit pas de lui disputer, les projets d'union entre sa fille & toi, trop souvent répétés, & sur lesquels il ne nous convenoit pas de lui imposer silence, ne m'ont pas toujours paru sans danger. C'est ainsi que se préparent insensiblement des amitiés trop vives, & qui, par les obstacles qu'elles rencontrent, suffisent quelquefois pour empoisonner tout le cours de la vie. J'espère qu'il n'en sera pas ainsi des sentimens que tu as conçus pour Hortense. Modère-les néanmoins; ne permets pas qu'ils te captivent au point de te rendre un jour moins sensible au plaisir d'être avec nous; ne les laisse pas, par des pensées oiseuses & stériles, par de vains ressouvenirs, dégénérer en une passion ardente, qui t'emporteroit au delà des principes que tu t'es faits. Tu n'es pas encore dans l'âge de penser à un établissement; & c'est, avant tout, à des parens qui t'aiment si tendrement, à y penser pour toi. Ils ne te refuseront pas, mon fils, ce qui peut faire ton bonheur; ce n'est point d'après les vûes de l'intérêt & de l'ambition qu'ils régleront ton choix:

Hortenſe eſt digne de toi ; travaille de jour en jour à te rendre plus digne d'elle. J'aime mieux, après tout, te voir un attachement honnête & légitime (*a*) pour lequel je puiſſe être le confident de tes penſées & le ſoutien de tes eſpérances, que d'avoir à craindre que tu ne t'égares dans ces honteuſes & criminelles intrigues, où tant de jeunes gens perdent tout à la fois leur ſanté, leur réputation, leur fortune, & leurs mœurs.

Le Baron, tranſporté de joie, s'eſt jeté aux genoux de ſon père, & les tenant embraſſés : » O le meilleur, ô le » plus tendre de tous les pères ! lui diſoit-» il, ne craignez pas que j'aye jamais » d'autre confident que vous, & d'autre » volonté que la vôtre. Si je déſire de » mériter Hortenſe, je ſuis encore plus » jaloux du bonheur de vous plaire ; & » quel que ſoit mon attachement pour » elle, j'oſe me flatter, qu'avec le ſecours » de vos bontés & de vos lumières, il » me ſera toujours moins cher que mon » devoir «.

Je n'entreprendrai pas de vous expri-

mer combien ce mélange de sageſſe & de bonté d'une part, de naïveté, de confiance, & de reſpect de l'autre, m'ont intéreſſée. J'étois auſſi émue que mon fils, & je partageois en mère la tendreſſe que lui témoignoit mon mari. Depuis ce moment, le Baron a repris ſon enjouement. Il accompagne volontiers ſon père partout où il veut le mener, & ne marque plus tant d'empreſſement à reſter ſeul, ſi ce n'eſt pour ſe livrer avec plus d'ardeur encore aux études qui lui ſont propres.

C'eſt M. de Valmont qui les dirige, c'eſt lui auſſi qui préſide à celles du Commandeur & du Chevalier. Tous les matins il ſe renferme quelque temps avec eux, & s'aſsûre par lui-même de leurs progrès. Il eſt leur premier Gouverneur, comme je ſuis de mon côté la Gouvernante de Julie. Le Baron eſt, après lui & ſous ſa direction, comme l'Inſtituteur de ſes frères; à qui il rappelle ſouvent les inſtructions qu'on leur a faites. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent, dans la perſonne d'un Eccléſiaſtique rempli de mœurs & de piété, un guide qui les accompagne partout

tout au dehors, qui leur dèveloppe les fondemens de la Religion, & pour lequel ils ont, ainſi que nous, tout le reſpect qui eſt dû à ſon caractère & à ſa vertu. Mais ce guide n'ayant pas d'ailleurs le genre de connoiſſances & de talens que mon mari déſire dans ſes enfans, il a fallu leur choiſir des Maîtres qui puſſent continuer les premières leçons que vous leur aviez données. On leur apprend, conformément à vos vûes, lentement, & ſans les fatiguer de ce qu'ils ne pourroient pas entendre, la Géométrie & quelques autres parties des Mathématiques, dont on leur fait un amuſement, la Géographie, l'Hiſtoire, leur propre langue, &, à l'appui de celle-ci, les autres langues dont ils peuvent avoir beſoin. On varie leurs occupations, par les exercices corporels qui doivent entrer dans le plan de leur éducation. On leur fait prendre quelque teinture des arts agréables; on forme leur goût; & on tâche de leur offrir dans toutes ces choſes ce qu'il y a de plus propre à les intéreſſer. Ce que le Baron ne ſait pas ſuffiſamment, il l'étudie avec ſes frères

& s'y perfectionne. Ce qu'il fait déja, il le leur inculque dans l'abſence de leurs Maîtres. Mais c'eſt toujours Valmont qui règle les inſtructions qu'on leur donne; qui les ſimplifie, pour les mettre à leur portée; qui les lie entre elles, pour qu'elles ſe prêtent plus de jour l'une à l'autre, & pour les leur rendre plus faciles à ſaiſir; qui les abrège autant qu'il le faut, pour qu'ils n'en prennent que ce qui leur convient: c'eſt lui ſur-tout qui leur enſeigne à en retirer de véritables fruits, par l'application qu'il leur en fait faire.

Il s'eſt réſervé le ſoin de leur apprendre par lui-même ce qu'il regarde comme le plus eſſentiel de leur éducation après la Religion, la ſcience du Droit Naturel, Civil & Politique; c'eſt-à-dire, en un mot, toutes les parties de la Morale. Mon mari me fait l'honneur de m'admettre avec Julie à cette partie de leurs études. C'eſt en converſant avec eux qu'il les inſtruit*.

* Ce tableau intéreſſant d'un père inſtruiſant ſes enfans, eſt celui qu'un Prince, ſi cher à notre mémoire, offroit tous les jours aux

Par la manière dont il leur préſente les objets, & par les queſtions qu'il leur propoſe, il a l'art d'éclaircir d'avance les choſes les plus difficiles; il prépare leurs

---

perſonnes qui avoient le bonheur de l'approcher de plus près; celui qui nous rappelle les vertus d'un Monarque formé par de tels ſoins; celui enfin dont M. le Duc de la Vauguion a voulu nous conſerver l'image en chargeant M. le Monnet de peindre un ſi beau ſujet. C'eſt d'après l'original, que ce même Peintre a fait le deſſein de l'eſtampe qu'on a miſe ici. On y voit M. le Dauphin ſervant lui-même d'Inſtituteur aux jeunes Princes. Madame la Dauphine étoit préſente: M. l'Evêque de Limoges & M. de la Vauguion y aſſiſtoient aſſis, comme le vouloit M. le Dauphin, non pas ſur un pliant, mais dans un fauteuil. Quelle école pour les pères, & quel fonds d'eſpérances pour toute une nation!

Voici la lettre qu'écrivoit ce digne Prince, ce bon père, au Roi Staniſlas, qui l'avoit félicité ſur la naiſſance de M. le Comte d'Artois. » Monſieur, mon frère & très-cher grand-» père, je ſuis infiniment ſenſible à la part que » vous prenez à ma joie, qui, je vous l'avoue, » ne ſauroit être plus grande. Je me vois qua-

réponſes & les rend preſque toujours juſtes & préciſes, en les conduiſant de principes en principes, en les aidant à mettre de la ſuite dans leurs idées, en ne leur laiſſant rien adopter légèrement, ni rien établir qui n'ait ſon fondement dans ce qui précède. Chacun d'eux dit ſon avis, & moi & ma Julie auſſi bien qu'eux. Il rectifie ce qui n'eſt pas exact, & les ramène à un même ſentiment par les nouvelles clartés qu'il leur préſente. Le Baron eſt chargé de faire le précis de chaque conférence. Il en réſulte un code de Morale que nous regardons tous comme notre ouvrage. Ah ! mon père, que ne pouvez-vous être préſent à ces entretiens !

» tre garçons : tout ce que je ſouhaite à pré-
» ſent, c'eſt que Dieu les conſerve, & qu'il
» les faſſe reſſembler à leur biſaïeul. Ils n'au-
» roient pas beſoin d'autre recommandation
» pour être aimés & reſpectés, pour faire le
» bonheur du pays qu'ils habiteront : pardon-
» nez-moi cette vérité ; elle a échappé au ſen-
» timent qui me pénètre & à la tendre amitié
» avec laquelle je ſuis, de Votre Majeſté, le
» très-reſpectueux petit-fils, LOUIS «.

Quel enchantement ne seroit-ce pas pour vous, de voir toute cette petite famille conversant, causant avec gaieté sur les objets les plus importans, & s'instruisant en croyant se récréer ; de voir un père tendre, qui, environné de ses enfans, fixe sur lui tous leurs regards, qui les interroge avec bonté, qui les écoute tour à tour, tandis que tous les autres imitent son attention & attendent leur rang pour parler ; qui les encourage en leur inspirant la plus douce confiance, & qui en même temps, par une sage réserve & toute la fermeté nécessaire, se concilie de leur part le plus profond respect ! Que ne puis-je vous peindre l'art avec lequel il les intéresse, tantôt par des traits d'histoire qu'il rapproche * & qu'il dève-

* C'est à la faveur d'un pareil rapprochement, & en rassemblant sur le même objet les principaux traits qui y ont un rapport marqué, que, par de simples résultats, on pourroit donner à la Jeunesse les leçons les plus propres à l'intéresser & à l'éclairer ; de même que, dans l'Histoire Naturelle, la méthode la

loppe, par des comparaisons naturelles & sensibles, par des exemples frappans; tantôt par les épanchemens de son âme & par l'expression du sentiment, quelquefois en excitant leur émulation par une louange adroite; quelquefois aussi en la réveillant par une plaisanterie fine, qui les corrige sans les déconcerter! Que ne puis-je vous dire, comment, en leur rendant la science aimable, il s'attache à la leur rendre utile; comment il les ramène sans cesse à la Religion & à la vertu; & comme il forme tout à la fois leur esprit & leur cœur!

Parmi tous les soins qu'il prend en leur faveur, un de ceux qui l'occupent davantage, est de les mettre à portée de bien discerner l'état auquel la Providence les appelle. Ne croyez pas, disoit-il en dernier lieu au Commandeur, & au Chevalier, que la croix que vous portez, & les avan-

---

plus instructive & la seule vraiment sûre, est de rassembler beaucoup de faits, sur lesquels on puisse asseoir des observations exactes & précises.

tages qui y ſont attachés, ſoient pour vous un motif de la porter toujours. Ce n'eſt pas parce qu'elle peut vous former par la ſuite un établiſſement auſſi utile qu'honorable, ſans vous rendre à charge à votre famille, que vous devez la regarder comme un engagement que vous ne puiſſiez rompre. Elle n'oblige pas ſeulement à être de braves Chevaliers, pleins de ſentimens & d'honneur: c'eſt là eſſentiellement le fait de tout Gentilhomme; & vous n'êtes point nobles, ſi vous n'avez pas ces qualités. Mais elle impoſe encore bien d'autres devoirs: elle vous lie à la Religion d'une manière toute ſpéciale: elle veut que vous en deveniez, ſi je puis ainſi parler, les hérauts au milieu du monde par vos diſcours & par vos actions; que vous ſoyez les défenſeurs des foibles & des opprimés, les protecteurs de l'innocence; que, vraiment hoſpitaliers, vous ayez, pour les malades & pour tous les affligés, un cœur compatiſſant; que vous ne penſiez pas que les pieuſes donations de nos pères ayent eu pour objet, de vous faire couler des

jours stériles au sein de la mollesse, & de vous donner de grands revenus sans profit pour les malheureux; que vous ne supposiez pas qu'une partie des richesses de l'Etat, devenue votre héritage, ne vous laisse, comme citoyens, aucun service à lui rendre : elle veut que, formant un jour des Religieux dans toute la rigueur du terme, & liés par des vœux solennels, vous ne vous croyiez pas dispensés de les remplir; car ce n'est pas ainsi, mes chers enfans, qu'en jugent encore aujourd'hui tant de dignes Chevaliers, si utiles & si chers à leur Ordre, à la Patrie, & à la Religion dont ils sont l'ornement.

Je respecte fort cet état, dit avec beaucoup de vivacité le Chevalier; mais vous savez, mon père, qu'il en est un que j'ambitionne davantage, & qu'il y a une autre croix que je serois encore plus jaloux de porter.

Je vous ai déja assuré, reprit avec bonté mon mari, que j'étois bien éloigné de m'opposer à vos désirs, lorsqu'ils auroient été suffisamment éprouvés; mais vous êtes

trop jeune encore, pour que nous prenions enſemble une réſolution ſur un objet ſi important. Je ſerois au comble de mes vœux, ſi je voyois quelque jour un bon Prêtre, un digne Miniſtre de la Religion, un ſaint Evêque, au nombre de mes enfans. Mais, mon fils, ſi dans le choix de cet état tu te trompois ſur les motifs; ſi tu mépriſois, dans un degré inférieur, les auguſtes fonctions du miniſtère & les Miniſtres ſubordonnés; ſi tu n'ambitionnois que d'être Evêque, & non d'en avoir les vertus; ſi, en te diſpoſant à un état ſi relevé, tu en connoiſſois mal les obligations & les charges; ſi tu t'en formois des idées fauſſes; ſi tu y prenois du faſte pour de la grandeur, de la hauteur pour de la dignité, de la naiſſance pour du mérite, de l'emportement & de l'opiniâtreté pour du zèle, de la ſuffiſance & de la préſomption pour des talens; ſi, n'ayant pas eſſayé tes forces & comptant trop ſur ta ſageſſe, tu courois le riſque affreux de déshonorer la Religion par tes mœurs; ſi, déſirant la gloire des hommes & te laiſſant ſubju-

guer par la manie du siècle, tu prenois une façon de penser équivoque & qui fît presque douter..... O ! mon fils, sous tous ces rapports, quelle tache pour toi-même ! quel scandale pour tous les fidèles ! quels maux pour l'Eglise ! Car c'est sur-tout de ses Ministres, & plus encore de ceux qui, par l'éclat de leur titre & de leurs fonctions, fixent davantage les regards, que dépend son triomphe, & que dépendra même un jour la conservation de la Foi parmi nous. Crois-moi, mon fils, avec le nom que tu portes, tu n'as pas besoin d'être Evêque pour être quelque chose dans le monde; & je ne vois rien de si petit que celui qui, dans un état vraiment grand, ne sait pas en prendre l'esprit, en soutenir dignement le caractère, & en remplir les devoirs.

Ah ! mon cher papa, répondit le Chevalier, je ne voudrois être Evêque que pour ressembler à M. l'Archevêque de..., que l'on respecte tant, & à notre parent, l'Evêque de C...., dont vous faites vous-même tant de cas. A ce prix, mon fils, lui dit Valmont, que rien ne t'arrête; re-

double de zèle & d'ardeur pour les études qui conviennent au choix que tu veux faire ; mais garde-toi d'abandonner celles qui peuvent te mettre en état d'en faire un autre, ſi ce n'eſt pas pour celui-là que le Ciel t'a fait naître.

C'eſt ainſi que mon mari éclaire ſes enfans pour le bien de l'Etat & de la Religion, & pour leur véritable bonheur. Il donne à ſon aîné, relativement aux circonſtances, des avis encore plus précis. Il l'arme, à ſon entrée dans le monde, contre tous les dangers de la ſéduction. Il le prémunit contre l'exemple contagieux des Grands ; & lui fait tirer de quelques ſcènes aviliſſantes, qui ſe ſont paſſées ſous nos ieux, toutes les leçons qu'elles lui offrent contre le vice, & de nouveaux motifs d'encouragement pour la vertu. Il inſiſte à ſon égard ſur ce qui forme la vraie nobleſſe, le véritable héroïſme, la vraie grandeur ; & le pénètre tellement des ſentimens dont il eſt pénétré lui-même, que j'oſerois bien répondre que ſon fils ne compromettra jamais le mot ſacré de l'honneur, & que

le nom de Gentilhomme, ſi cher à nos Rois eux-mêmes, ne ſera jamais pour lui un vain nom.

Vous concevez, mon père, que ce n'eſt pas ſeulement par des diſcours, que mon cher Comte s'attache à former ſes enfans. Il joint l'exemple & l'uſage aux préceptes, en ſaiſiſſant toutes les occaſions de leur faire pratiquer ſous ſes ieux, & conjointement avec lui, des actions nobles & vertueuſes. Il ne ſe paſſe preſque point de jour qu'on n'ait recours à mon mari, pour en obtenir des ſervices eſſentiels qu'on ne pourroit attendre de tout autre. Sa généroſité, ſon affabilité, ſa bonté, ſont ſi connues, qu'on ne craint pas de les mettre ſans ceſſe à de nouvelles épreuves. Attentif à ne point ſe laiſſer ſurprendre, il ne néglige aucune des précautions néceſſaires, pour ne pas riſquer de mal employer ſon crédit, & de ne pas placer comme il faut ſes bienfaits : mais quand il s'eſt aſſuré que c'eſt à juſte titre qu'on réclame ſon ſecours, il n'y a rien de ſi difficile à quoi il ne ſe porte pour obliger ; & il le fait de ſi bonne grâce,

Ch. Monnet pinx. Louis Le Grand Sculp.

Quelle école pour les peres!

qu'il ſemble que ce ſoit lui qu'on oblige, quand on lui fournit l'occaſion de faire du bien. C'eſt là, ſelon ſa façon de penſer, le ſeul plaiſir ici-bas, qui ſoit pur & ſans mélange. Ses refus mêmes, lorſqu'il eſt forcé d'en faire, ont quelque choſe de ſi honnête, ils ſont accompagnés de manières ſi prévenantes, qu'on ne ſe retire jamais d'auprès de lui chagrin ni mécontent. Parmi cette foule de ſecrets qu'on lui confie & de ſervices qu'on lui demande, il eſt bien des choſes dont il peut ſans indiſcrétion faire part au Baron; il le met alors de moitié dans ſes démarches, & l'accoutume ainſi à devenir chaque jour plus humain & plus ſenſible; il en eſt d'autres dont il ſe repoſe ſur moi & ſur ma fille; & je n'ai pas beſoin de preſſer Julie. Elle eſt ſi compatiſſante & ſi tendre, que je me trouve forcée quelquefois de modérer ſon zèle & de tempérer ſa ſenſibilité.

Il n'eſt pas juſqu'à de petits détails, pour l'intérieur de la maiſon, que mon mari ne faſſe ſervir à exercer ſes autres enfans. C'eſt ſouvent par leur canal que

les domeſtiques demandent des grâces & les obtiennent. Il leur ſuggère pour ceux-ci de petits ſoins & des attentions qui leur font ſentir qu'ils ont affaire à des hommes (*b*). Les domeſtiques eux-mêmes ſemblent faire partie de ſa famille. Il veille ſur leur conduite ; il en exige par deſſus toutes choſes, de la Religion, de la ſageſſe, & des mœurs ; il aſſigne à chacun d'eux le genre d'occupations qui lui convient, & ne permet pas qu'il y en ait un ſeul d'inutile & de déſœuvré. Il les récompenſe à proportion de leur travail & de leur fidélité ; il conſent volontiers qu'ils ſe marient, s'intéreſſe à tout ce qui les concerne, & s'informe de leurs beſoins. Dans leurs maladies, il eſt le premier à les viſiter ; il les traite en père, les ſoutient, les conſole, & a le plus grand ſoin qu'il ne leur manque rien. Il s'eſt formé par là d'excellens ſerviteurs, dont il eſt adoré. Sous ſes auſpices, tout préſente ici l'image de l'ordre, de la bienfaiſance, de la Religion, & de l'humanité.

Quel contraſte, mon père, entre une vie ſi bien employée, & celle de tant d'a-

gréables fainéans, qui, en parlant plus que d'autres d'humanité, de bienfaisance, ne savent que séduire l'innocence, tyranniser leurs gens ou les dépraver, aller à la chasse, fouler leurs vassaux, jouer la comédie, mettre une partie de leur fortune sur trois cartes, manger le reste de leur bien avec des Actrices, s'amuser avec des Histrions, & qui croient encore qu'il n'y a rien de mieux à faire!

Le plaisir, que tant de gens trouvent à se livrer à des amusemens honteux, à former d'injustes projets, à nourrir des idées criminelles & des habitudes vicieuses; mon mari le fait consister tout entier à se pénétrer d'amour pour ses semblables, à méditer leur bonheur, & à le procurer autant qu'il est en lui. Autant ceux-là semblent jaloux de nuire, de perdre, & de détruire; autant Valmont paroît l'être de créer en quelque sorte & de vivifier.

C'est-là ce qui occupe, ce qui maitrise son âme; & en lui, ce goût, ce désir du bien, c'est la Religion, c'est la charité qui l'a fait naître.

Pour satisfaire un penchant si digne de lui, le Comte est sagement économe de son temps & de ses revenus. Il ne soupe presque jamais dehors. Il se lève de grand matin ; & c'est sur-tout dans la matinée qu'il trouve le moyen de remplir ses nobles fonctions. Il fait rendre un compte exact à ses gens d'affaires ; ne se permet aucune dette ; & les regarde comme une bassesse ou une injustice, toutes les fois qu'on peut se dispenser de les contracter, ou qu'on fait languir des créanciers, qu'à force de retranchemens & d'économie on devroit s'empresser de payer (c). Cet esprit d'ordre lui procure les moyens de faire face à tout, & d'avoir toujours des fonds en réserve pour parer à tous les évènemens. Sa dépense est réglée sur son état & sur les biens dont il jouït. Sa table est servie comme il convient, mais sans profusion. Son habillement est sans faste, mais d'un goût exquis dans sa simplicité même. Il réunit dans sa personne les grâces & la dignité. Chéri, révéré au dehors, comme il l'est dans sa propre maison, on le voit par-tout également doux,

affable, modeſte, & toujours le plus vertueux & le plus aimable de tous les hommes.

Je ne ſais, mon père, ſi j'ai pu avoir, dans certains temps de ma vie, quelque bonne opinion de moi-même; mais il me ſemble du moins que, s'il m'en reſtoit encore, je la perdrois bien tôt en me comparant avec lui. Non, je n'ai plus d'autre orgueil à craindre que celui qu'on peut reſſentir, en penſant qu'on eſt l'épouſe de Valmont.

NOTES.

PAGE 239.

(a) *J'AIME mieux, après tout, te voir un attachement honnête, &c.* Il ne peut qu'être dangereux de livrer ſon cœur à l'amour. Voyez dans le premier volume de ces lettres* ce que diſoit ſur cela M. Dorval à ſon élève. Il eſt ſi difficile de contenir ce penchant dans de juſtes bornes, de lui donner un but légitime, de faire un digne choix; l'amour entraine tant de maux, & eſt environné de tant d'écueils

* Lettre XIV.

pour la sagesse, qu'il est toujours à désirer qu'on ait la force de s'y soustraire, pourvû toutefois qu'on ne veuille pas mettre à la place, comme on le fait de nos jours, des goûts volages & des mœurs libertines. Mais lorsque, par des circonstances qu'on n'a pu prévoir, ou qu'on n'étoit pas libre d'empêcher, on vient à s'appercevoir qu'un jeune homme, dont l'âme est innocente & pure, a conçu des sentimens trop tendres pour un objet, qui d'ailleurs lui convient; que reste-t-il à faire à un sage Instituteur, si ce n'est de régler son penchant, s'il ne croit pas pouvoir le vaincre, & d'en tirer parti pour la vertu?

PAGE 254.

(b) *Qui leur font sentir qu'ils ont affaire à des hommes.* C'est ce qu'on ne sauroit graver de trop bonne heure dans l'esprit de ceux, qui, par leur fortune ou leur naissance, se trouvent appelés à être élevés au dessus des autres. J'ai lu quelque part un trait bien propre à les instruire.

Un Roi, plein d'humanité pour ses sujets, avoit un fils d'un caractère tout opposé. Se croyant d'une autre nature que le commun des hommes, il traitoit le peuple & les Grands eux-mêmes, avec un ton de hauteur & de dureté, qui les révoltoit. Son père, craignant,

& qu'il ne les rendît malheureux lorsqu'il seroit sur le trône, & que, las de sa domination, ils ne se soulevassent contre lui, travailloit en vain à lui faire perdre son orgueil & sa fierté. Un jour qu'il témoignoit sa peine à un de ses courtisans, ce confident zélé prit sur lui, avec le consentement du Roi, de corriger le jeune Prince. Il saisit la circonstance où la Princesse son épouse venoit de lui donner un fils. La nuit suivante, il fit mettre un autre enfant, qui venoit de naître, à côté de celui-ci, après avoir pris les précautions nécessaires pour ne pas risquer de les confondre. Le Prince à son réveil n'a rien de plus pressé que de courir au berceau de son fils. Quelle est sa surprise lorsqu'il y voit deux enfans tout à fait semblables, & n'ayant aucune marque extérieure qui les distingue! De l'étonnement, il passe à tous les éclats de l'emportement & de la fureur. Le Roi survient, attiré par ses cris. » Eh quoi, mon fils, lui dit-il, déja prévenu par son confident, vous est-il si difficile de discerner quel est ici l'enfant qui vous appartient ? Votre sang, qui coule dans ses veines, peut-il lui laisser rien de commun avec les autres mortels ? La nature n'a-t-elle pas imprimé en lui des caractères de supériorité & de grandeur, auxquels il soit impossible de se méprendre ? & ce fils de l'Héritier présomp-

tif de ma Couronne peut-il reſſembler aux derniers de mes ſujets «? Le jeune Prince comprit aiſément le ſens de ces paroles, & devint auſſi affable & auſſi humain que l'étoit ſon père.

M. le Dauphin, père de notre auguſte Monarque, a fait à nos Princes, dès leurs plus tendres années, une leçon non moins forte & plus touchante encore. Il fit apporter en leur préſence les regiſtres de la Paroiſſe ſur laquelle ils avoient été baptiſés. » Vous voyez, » leur dit-il, votre nom précédé & ſuivi d'une » foule de noms obſcurs. Comme hommes, » vous vous trouvez ici confondus avec une » foule d'autres hommes; vous l'êtes également » comme Chrétiens. C'eſt qu'en effet, » ſous ces deux rapports, qui forment en vous » ce qu'il y a de plus grand, tous les hom- » mes ſont vos égaux «.

PAGE 256.

(c) *Il ne ſe permet aucune dette; & les regarde comme une baſſeſſe ou une injuſtice, toutes les fois, &c.* J'aimerois à penſer que ce ſiècle de bienfaiſance n'eſt plus ce même ſiècle, où l'on ſe faiſoit un honneur d'avoir des dettes & de mourir inſolvable; où celles du jeu, il eſt vrai, devenoient ſacrées, mais où l'on croyoit de ſa dignité de laiſſer languir de miſérables Arti-

ſans, qui ſe ruinoient à faire des avances dont ils n'étoient pas payés; où le ſalaire des Domeſtiques, retenu pendant bien des années, ne paſſoit pas pour un véritable larcin : pourquoi faut-il que cette idée, qui me ſeroit ſi chère, ſoit démentie à chaque inſtant par des traits qui font gémir l'humanité!

Il y a quelque temps qu'un pauvre Citoyen, s'étant amaſſé quelque argent, l'avoit employé à s'établir dans un des fauxbourgs de cette Capitale. Au bout de ſix mois, il fut réduit à la mendicité par un incendie. Un très-grand Seigneur lui devoit une ſomme, qui eût ſuffi pour le relever. Le malheureux, dans un ſi preſſant beſoin, implore ſa bonté ou plutôt ſa juſtice. Bagatelle! miſère! répond durement ce Grand, dont on vantoit la généroſité. — C'eſt peu pour vous, Monſeigneur, mais c'eſt tout pour moi. — Miſère, encore une fois! Cocher, à l'opéra; & vîte, car je ſuis preſſé.

Grand du monde, qui que vous ſoyez! quels traits de bienfaiſance pourroient couvrir un trait comme celui-là?

LETTRE XVIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

JE n'ai pas cru, mon père, devoir attendre votre réponse, pour vous faire part de tout ce qui peut intéresser votre tendresse pour nous. Le Chevalier de Lausane a supplié la Reine, de favoriser ses vœux par rapport à ma fille, & de lui obtenir pour cette alliance l'agrément du Vicomte, à qui le Roi venoit d'accorder la place, pour laquelle il se croyoit en concurrence avec moi. La Reine a saisi cette ouverture avec un excès de joie, qui peignoit vivement toute la bonté de son cœur. Elle a passé à l'instant chez le Roi; & après lui avoir dit que c'étoit à ma sollicitation, qu'elle avoit demandé pour le Vicomte la grâce qu'elle souhaitoit si ardemment pour moi-même, elle a exposé à Sa Majesté les désirs du Chevalier, & l'espèce de répugnance que son frère avoit à les satisfaire. Qu'il sache, je vous en conjure, a-t-elle ajouté, que

c'eſt au Comte qu'il doit la protection que je lui ai accordée, & la faveur dont vous venez de l'honorer; qu'il oublie tous les ſujets de reſſentiment qu'il peut avoir; & que le mariage du Chevalier avec Mademoiſelle de Valmont confonde à jamais les intérêts des deux familles. Le Roi a applaudi à cette alliance, & en a parlé le jour même à M. de Lauſane, qui s'eſt vu forcé de me faire ſon remercîment d'un ſervice, pour lequel je n'en attendois pas lorſque je le lui ai rendu. Il m'a en même temps demandé Julie pour ſon frère, en joignant, m'a-t-il dit, ſa demande à celle que ſon oncle m'avoit déja faite. Malgré le contentement & l'air de franchiſe qu'il affectoit, la contrainte perçoit à travers ſes démonſtrations; & il étoit aiſé de voir; que l'autorité avoit plus de part à ſa démarche que le penchant. Je n'ai pas voulu paroître m'en appercevoir, ni écouter à ce ſujet une fauſſe délicateſſe, qui m'eût fait manquer à ce que je devois aux bontés de Leurs Majeſtés, aux vœux du Chevalier, & au bonheur de ma fille, qui ne peut

qu'être heureuse avec lui. J'ai remercié à mon tour le Vicomte de l'honneur qu'il me faisoit. Je lui ai dit que, quoique je me fusse fait une loi de ne point disposer de mes enfans, & de ne rien résoudre d'essentiel sur tout ce qui les concerne sans votre agrément, je croyois toutefois pouvoir lui être garant que vous vous feriez, ainsi que moi, un honneur & un devoir de vous conformer aux intentions de Leurs Majestés : que je désirois seulement que, l'ouverture de la campagne devant se faire dans très-peu de temps, & ma fille étant si jeune encore, on voulût bien différer ce mariage jusqu'à mon retour, dans l'espérance qu'il ne vous seroit pas impossible d'y assister. M. de Lausane m'a paru très-satisfait de ce délai. Puisse-t-il ne pas avoir dessein de le faire servir à rompre une union, dont je sens plus que jamais tout le prix !

LETTRE

LETTRE XIX.

Du Marquis au Comte & à la Comtesse.

NE craignez pas, mon fils, que je désavoue les projets que vous aurez formés. Depuis long temps nos vûes, nos sentimens sont les mêmes; & vous ne pouvez plus rien vouloir, que je n'aye désiré le premier avec autant d'ardeur que vous. J'ai déja marqué à Emilie le tendre intérêt que je prenois au Chevalier. Je n'ai pas craint de lui dire, combien, s'il devenoit un jour plus conséquent & plus sage, il me seroit doux de le voir l'époux de Julie. Recevez donc, mes chers enfans, tous mes pouvoirs & toutes les bénédictions d'un père, qui ne cesse de rendre grâces au Ciel de lui avoir donné des enfans tels que vous.

LETTRE XX.

Du Comte de Valmont au Marquis.

JE n'ai point perdu de vue, mon père, le conseil que vous m'avez donné dans une de vos lettres, de me faire, s'il se pouvoit, un ami, qui, vivant dans le monde sans y tenir, n'ayant par sa situation ni les préjugés des Grands ni ceux des riches, connoissant assez les hommes pour pouvoir leur être utile & voulant bien l'être, mais sans prétentions pour lui-même, content d'un état médiocre & s'estimant heureux de n'être point obligé d'en sortir, me fît part, dans des circonstances critiques, de son expérience, de sa sagesse, & de ses lumières, me montrât la vérité dans tout son jour parmi toutes les préventions qui tendent à nous en écarter, vous suppléât en quelque sorte à mon égard dans bien des momens, & pût, s'il étoit nécessaire, me suppléer un jour auprès de mes enfans.

Je sentois le besoin d'un tel ami de-

puis que j'avois le malheur d'être éloigné de vous. Mais des amis de ce caractère se rencontrent difficilement. Je craignois d'y être trompé ; d'avoir à me défendre, par la suite, de l'orgueil secret & des vûes personnelles de celui dans lequel j'aurois placé ma confiance. Je craignois qu'après l'avoir choisi dans une condition inférieure à la mienne, (puisqu'autrement il ne pouvoit remplir qu'une partie de l'objet que je me proposois,) il ne se fît de mon amitié un trafic d'intérêt ou de vanité. Dans cet état de perplexité, j'examinois, j'étudiois tous ceux qui sembloient avoir quelque rapport à mes vûes. Je n'en trouvois pas qui y répondissent comme je le désirois : je n'appercevois, dans la plupart, ni une façon de penser assez noble, ni un discernement assez exact, ni des principes sur lesquels je pusse faire un assez grand fonds. Leur langage n'avoit point ce ton de franchise & de vérité, cet air mâle & ferme, qui promet dans un ami une critique sévère de nos défauts, & assez de courage pour ne pas se lasser de nous les dire. Souvent aussi, avec un ca-

ractère de droiture & des principes de Religion, il leur manquoit cette connoissance profonde du cœur humain, que le seul usage du monde ne donne pas, qui ne s'acquiert point sans beaucoup de réflexion, & sans laquelle cependant presque tous les conseils portent à faux, ou ne prennent pas sur notre esprit assez d'autorité & de crédit pour nous engager à les suivre. Plus souvent encore je ne remarquois point en eux cette aménité, ce charme de la douceur & de la bienveillance, qui nous rend la vertu aimable, en nous rendant cher celui qui nous en offre les leçons. C'étoit sur un militaire, plus que sur tout autre, que je voulois fixer mon choix, espérant y puiser plus de ressources pour moi, pour mes enfans, & en particulier pour le Baron.

Après bien des recherches, & lorsque je commençois à me rebuter de leur peu de succès, une Providence attentive à mes besoins a daigné enfin seconder mes intentions. Dans le Corps où est mon fils, & dans sa Compagnie, est un ancien Officier, nommé Verzure, généralement

eſtimé pour toutes les qualités de l'eſprit & du cœur qu'il poſſède au plus haut degré. Dans une viſite qu'il eſt venu rendre au Baron, je l'ai vu, je l'ai entretenu; & dès le premier inſtant je n'ai pas eu de peine à le juger. Son abord ſimple, noble, & aiſé; ſon air affable & prévenant, ſans avoir rien de trop vif ni de trop empreſſé; ſes diſcours ſans apprêt & ſans art, mais pleins de juſteſſe & de préciſion; toutes ſes manières, auſſi naturelles, auſſi vraies que ſes penſées & ſes expreſſions, peignoient le fonds de ſon âme, & confirmoient à mes ieux la vérité des éloges qu'on lui prodiguoit. Je crois qu'avec les ſentimens d'eſtime & de confiance qu'il m'inſpiroit, je me ſerois ouvert à lui dès le premier entretien, comme à un ſecond M. Dorval, ſi, lorſqu'on m'avoit vanté ſon mérite, on ne m'avoit pas ajouté, que, quoique né pour la ſociété, dont il eût pu faire les délices & l'ornement, il s'en étoit ſéparé, autant que ſon état & les bienſéances pouvoient le lui permettre, & n'avoit plus de liaiſon intime avec perſonne. Ce

caractère particulier, que tout le monde lui connoiſſoit, & qui ne diminuoit en rien le reſpect qu'on avoit pour lui, m'étonnoit par le contraſte qu'il formoit avec cet extérieur engageant & facile qu'il faiſoit paroître; je n'oſois m'avancer, par la crainte même de l'éloigner davantage; & je remis à un autre moment à ſonder ſes diſpoſitions les plus ſecrètes.

Je fus le voir avec mon fils. Son ſéjour ordinaire eſt à la campagne. Une petite maiſon à quelques lieues de Paris, un enclos aſſez vaſte, & au dehors quelques arpens de terre, forment en bien fonds tout ſon domaine. Une ancienne Gouvernante, un valet jeune encore, qu'il traite avec bonté, & qui paroît le ſervir avec autant d'affection que de reſpect, un vieux jardinier qui en eſt le père, compoſent tout ſon domeſtique. Il donne lui-même tous les jours quelques heures à cultiver les fleurs & les fruits de ſon jardin. Près de ſa maiſon, qui eſt à quelque diſtance du village, eſt une grande ferme, appartenante à l'Abbaye de.... & plus loin un petit bois qui en

dépend, & où il va chercher dans les beaux jours de l'été de l'ombre & de la fraîcheur. Autour de lui ſont des côteaux-rians, dont l'aſpect borne d'aſſez près ſon horizon, ſans que ſa retraite en paroiſſe moins agréable. Les buſtes de quelques grands hommes, tels que ceux de Turenne, de Fabert, de Catinat, de Fénélon; des eſtampes & des tableaux des meilleures écoles, qui retracent, ou des jeux champêtres, des fêtes de village, les travaux de la campagne, ou des traits d'humanité & de bienfaiſance, ou des exemples attendriſſans de piété & de Religion; une bibliothèque, peu nombreuſe, mais au choix de laquelle le goût, la ſageſſe, & les mœurs ont préſidé; ſont l'unique ornement de cette demeure, & en font toute la richeſſe. Cette maiſon eſt celle d'un Sage, & rappelle, moins encore par ſa petiteſſe que par les diſpoſitions de celui qui l'habite, le ſouvenir de la maiſon de Socrate.

M. de Verzure vint au devant de nous dès qu'il nous apperçut, & avec ce ton de ſimplicité & de nobleſſe qui lui eſt

propre, il nous fit l'accueil le plus obligeant. Encouragé par cette réception, je lui demandai, après un entretien que je ſouhaitois de prolonger, la permiſſion de venir interrompre quelquefois ſa ſolitude & de lui amener le Baron. Monſieur, me répondit-il en me prenant la main, comme ſi nous nous fuſſions connus depuis long temps, je ne vous dirai pas que la demande que vous me faites m'honore; j'ai trop apprécié la valeur des termes, pour me ſervir de celui-ci vis à vis d'un homme qui penſe comme M. de Valmont : mais je ne craindrai pas de vous dire que l'eſtime dont j'étois prévenu à votre égard, n'a pas eu moins de part à la viſite que je vous ai faite, que l'obligation de rendre à M. le Baron celle que je lui devois. Il y a trop de conformité dans nos ſentimens, pour que je ne déſire pas d'être lié plus étroitement avec vous. On vous aura parlé de mon goût pour la retraite. Ce goût n'eſt point en moi l'effet de la miſanthropie : il eſt le fruit d'une longue & tardive expérience, & de l'horreur que j'ai toujours eue pour

le vice & pour l'impoſture. La vérité & la vertu ſont ſi rares parmi les hommes ! La préſence de M. votre fils ne m'empêchera pas de vous ouvrir mon cœur : à ſon âge, il ne peut que gagner au récit que je vais vous faire.

Privé de ma mère preſque au ſortir de mon enfance ; élevé au fond d'une province ſous les ieux d'un père, qui n'avoit d'autre ſoin que celui de me former lui-même à la Religion, à la probité, & à tous les principes du véritable honneur, ne connoiſſant d'autre ſociété que celle de quelques vieux militaires, retirés comme lui, & qui avoient ſon même caractère de bonté & de droiture ; je ne me figurois pas que le monde pût être différent de ce qu'il étoit autour de moi. Je liſois peu, & ne réfléchiſſois pas aſſez pour tirer, de mes lectures, des lumières qui puſſent me détromper d'une ſi douce erreur. Le peu de livres qui me tomboient entre les mains, étoient d'ailleurs de nature à m'y confirmer : ils ne m'offroient pour la plupart que les coutumes & les mœurs de l'ancienne Chevalerie. Quel-

ques exercices convenables à un Gentilhomme rempliſſoient une partie de ma journée. Après eux, la chaſſe étoit mon occupation la plus ordinaire, & toutes mes leçons de morale conſiſtoient dans le bien que je voyois faire. Cette vie innocente & paiſible ne fut pas de longue durée. Mon père mourut avant que j'entraſſe au ſervice. A cette époque tout changea pour moi. Un oncle, qui devenoit mon tuteur, & qui, n'ayant point d'enfans, ſe propoſoit depuis long temps de m'adopter pour ſon fils, vint me chercher & m'emmena à Paris. Il étoit Ecuyer du Prince de..... dont il avoit ſu gagner la confiance, & dont il partageoit en courtiſan les intrigues & les plaiſirs. Il me préſenta à lui, comme un jeune homme qui ne demandoit qu'à être formé, & dont il pourroit un jour tirer parti. Le Prince s'amuſa beaucoup de ma naïveté & de ma franchiſe. Satisfait cependant de quelques ſaillies, qui annonçoient en moi de la vivacité & une ſorte d'eſprit; me trouvant une taille avantageuſe, une figure aſſez noble; & content d'ailleurs de ce

que ma physionomie sembloit lui promettre ; il me recommanda aux soins de mon oncle, qui prétendoit se faire honneur auprès de lui du nouveau genre d'éducation qu'il alloit me donner. Il commença par me choisir les Maîtres les plus propres à me former le goût, & à me faire acquérir en peu de temps les connoissances qui m'étoient les plus nécessaires. Mes progrès à cet égard parurent répondre à son attente, mais elle fut cruellement trompée sur tout le reste. Il s'étoit chargé de m'instruire lui-même dans ce qu'il appeloit la science du monde. Ses leçons présentées d'abord avec assez de ménagement pour ne pas alarmer ma délicatesse, mais devenues moins équivoques de jour en jour, contrarioient toutes celles que j'avois reçues de mon père. Une complaisance envers les Grands, qui devoit aller jusqu'à la servitude ; une déférence aveugle à leurs volontés & à leurs caprices ; l'attention à prévenir sans scrupule tous leurs désirs ; l'art de charmer leur ennui, de flatter leur amour-propre, de nourrir leurs passions, ou de

les faire naître au gré de mes intérêts ; la dissimulation la plus profonde ; l'éloignement de toute vérité ; l'oubli de tous principes ; une très-bonne opinion de moi-même, qui fît valoir à leurs ieux mes talens, mes ressources, & mes lumières ; un ton de confiance, qui me mît en état de les maîtriser sans qu'ils s'en apperçussent ; un manège adroit ; une politique sourde ; de longs circuits, qui les ramenassent sûrement à mes vûes, lorsque j'aurois l'air d'entrer le plus servilement dans les leurs ; pour le dire en un mot & sans adoucissement, un mélange de bassesse & d'orgueil : tel étoit le plan qu'on me traçoit pour que je parvinsse à jouer un rôle auprès d'eux, & sur-tout auprès du Prince dont je devois briguer la faveur.

Ces leçons me rempliſſoient d'étonnement & d'horreur ; & j'étois trop ouvert & trop franc, pour déguiser l'impression qu'elles faisoient sur moi. Non, Monsieur, dis-je un jour, avec un air d'indignation & d'un ton ferme & assuré : non, jamais cette Morale ne sera la mienne ; elle répugne trop à mon cœur ; elle est

trop oppoſée à celle de mon reſpectable père. Si je pouvois l'adopter un ſeul moment, je croirois entendre ſon ombre plaintive s'élever contre moi, & me demander compte des principes & des exemples qu'il m'a donnés. Jeune homme; repartit mon oncle en riant de ma ſimplicité, l'ombre de ton père penſe bien à toi. J'ai pitié des préjugés dont il a bercé ton enfance. Sois donc un être bizarre & inutile dans la ſociété; reſte confondu dans la foule des imbécilles & des miſérables; va languir dans ta noble chaumière, ſans fortune & ſans gloire. Ah! plutôt, m'écriai-je, plutôt mille fois y retourner ſans nom, ſans crédit, & ſans richeſſes, que de les acheter par le vice & par l'impoſture; plutôt y paſſer le reſte de mes jours obſcur & ignoré, plutôt n'être rien, que de ramper honteuſement pour m'élever, que de devenir un homme important, en ceſſant d'être honnête & vrai, & en me rendant mépriſable! Ces réponſes libres & tranchantes euſſent indiſpoſé pour toujours mon oncle contre moi, s'il n'eût été retenu

par un secret penchant pour l'unique reste de sa famille.

Le Prince, de son côté, cherchoit à s'assurer par lui-même, de l'effet que produisoit en moi cette éducation tant vantée qu'on s'étoit flatté de me donner. Il m'admettoit par intervalles à des parties de chasse, où je pouvois me montrer tel que j'étois, sans gêne & sans contrainte. Il m'adressoit souvent la parole, il me questionnoit; & j'en profitois pour lui représenter les vœux, & la misère des pauvres paysans, les vexations qu'on leur faisoit éprouver en son nom, les pertes innombrables qu'on leur faisoit supporter, le joug dur & tyrannique qu'on imposoit à tant d'hommes pour satisfaire aux plaisirs d'un seul homme. Le Prince, étonné de ce langage, me regardoit; il sembloit quelquefois sourire à ma sincérité. Mais trompé à l'instant même par les flatteurs qui l'environnoient, il prenoit en dédain mes prétendues rêveries, & vouloit bien me faire grâce, en faveur de mon oncle, de la hardiesse que j'avois eue de plaider devant lui la cause de

l'Humanité. Lassé enfin de ce qu'il appeloit la sauvagerie & les algarades de son neveu, il me bannit de sa présence, en lui disant, que l'unique parti qu'il eût à prendre, étoit de me faire entrer dans la Gendarmerie; & que, par considération pour lui, il voudroit bien m'y protéger. Le Prince ne tarda pas à être obéi, & en effet on m'avança au bout de quelques années.

Un mariage très-avantageux pour moi étoit sur le point de se conclure. J'aimois la personne que je devois épouser, & je croyois en être aimé. Elle se flattoit que le crédit de mon oncle me mèneroit beaucoup plus loin: mais il encourut la disgrâce du Prince, & en mourut de chagrin. Un ami, sur lequel je comptois autant que sur moi-même, se mit sur les rangs pour solliciter en son nom une compagnie qui m'avoit été promise; il l'obtint, & fit réussir en sa faveur le mariage que je me croyois au moment de contracter. Je me vis ainsi trahi tout à la fois sur les deux objets qui m'intéressoient le plus vivement, & par les deux

personnes qui m'étoient les plus chères.

Comme la guerre venoit de finir ; pour faire diversion à ma douleur, je demandai la permission de voyager. Je vendis ce qui me restoit des biens de mon père & de ceux de mon oncle, qui, n'étant riche que des pensions qu'on lui faisoit, me laissoit une succession très-modique. Après avoir placé en viager une partie de mes fonds, j'en employai une autre partie à voyager dans les différentes Cours de l'Europe. De retour en France, j'y fis de nouvelles connoissances ; je crus y avoir acquis de nouveaux amis ; & j'y éprouvai, au bout de quelques années, de nouvelles trahisons. Mon trop de franchise, dont je n'avois point perdu l'habitude, en me consolant en secret de mes malheurs, m'en attiroit de plus grands encore. Une fois, entre autres, je fus traité en criminel d'Etat, pour avoir dit à un homme en place une vérité que je croyois nécessaire. Las des hommes, parce que jusqu'ici, me dit M. de Verzure, je n'avois point eu le bonheur d'en rencontrer qui eussent vos principes ; résolu de les fuir, sans

ceſſer de les aimer ; ne voulant d'autre liaiſon avec eux que celle dont mon état ne me permettoit pas de me diſpenſer ; je me ſuis ménagé cette retraite, d'où je ne ſors que très-rarement, & où je fais mon unique étude, de la Religion, de la nature, & de moi-même ; plus heureux maintenant, ſi vous & M. le Baron, vous venez quelquefois la partager avec moi !

Je témoignai à M. de Verzure combien cette offre me flattoit, & uſant de la même franchiſe dont il avoit uſé envers moi, je lui fis part des conſeils que vous m'aviez donnés. Je lui dis combien je déſirois ardemment de trouver un ami tel que lui, & combien je me félicitois de l'avoir rencontré. Je lui demandai auſſi ſon amitié pour mon fils, & je le priai de lui tenir lieu d'un ſecond père. Il me le promit, & nous nous ſéparâmes avec une égale impatience de nous revoir. Il m'a prévenu peu de jours après. Depuis ce temps, je ne ceſſe de cultiver, de concert avec le Baron, un ami qui nous eſt ſi eſſentiel à tous deux. C'eſt auprès de lui que je vais chercher, dans les cas preſſans &

difficiles, les lumières dont j'ai besoin. C'est avec lui que je vais me délasser du triste & dégoûtant spectacle des vices & des passions des hommes. Je lui parle souvent de vous avec Emilie, qui le goûte autant que moi. Il nous soutient, il nous console de votre absence, & nous fait puiser dans ses entretiens une force nouvelle. La sagesse de ses principes, jointe à la connoissance qu'il a du cœur humain, rend ses avis toujours sûrs & son commerce vraiment utile. Le Baron a conçu pour lui la plus grande estime & le plus tendre attachement. Il lui communique ses réflexions, ses études; il lui a même fait part des secrets de son cœur. Un tel confident ne peut que servir à épurer de plus en plus ses sentimens, & à fortifier son goût pour la vertu.

Tout se prépare pour l'ouverture de la campagne. M. le Maréchal de... va commander en Al.... Deux autres corps de troupes sont destinés à garder nos frontières. Le dernier, le moins considérable des deux, sera placé à quelque distance de l'autre, de manière qu'il puisse s'en

rapprocher aiſément, ſi leur jonction devenoit néceſſaire, ou prêter les mains à la grande armée, ſi nous nous trouvions moins en forces de ce côté-là. Il n'eſt pas décidé ſi je continuerai à ſervir ſous le Maréchal : c'eſt ce qui pourroit m'arriver de plus favorable, par l'amitié qu'il a pour moi. Les deux autres Généraux ne ſont point encore nommés, ce qui occaſionne bien des intrigues & des mouvemens à la Cour.

Les ennemis paroiſſent vouloir faire les plus grands efforts, pour réparer les mauvais ſuccès qu'ils ont eus dans la dernière campagne, & nous forcer à une paix moins avantageuſe que celle à laquelle nous avons droit de prétendre.

LETTRE XXI.

Du Marquis à son Fils.

JE n'ai pas voulu différer, mon cher fils, à te marquer la joie que je ressens du don inestimable que le Ciel a daigné te faire, dans la personne de M. de Verzure. Tel que tu me le dépeins, il est l'ami qu'il te falloit; & quel honneur pour toi, qu'il t'ait jugé digne d'être le sien! C'est maintenant que tu trouveras au besoin un censeur exact & fidèle, qui, persuadé de ton amour pour le vrai, fera briller à tes ieux la lumière, lors même qu'elle viendroit à contrarier tes penchans; qui, peu occupé du soin de plaire, n'ambitionnera auprès de toi d'autre avantage, que celui de t'être utile; qui, t'aimant pour toi-même, se croira payé de son attachement & de ses services par le bien qu'il te verra faire. Si cependant, comme j'ai lieu de m'en flatter, M. de Verzure ne peut avoir par la suite rien d'essentiel à te dire, que ton cœur géné-

teux & ſincère ne t'ait dit avant lui ; ah ! du moins il te confirmera dans tes réſolutions ; il te ſoutiendra dans tes nobles projets, & t'inſpirera le courage néceſſaire pour les bien remplir.

Je fonde ſur lui les mêmes eſpérances, & de plus grandes encore, par rapport à ton fils. Tu ne ſeras pas toujours le maître de l'avoir à tes côtés, ſur-tout à l'armée : c'eſt là toutefois que ſe rencontrent, pour la conduite & les mœurs d'un jeune homme, les plus grands périls. C'eſt là qu'en bien peu de temps ſes principes s'altèrent, que ſon caractère ſe dément, qu'une répétition conſtante de fauſſes maximes change inſenſiblement ſa manière de penſer, que la continuïté des mauvais exemples & la crainte du ridicule deviennent pour lui une ſéduction de tous les momens, ſi, dans ſon Corps, il n'a pas, pour ſoutien & pour guide, quelqu'un dont la réputation ſoit bien établie, dont l'âge, dont la vertu, long-temps éprouvée, impriment une ſorte de vénération, & qui couvre de ſon ombre le diſciple confié à ſes ſoins;

Eh ! pour le Baron, quel plus digne soutien, quel plus sage Mentor, que M. de Verzure !

La petite maman est enchantée, par rapport au Baron, qu'elle appelle toujours son fils, de la découverte que tu viens de faire. En lisant avec moi la dernière lettre qu'Emilie m'a écrite, elle s'est presque fâchée de l'espèce de critique que tu semblois faire, des projets d'union dont elle nous a entretenus tant de fois, & qui flattent si sensiblement son amitié pour nous. Elle étoit tentée de croire que la nouvelle perspective qui s'ouvroit devant toi, te faisoit ambitionner pour ton fils, un autre parti que sa chère Hortense. Voilà les gens de Cour, s'est-elle écriée dans un premier mouvement de dépit; & elle a laissé tomber quelques larmes. J'ai continué à lire. Le sombre nuage qui s'étoit répandu sur son front, s'est bien tôt dissipé; la joie a brillé dans ses ieux; elle s'est accusée elle-même de trop de vivacité, & en m'embrassant, elle s'est réconciliée avec toi.

Je ne puis d'ailleurs qu'approuver ta

façon de penſer. Ce ne ſont point ces alliances que forment la politique des pères & leur fauſſe prévoyance, qui font pour l'ordinaire le bonheur des enfans. Combien n'as-tu pas vu, cher Valmont, de ces mariages ſi propres à flatter l'orgueil des familles, n'offrir dès les premiers jours que des caractères diſcordans, que des cœurs mal aſſortis; & au lieu des avantages qu'on s'en promettoit, n'enfanter que des ſcandales, des diviſions, & des haines! Il faut ſans doute qu'il n'y ait pas trop de diſparité entre les conditions, ni peut-être même trop de diſproportion entre les fortunes; mais lorſqu'après tout les familles ſe conviennent, le plus ou moins de décoration & de richeſſes ne doit pas balancer, ce me ſemble, la convenance des inclinations, des caractères & des mœurs. Tu n'ignores pas qu'Hortenſe eſt par ſon père d'une Maiſon très-ancienne; que par ſa mère elle tient à celle d'Emilie; que ſa fortune s'eſt accrue des grands biens qu'avoit acquis M. Dorval. Hortenſe a été formée ſous nos ieux; elle a été élevée avec ton

fils; leurs cœurs paroiſſent faits l'un pour l'autre; & je crois, Valmont, que toutes ces circonſtances réunies ne peuvent faire qu'un heureux mariage. Celui du Chevalier de Lauſane avec Julie a quelque choſe de plus favorable dans les idées d'un certain monde; mais il ne ſauroit me flatter davantage, & je les déſire tous deux avec un égal empreſſement.

LETTRE

LETTRE XXII.

De la Comteſſe de Valmont au Marquis.

J'ADMIRE, mon père, la modeſte & ſage tranquillité de mon mari, dans un moment, où tout s'agite, où tout fermente autour de lui. Tandis que ceux qui ſe ſentent appuyés par leur crédit ou par leur naiſſance, quoiqu'ils ſoient les moins diſtingués par l'éclat ou l'ancienneté de leurs ſervices, briguent à l'envi l'honneur du commandement; Valmont, que les plus vieux Militaires en jugent digne, & que le Maréchal lui-même a déſigné comme celui qui méritoit le mieux d'y prétendre, s'éloigne de tout ce qui pourroit le lui procurer. Il fait moins aſſidument ſa cour, depuis qu'il ſait qu'il pourroit être queſtion de lui. Il fréquente moins ceux, qui, dans le Conſeil, ſeroient le plus diſpoſés à lui accorder leur ſuffrage. Lorſqu'on lui parle des titres qu'il s'eſt acquis, il rejette ſes ſuccès ſur l'expérience & les lumières du Maréchal,

qui dictoit ſes opérations, & ne craint pas d'avancer qu'il n'a point appris aſſez long-temps à obéir, pour ſe croire en droit de commander. Il ne conçoit pas, me dit-il entre nous, comment on peut prendre ſur ſoi le ſort de tant d'hommes, & peut-être celui de tout un Empire, ſans y être forcé par l'autorité.

Cependant la Vicomteſſe, qui ne laiſſe paſſer aucune occaſion de ſe faire valoir auprès de lui, s'intrigue & agit fortement en ſa faveur. Beaucoup plus conſtante dans ſes goûts, que je ne l'aurois cru & qu'il n'eût été à déſirer, elle ſemble s'être fait un point d'honneur d'enchainer Valmont, qui met tous ſes ſoins à l'éviter. Dans un dernier entretien qu'elle a ſu ſe ménager avec lui, quoiqu'en ma préſence & ſous un prétexte aſſez plauſible pour qu'il lui fût impoſſible de s'y refuſer, elle employa auprès de lui l'amorce la plus flatteuſe pour un cœur qui ne ſeroit pas auſſi bien préparé que l'eſt le ſien. Vous bornez trop vos vûes, lui dit-elle. Eh ! pourquoi tant d'indifférence pour des honneurs qui vous ſont dus ?

Le choix dont on s'occupe ſi ſérieuſement à la Cour, ne doit tomber que ſur vous. La plus ſaine partie du Conſeil eſt dans vos intérêts. Que dis-je ? Il dépend de moi de vaincre le ſeul obſtacle que vous ayez à ſurmonter. C'eſt M. de Lauſane qui empêche que vous ne ſoyez nommé : c'eſt lui qui, par ſon crédit, arrête tous les effets de la bonne volonté que le Roi vous a témoignée juſqu'ici. Je me flatte de conſerver ſur l'eſprit du Vicomte aſſez d'empire, pour changer encore ſur cet article ſes diſpoſitions à votre égard, comme je me félicite de l'avoir fait par rapport au mariage de ſon frère avec Mademoiſelle de Valmont. Il me ſuffit aujourd'hui, cher Comte, pour vous ouvrir la carrière la plus brillante, de conſulter mon cœur. Votre ſort eſt entre mes mains. Tant pis, Madame, lui répondit Valmont avec un ſang froid auquel elle ne s'attendoit pas. Tant pis, reprit-elle d'un air déconcerté !... Oui, Madame, & je ne craindrai pas de le répéter. J'honore votre ſexe : de grands exemples m'apprennent, qu'il peut com-

mander avec succès & régner avec gloire. Mais quand la Providence ne l'appelle pas à gouverner, ce n'est point lui qui doit nous donner des Généraux ou des Ministres, qui doit les faire ou les défaire à son gré; & nous serions trop à plaindre, si de petites intrigues de Cour, des liaisons de goût & de caprice, de petites vûes étroites & bornées, devoient fixer le choix qui nous importe le plus. C'est sur un bon Général, sur un sage Ministre, que reposent la sûreté & le bonheur d'un Etat; c'est donc aux plus dignes qu'il convient d'en accorder les fonctions & les honneurs, & non à ceux qui réussiront le mieux à vous intéresser & à vous plaire. — Mais, Monsieur, si nos goûts sont d'accord avec le mérite? — Il faut, Madame, en laisser le discernement à ceux qui sont faits pour en juger. Sous un Prince tel que le nôtre, & sous des Ministres aussi éclairés, le vrai mérite se produira assez de lui-même. — Cependant, Monsieur, est-il impossible que le Prince se laisse prévenir? Malgré la sagesse de ses lumières, le crédit

de M. de Lauſane, par exemple, ne peut-il pas influer ſur ſes déterminations? Ne peut-il pas nuire au vrai bien que nous devons tous nous empreſſer de procurer? — Il y nuira moins, Madame, que vos empreſſemens, beaucoup moins que les préventions auxquelles vous vous livrez; & puiſqu'enfin il eſt queſtion de faire tomber le choix du commandement ſur ceux qui le méritent le plus, M. de Lauſane ne ſauroit-il trouver parmi tous nos Officiers Généraux quelqu'un qui y prétende à plus juſte titre que moi? — Ce langage, Monſieur, eſt digne de vous; il prouve mieux, que tout ce que je pourrois dire, que nos goûts ſont quelquefois raiſonnables, & que notre choix n'eſt pas toujours une affaire de préjugé. Mais, cher Comte, parlons avec une entière franchiſe; ſi mon goût eſt à vos ieux une foibleſſe, n'eſt-elle pas bien pardonnable? aux ieux d'une épouſe auſſi tendre que l'eſt Madame de Valmont, ne porte-t-elle pas ſon excuſe avec elle? & votre propre délicateſſe devroit-elle ſi fort s'en alarmer? Ah! je vois trop ce qui vous arrête.

Lorſque vous refuſez le ſervice que je veux vous rendre, convenez-en de bonne foi, c'eſt que vous ne voulez rien devoir à mon amitié pour vous. — Vous n'ignorez pas, Madame, quelle eſt ma façon de penſer; & y eût-il encore plus à perdre ou à gagner pour moi, je ne la trahirois pas. Il eſt vrai que trop de bonté de votre part me feroit craindre de me trouver engagé à trop de reconnoiſſance. Ce n'eſt pas qu'un ſentiment ſi doux pût jamais être à charge à mon cœur; mais j'aime mieux en effet qu'il ne vous doive rien, que de vous laiſſer la moindre idée que vous puiſſiez quelque jour en rien attendre de plus. J'ajoûterai, pour achever de m'expliquer avec vous ſans détour, que, bien loin de ſouhaiter le commandement que vous m'offrez, je le redoute; & que je m'eſtimerai trop heureux, d'apprendre encore à ſervir ſous quelqu'un de plus inſtruit que moi. Voilà, Monſieur, reprit la Comteſſe avec dépit, un langage bien ſingulier! Il faut que ce ſoit vous, pour que je puiſſe croire à tant de modeſtie & de déſintéreſſement. Eh!

quel eſt l'homme qui ne ſaisît avec empreſſement une ſi belle occaſion de faire valoir ſes talens, & de ſervir avec honneur ? A vous entendre, vous refuſeriez auſſi le bâton de Maréchal de France, ſi je pouvois en diſpoſer. — Oui, Madame; & la première raiſon que j'aurois de le refuſer, c'eſt que je ne l'ai pas mérité. — Et la ſeconde, Monſieur ? — Diſpenſez-moi de vous la dire. — En effet, d'après ce que vous m'avez déja dit, elle eſt facile à deviner. En vérité, Monſieur, vous avez juré de me rendre votre plus cruelle ennemie. Ah ! ma petite maman ! ajoûta-t-elle en ſe levant, quel homme ſauvage vous avez pour mari ! Eh bien, Monſieur, reprit-elle, en acceptant ſa main pour deſcendre, j'aurai l'eſprit mieux fait que vous; je vous ſervirai malgré votre refus; & il viendra peut-être un jour où vous ne craindrez pas d'avouer tout ce que vous me devez. Elle lui ſerra la main, & deſcendit avec lui.

Quelles mœurs ! grand Dieu ! & quel ſiècle que le nôtre ! Voilà ce que ſont, dans les conditions les plus relevées, tant

de femmes dont on vante les charmes ! Et quels charmes peuvent s'allier avec ſi peu de décence ? Eh quoi ! elles ne ſavent donc plus ce qui eſt dû à leur ſexe, ce qu'elles ſe doivent elles-mêmes ? Elles ſe chargent de toutes les avances, elles qui ſont ſi peu nées pour en faire, & qui ſe rendent déja ſi coupables, dès qu'elles ſouffrent qu'on leur en faſſe impunément. Quoi ! rien n'eſt donc un frein pour elles ! L'union la plus ſainte, les engagemens les plus ſacrés, ne diſent plus rien à leur eſprit ni à leur cœur. La préſence même d'une tendre épouſe, d'une mère de famille, ne leur imprime aucun ſentiment de reſpect. O ma Julie ! puiſſes-tu n'être jamais liée avec des femmes d'un ſemblable caractère ! Hélas ! ſi elles ſavoient du moins combien elles ſe dégradent, un reſte de fierté les défendroit peut-être de tant d'aviliſſement & de baſſeſſe.

Auſſi, mon père, ce ne ſont point leurs attraits que je crains pour mon mari. Je ne crains pas même pour lui ces offres ſéduiſantes, dont l'appât eſt

si dangereux pour des âmes vulgaires : la sienne est à l'épreuve de l'enchantement des richesses, des titres, & des honneurs. Mais ce que je ne cesse de craindre pour les suites, ce sont les excès de la vengeance dans un cœur vicieux & passionné, où la haine la plus violente tient de si près à l'amour. Je ne porte qu'en tremblant mes regards sur l'avenir. J'y vois une femme artificieuse & hautaine, se livrer à tous le ressentiment d'une passion méprisée, faire jouer tous les ressorts de l'intrigue, employer peut-être toutes les noirceurs de la calomnie pour perdre l'homme juste qu'elle n'aura pu vaincre, unir sa haine à celle de son mari, maitriser cette âme foible dont elle sait si bien plier à son gré toutes les volontés, &, abusant de son pouvoir, faire payer à Valmont, par une chaîne de malheurs, tous les rebuts qu'il lui aura fait essuyer. Tristes pressentimens, qui me forcent à la ménager, lorsqu'elle me paroît si peu digne de condescendance & d'égards ! Mon père ! joignez vos prières aux miennes. Que le Ciel,

en changeant ſon cœur, la préſerve elle-même de tous les maux qu'entraînent les paſſions ; & que, devenue plus heureuſe & plus ſage, elle laiſſe Valmont jouïr en paix du fruit de ſes vertus !

LETTRE XXIII.

De la même.

MADAME de Lauſane, en vantant ſon crédit, n'a point trop préſumé de ſon pouvoir. Elle a ſu triompher de la répugnance du Vicomte, & l'a forcé de ſe déclarer pour mon mari : tant il eſt aiſé, à une femme adroite & remplie d'attraits, de ſubjuguer un époux trop facile, malgré la contrariété des ſentimens & toute la réſiſtance qu'il peut faire ! Le Comte eſt nommé pour commander en chef les deux corps de troupes, ſur leſquels doit rouler une partie des opérations de la campagne, & dont l'un ſera au moins de vingt mille hommes effectifs, & l'autre de huit mille. Le moins conſidérable des deux aura ſon Commandant ſous les ordres de Valmont. La Reine, qui ne ceſſe de l'honorer de ſes bontés, & dont le cœur ſenſible & bienfaiſant ſe plaît à faire retomber ſur mon mari & ſur moi, les marques obligeantes de l'eſtime & de l'a-

mitié qu'elle a toujours eues pour vous, a été la première à lui faire son compliment. Tous les Courtisans s'empressent d'y joindre le leur. Quant aux militaires, moins accoutumés à se contraindre, leur joie est aussi sincère que l'étoient auparavant leurs vœux & leurs éloges. Il n'en est aucun, si l'on en excepte le Marquis de L...., qui ne se fit un plaisir de servir sous lui. Ce Lieutenant Général, de même date que mon mari, mais ancienne créature de Lausane, & qui, avec un caractère assez semblable au sien, possède toute sa confiance, espéroit que le Vicomte feroit porter sur lui un choix qu'il croyoit seul avoir mérité. Il se plaint hautement d'une préférence qui lui paroît injuste; tandis que le Comte, par un sentiment tout opposé, voudroit pouvoir lui céder un honneur qu'il n'accepte qu'à regret. Le Roi, en lui donnant ce témoignage si flatteur de l'opinion qu'il a de ses talens, ne lui a laissé d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance. Dois-je me réjouir ou m'affliger d'un évènement si favorable en apparence à Valmont, mais en

effet si contraire à ses désirs ? Je ne lui connois que la noble ambition de se rendre utile ; & pourquoi faut-il qu'il redoute si fort ce qui va le mettre plus que jamais à portée de le devenir ? Si c'est une vertu d'être modeste, si une sage défiance de soi-même est le propre du vrai mérite, n'est-ce pas aussi un excès dangereux de ne pas sentir tout ce que l'on est capable de faire ? O, mon père ! je chéris trop, j'honore trop mon mari, pour lui chercher un défaut ! mais je lui voudrois, ce me semble, un peu plus d'estime de lui-même, lorsque je vois que tout le monde l'estime & le révère autour de moi. Pardonnez la chaleur de mon zèle ; s'il m'égare, il prend du moins sa source dans la haute idée que j'ai de lui. Il y a des instans où je voudrois le voir dans les places les plus éminentes, parce qu'il en est digne ; où je voudrois le voir commander à l'univers, parce qu'il en feroit le bonheur. Je ne puis assez vous dire combien sa gloire m'est chère. J'y tiens un peu trop peut-être ; & qui sait si le Ciel ne m'en punira pas ?

LETTRE XXIV.

Du Marquis à la Comteſſe.

J'ADORE, ma chère Emilie, les deſſeins de la Providence à l'égard de ton mari; & je ne déſire autre choſe, ſinon que dans l'élévation comme dans l'abaiſſement, dans les ſuccès comme dans les revers, il réponde dignement aux vûes qu'elle a ſur lui. Quant à toi, ma fille, je me bornerai pour le moment à t'éclairer ſur ce zèle ſi ardent que tu fais paroître pour ſa gloire. J'en loue le principe, & ne veux qu'en corriger l'excès. Il part ſans doute de l'eſtime que tu as conçue pour ſes vertus : crains toutefois, mon Emilie, les vœux inconſidérés qu'il t'inſpire. Je ne te dirai pas que nous nous retrouvons tout entiers ſans le vouloir dans ceux qui nous appartiennent, & qui nous ſont chers; que leur gloire ne nous intéreſſe ſi vivement, que parce qu'elle devient en quelque ſorte la nôtre; & qu'il arrive ainſi, par un raffinement de vanité,

que nous désirons pour eux un éclat que nous craindrions pour nous-mêmes. Des avis, si utiles pour tant d'autres, ne sont pas faits pour toi. Mais songe que cette gloire, que tu ambitionnerois pour Valmont, n'est pas sans danger; que, sans parler des soins qu'elle entraîne, des contradictions, des vicissitudes auxquelles elle nous expose, nous ne saurions trop appréhender l'ivresse à laquelle elle nous conduit. Heureux donc & vraiment sages, ceux qui lui préférent les avantages plus réels & plus sûrs d'une douce & tranquille obscurité! Plus sage encore est celui, qui sait, comme Valmont, apprécier cette fumée de gloire, ce vain éclat de renommée, envisager de sang froid les dangers qu'il nous fait courir, & les affronter lorsque le devoir l'exige! J'aime bien mieux, après tout, que la gloire vienne le chercher & le contraigne à la recevoir, que s'il alloit au devant d'elle.

Dans les transports de ton admiration pour lui, tu condamnes cette défiance de lui-même qu'il te fait paroître. Je n'ignore pas, ma fille, que, dans le langage du

monde, on traite ce sentiment de pusillanimité & de foiblesse : mais je sais aussi que tous les hommes vraiment grands, vraiment dignes de nos hommages, ont eu cette sage défiance en partage : je sais que les grandes fautes sont nées presque toutes de la trop grande confiance ; que, pour l'ordinaire, les hommes médiocres en tout genre sont présomptueux ; & que, comme tu l'observes si bien, le vrai mérite est toujours modeste.

Eh ! quand je serois forcé de convenir, d'après des exceptions assez rares, que quelques-unes de ces qualités qu'on appelle héroïques, se sont souvent rencontrées avec une opinion avantageuse de soi-même & un secret sentiment de sa supériorité ; qu'ont-elles produit alors, qu'une ambition démesurée, presque toujours aussi funeste à ces prétendus héros dont elles ont signalé les exploits, que fatales au genre humain qui les a si follement admirées ? Avec moins de confiance & de présomption, ils eussent été des citoyens utiles & bienfaisans ; & ils se sont montrés, pour la plupart, des sujets re-

belles, des tyrans au sein de leur patrie, ou des conquérans homicides.

Laisse donc, ma chère Emilie, laisse à ton mari sa modestie, son humble défiance. Cette vertu ne dégénère que dans des âmes foibles; parce qu'étant portée à l'excès, elle y devient un manque de générosité & de courage : mais dans Valmont elle ne fera que tempérer son amour si vif pour le bien, par la sagesse & la prudence.

LETTRE XXV.

Du Comte de Valmont au Marquis.

EMILIE vous a marqué, mon père, l'emploi que la Cour daignoit faire de moi ; il me reste à vous apprendre les évènemens qui ont suivi la lettre qu'elle vous a écrite. Le Vicomte, en cédant à des sollicitations trop importunes & que je n'ai pas été le maître d'empêcher, avoit cru sans doute pouvoir se dédommager de la violence qu'il se faisoit, en me suscitant des embarras dont il me seroit difficile de me tirer ; & peut-être en effet, sans M. de Verzure, l'appréhension trop vive des risques auxquels il m'expose, m'eût-elle entièrement découragé.

Lorsque le Roi m'eut contraint d'accepter le titre dont il m'honoroit, M. de Lausane accourut aussi tôt pour m'en féliciter. Il ne me dissimula pas que c'étoit à lui que je le devois, & il me parla assez clairement des droits qu'il croyoit

avoir à ma reconnoiſſance *. Par reſpect pour les ordres du Prince, je ne voulus pas inſiſter ſur la néceſſité qui m'avoit été impoſée, ni me montrer indifférent au ſervice que le Vicomte ſe flattoit de m'avoir rendu. Je me contentai de le remercier, & de lui témoigner l'empreſſement que j'aurois à ſaiſir toutes les occaſions de lui être utile. Il ſe retira, ſans s'expliquer davantage; & peu de jours après, m'abordant avec tous les dehors de l'amitié & de la franchiſe: Je viens, me dit-il, vous offrir le plus ſûr moyen de vous acquitter envers moi; mais n'ayant à vous parler que d'affaires qui nous ſont perſonnelles, j'exige votre parole d'honneur que vous me garderez ſur tout ceci un ſecret inviolable. Je crus, d'après ce qu'il m'annonçoit, ne rien riſquer en le lui promettant. Ce ſecret étoit cependant un premier piége qu'il me tendoit. Nos

* M. de Lauſane trouve ſans doute plus commode d'oublier ce qu'il doit au déſintéreſſement de M. de Valmont; & celui-ci paroît aſſez modeſte pour ne pas s'en ſouvenir.

deux familles, reprit-il ensuite, vont bien tôt n'en faire qu'une : ce que je viens vous demander pour mon frère, je vous le demande pour l'époux de Julie, pour vous-même ; & je vous en aurai néanmoins la même obligation, que s'il n'étoit ici question que de mon propre intérêt.

Ce début, fait avec tant d'art, m'alarma de la part d'un homme tel que Lausane. Je ne lui laissai rien entrevoir de mes craintes, & il continua ainsi : Le Roi n'ayant point encore nommé celui qui doit commander le second corps de troupes qui sera à vos ordres, c'est sur le Chevalier que je désire que vous fassiez tomber un choix si propre à l'avancer. Il ne me convient pas de le demander ; & c'est à vous seul que je veux qu'il en soit redevable. Prenez sur vous le soin de solliciter cette grâce sans qu'il le sache ; & je vous suis garant qu'elle vous sera accordée. La Reine, qui a si fortement appuyé l'alliance que nous devons contracter, est prévenue de la démarche que vous allez faire ; elle l'attend de vous, & m'a chargé de vous en instruire.

Ici, mon père, peignez-vous, s'il se peut, mon étonnement & ma douleur. C'est une injustice que M. de Lausane exigeoit de moi : & c'est la Reine, aussi sage, aussi équitable que bonne, la Reine, qui, dans tout le cours d'une si belle vie, n'a jamais rien voulu qui ne fût autant un acte de justice qu'un acte de bienfaisance ; c'est elle que le Vicomte osoit en quelque sorte associer à ses vûes en la trompant, en lui déguisant tout ce qu'avoit d'odieux le plan qu'il s'étoit formé. Car enfin, quelque tendresse que j'eusse pour le Chevalier, je ne me faisois point illusion sur son mérite. Il en a sans doute ; mais pas encore assez pour lui donner droit de prétendre à un pareil grade ; il n'a point encore rendu des services assez importans pour lui servir de titres ; le sang dont il sort, quelque illustre qu'il soit, n'est point tel qu'il puisse faire oublier ce qu'on doit à des Officiers Généraux beaucoup plus anciens que lui.

Il n'en est point qui ne s'offensât avec raison d'une semblable préférence, elle ne paroîtroit que l'ouvrage de la brigue &

de la faveur : & voilà ce que le Vicomte n'avoit pas permis à la Reine d'appercevoir ; voilà ce qu'il vouloit faire retomber ſur moi, & la première ſorte d'épreuve par laquelle il vouloit me faire paſſer. Si je cédois, je devenois complice d'une injuſtice, & je me rendois injuſte moi-même. Si je réſiſtois, je fourniſſois contre moi des armes au Vicomte ; je riſquois de déplaire à la Reine, prévenue comme elle l'étoit par M. de Lauſane, à ma bienfaitrice, pour qui je ſacrifierois mille vies ſi je les avois, mais jamais ma conſcience ; je devois craindre d'aliéner l'eſprit du Chevalier, qui m'intéreſſe par tant d'endroits, dont l'union avec ma famille fait ma plus douce eſpérance, & auprès duquel le Vicomte, en m'obligeant au ſecret, ſe réſervoit le moyen le plus facile d'empoiſonner mes intentions.

Toutes ces réflexions ſe préſentoient en foule à mon eſprit, tandis que M. de Lauſane me parloit ; & il avoit tout dit, qu'occupé de tant de penſées diverſes, je paroiſſois l'écouter encore. Feignant

d'être étonné de mon silence, Vous vous taisez, me dit-il; trouvez-vous quelque difficulté à ce que je vous propose? Oui, mon cher Vicomte, lui répondis-je; il en est une qui me paroît insurmontable. Jugez de ma peine par l'extrême désir que j'aurois de vous obliger, & par tous les motifs qui me porteroient à le faire. — Quel est donc cet obstacle si difficile à vaincre? — C'est que je ne saurois me permettre ce que je ne crois pas équitable: & l'est-il que je sollicite pour le Chevalier, ce qui est dû à tant d'autres avant lui? — Mais n'y a-t-il point d'exemples.... — Il y en a peu; & je suis persuadé que, si jamais on ne surprenoit la religion du Prince par de faux exposés, il n'y en auroit même pas, à moins de services bien signalés. Au reste, le Roi est le maître, qu'il ordonne; il peut compter sur notre obéissance: mais il ne le fera pas, pour peu qu'on l'éclaire, & ce ne sera point moi qui aiderai à le tromper. — Et la Reine? — La Reine, Monsieur! vous la connoissez aussi bien que moi, elle ne peut vouloir que ce qui est juste. — Ce que je vous

demande de concert avec elle, je l'ai cru tel. — Elle le croyoit auſſi. Mais ne craignez pas, cher Vicomte, qu'en la déſabuſant je haſarde rien qui puiſſe vous compromettre. Les réflexions que je lui ferai faire à ce ſujet paroîtront venir de vous; & en excuſant votre amitié pour un frère, en citant même les exemples que vous pourriez alléguer en ſa faveur, je lui dirai quelles ſont les raiſons qui vous déterminent à ne pas vous en prévaloir. Faiſons mieux, reprit M. de Lauſane; puiſque je ne puis vaincre en vous ce nouveau genre de ſcrupule, aſſez ſingulier pour un Courtiſan, laiſſez-moi le ſoin de me déſiſter de ce projet auprès de la Reine, & qu'il ne paroiſſe pas que je vous en aye parlé. Souvenez-vous du ſecret que je vous ai demandé; c'eſt ſans réſerve que vous me l'avez promis. Vous l'étendez beaucoup trop loin, lui ai-je dit, ſi vous prétendez m'obliger à l'égard de la Reine, comme à l'égard du Chevalier. N'importe, je vous le garderai; & en cela du moins vous reconnoîtrez juſqu'à quel point vous pouvez compter ſur moi,

moi. Mais, à votre tour, ne me compromettez pas. — Vous défiez-vous de moi? — La méfiance, cher Lauſane, s'allie difficilement avec la franchiſe; mais obſervez que, ſi l'on ſavoit que je vous ai refuſé, & que l'on prît mal ce refus, vous ne me laiſſez aucun moyen pour me défendre. — Soyez tranquille, Monſieur, vous n'en avez pas beſoin: & il me quitta, d'un air aſſez peu ſatisfait pour me laiſſer tout à craindre.

Ce que je prévoyois ne tarda pas à ſe vérifier. Je me hâtai d'aller faire ma cour à la Reine: elle me reçut avec une ſorte d'indifférence, qui, ſans rien expliquer, ne m'apprenoit que trop qu'elle croyoit avoir à ſe plaindre de moi. Cette froideur ſi marquée ſembloit ſe répandre juſque ſur mon épouſe. Emilie n'oſoit lui en demander les raiſons; & me trouvant ſi réſervé, elle n'oſoit me les demander à moi-même. Je ſouffrois, & ne pouvois parler. Je devinois aſſez ſous quels traits on avoit ſu me peindre aux ieux de ma bienfaitrice, aux ieux de celle dont la bienveillance & l'eſtime m'étoient plus chères que tous

ſes bienfaits. Il m'étoit aiſé de comprendre que le Vicomte avoit rapporté notre entretien, & la réponſe que je m'étois cru obligé de faire ; mais en la modifiant à ſon gré ; en déguiſant les motifs de mon refus ; en me faiſant conſidérer comme un faux ami, ſur lequel on ne pouvoit compter, comme un mauvais cœur, inſenſible à toutes les avances du Vicomte, à toutes les bontés de la Reine, & qui ſe mettoit peu en peine d'entrer dans ſes vûes & de ſatisfaire ſes déſirs. Pour tout dire enfin, je ne pouvois me diſſimuler que M. de Lauſane avoit manqué eſſentiellement à ce que j'avois droit d'attendre de lui. Peut-être même, ſelon la façon de penſer la plus commune, ſon infidélité m'autoriſoit-elle à rompre le ſilence. Un mot eût ſuffi pour me juſtifier : mais je me l'étois interdit par la promeſſe que j'avois faite ; & ſi j'en appelois à un tribunal plus ſévère que celui de l'opinion, le manque de parole de la part du Vicomte ne me diſpenſoit pas de garder la mienne *. J'aimois donc mieux,

* Voyez plus haut le trait de M. de Turenne, note (*i*), Lettre VI.

quel que fût mon tourment, passer pour ingrat, que de me rendre parjure, & paroître coupable que de le devenir.

Pour mettre le comble à ma peine, le Chevalier ne se présentoit plus chez moi; il me donnoit tout lieu de penser qu'il m'avoit oublié; qu'il avoit oublié Julie; & ma fille, toute raisonnable qu'elle est, n'y étoit pas insensible : en quelque lieu qu'il me rencontrât, il craignoit de m'aborder, & je craignois presque autant les questions qu'il eût pu me faire. Voilà donc, me disois-je à moi-même, tout ce que devoit produire cette exactitude si scrupuleuse à garder ma promesse! Voilà ce que le monde, en croyant me faire grâce, traiteroit de simplicité! Je perds l'estime de la Reine & ses bontés; je perds, dans la personne du Chevalier, celui que je désirois pour époux à ma fille; je perds en lui un ami sur lequel je comptois pour moi-même : & tel est l'avantage que le Vicomte sait tirer de ses artifices & de ses ruses, pour l'accomplissement de ses desseins! Tel est l'art, telles sont les intrigues des Cours, & les

jeux des Courtisans ! Mais qu'importe, me disois-je ensuite ? dès que je n'ai rien à me reprocher, l'avantage est encore pour moi. Ah ! plutôt que de cesser d'être ce que je suis, que de manquer à ce que je me dois, plutôt mille fois être dupe, & n'en faire jamais ! Si je perds tout ce qui me flattoit le plus ; la fidélité, la droiture, le véritable honneur ne méritent-ils pas bien de pareils sacrifices ?

Quels sacrifices cependant ! qu'ils me paroissoient pénibles ! & je ne pouvois pas même les confier à M. de Verzure, ni m'en consoler avec Emilie. J'étois dans cette situation pénible, lorsqu'on m'annonce le Chevalier de Lausane. Il se jette à mon cou, & me serrant entre ses bras, Mon ami, s'écrie-t-il, mon respectable ami ! qu'il m'en a couté de vous taxer de dissimulation, de déguisement, de vous croire faux & trompeur ! Le Vicomte... Ah ! mon cœur le lui pardonnera-t-il jamais ? Le perfide ! il m'avoit fait entendre que, pour mieux s'assûrer de votre amitié pour moi, & ayant de trop justes raisons de la suspecter, il vous avoit de-

mandé en ma faveur, & au nom de la Reine, un ſervice eſſentiel qui ne tenoit qu'à une démarche de votre part; mais que, craignant d'uſer votre crédit auprès du Roi, ſous de vains prétextes, vous le lui aviez refuſé. Le mécontentement que la Reine faiſoit paroître, le ſilence que vous gardiez, l'eſpèce de gêne & d'embarras que je croyois remarquer en vous lorſque nous nous rencontrions en ſa préſence; tout ſembloit confirmer l'idée que mon frère m'avoit donnée. Je ne vous voyois plus que comme le reſte des hommes, comme un homme, qui, par de fauſſes démonſtrations, m'en avoit impoſé, qui ſe faiſoit un jeu de la Religion & de l'amitié, & qui ne vouloit reſter mon ami, qu'autant qu'il ne lui en coûteroit rien pour l'être. Hélas! vous connoiſſois-je donc aſſez peu, pour vous juger ſi mal! Mais le Vicomte m'avoit aveuglé, & l'excès de mon attachement pour vous ſervoit encore à vous rendre plus coupable à mes ieux. Quels combats j'ai éprouvés! Je me croyois forcé de renoncer à votre alliance, d'oublier

Julie. Je ne pouvois me résoudre à devenir votre gendre, après avoir commencé à vous mésestimer. Mes ieux se sont ouverts; & c'est la Reine elle-même qui vient de m'éclairer. Elle a craint de vous avoir condamné trop légèrement, d'en avoir trop cru de fausses apparences. Vous trouvant pour la première fois contraire à ses désirs, elle a voulu pénétrer vos motifs, éclaircir ses doutes; elle a voulu percer le mystère que renferme le silence que vous avez gardé jusqu'ici, & qu'elle n'a pu encore m'expliquer. Elle a consulté avant tout sur le genre de service que mon frère exigeoit de vous, & qu'il m'avoit caché. On lui en a fait aisément sentir l'injustice, & elle va vous marquer combien elle vous sait gré de votre résistance. Mais moi, cher Valmont, si j'eusse su que c'étoit sur cela que portoient les plaintes de mon frère, & que tel avoit été l'objet de sa demande : ah ! croyez-en les principes que j'ai reçus de vous, les sentimens que vous m'avez inspirés; j'eusse été le premier à désavouer le Vicomte, à détromper la Reine, à lui rappeler des droits mieux fondés que les miens, à vous

rendre grâces d'un refus, dont l'époux de Julie se tiendra un jour plus honoré, que d'un titre que vous m'eussiez obtenu par faveur, & que je n'ai pas mérité.

Que vous dirai-je, mon père, & comment vous rendrai-je l'impression que les sentimens du jeune Lausane faisoient sur moi? Je le retrouvois tel que mon cœur le désiroit, & toujours plus digne de l'amitié que j'ai pour lui. Ses torts, s'il en avoit eu, n'avoient pris leur source que dans sa délicatesse & son extrême sensibilité. Que je goûtois de douceur à les lui pardonner! En excusant sa trop grande facilité à en croire son frère, que je lui savois gré, sur tout le reste, de sa façon de penser! Avec quels transports j'ai reçu ses aveux! par quelles tendres caresses j'ai payé son retour! Eh! pourquoi, s'écrioit-il en me prodiguant les siennes, pourquoi m'avez-vous permis d'être injuste à votre égard? pourquoi ce silence obstiné? Cessez de m'interroger à cet égard, lui ai-je répondu, & soyez persuadé que j'ai souffert plus que vous.

On vint nous avertir que la Reine m'at-

tendoit, ainsi que le Chevalier. Cher Comte, me dit-elle dès qu'elle m'apperçut, c'est aujourd'hui que j'apprends mieux que jamais à vous connoître. En refusant de vous prêter à ce que je croyois juste & qui ne l'étoit pas, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai de ma vie. Je suis d'ailleurs informée de la cause de votre silence, & elle ajoute à mon estime pour vous. Je ne faisois que l'entrevoir; je viens de forcer le Vicomte à me la dire. Il vous avoit demandé le secret sur un entretien qu'il auroit dû me communiquer tout entier; & vous le lui avez gardé. Il vous avoit promis de se désister auprès de moi du projet qu'il avoit conçu; & il ne l'a pas fait. Il s'est reposé sur votre fidélité pour oser noircir... La Reine s'arrête à ses mots. Il se repent, continue-t-elle, après un moment de silence; il a honte de son procédé; quelle réparation attendez-vous de lui? Moi, Madame, lui répliquai-je en lui baisant la main qu'elle me tendoit avec bonté, je ne demande à Votre Majesté qu'une grâce, c'est qu'elle daigne lui pardonner,

comme je lui pardonne moi-même. Qu'on appelle M. de Lauſane, dit-elle auſſi-tôt. Il parut au même inſtant, & elle lui adreſſa ce peu de mots : Mon intention, Monſieur, étoit d'inſtruire le Roi de tout le manège odieux que vous venez d'employer. Vous brouilliez M. de Valmont avec votre frère, après avoir conſenti à l'union de ſa fille avec le Chevalier ; vous me déguiſiez les vrais motifs de ſon refus ; vous me compromettiez moi-même ; & il me prie de vous pardonner. Je cède à ſes inſtances ; mais ne perdez jamais le ſouvenir de ce que vous lui devez. Nous nous embraſsâmes en préſence de la Reine, dont je ne pouvois me laſſer d'admirer les vertus ; nous lui fîmes nos remercîmens, de concert avec le Chevalier, qu'elle avoit voulu inſtruire par une ſemblable leçon ; & je crus preſque avoir triomphé de l'inimitié du Vicomte. Hélas ! que devois-je attendre d'un cœur tel que le ſien ?

Le même jour, tandis que je me félicitois, au ſein de ma famille, du retour du Chevalier, lorſque je me flattois d'avoir fait naître dans M. de Lauſane des

sentimens plus vrais & des dispositions plus favorables, j'apprends qu'il a fait donner le commandement du second corps de troupes qui devoit agir conjointement avec moi, au Marquis de L...., le seul de tous les militaires que j'eusse à redouter.

Cet Officier, recommandable par son expérience & par ses talens, mais reconnu pour être d'un caractère inquiet & ombrageux, a été fait Lieutenant Général en même temps que moi. Ami du Vicomte, sur le crédit duquel il comptoit pour son avancement, ne doutant pas qu'il ne fût choisi préférablement à tout autre pour commander en chef, il n'a pu voir ses espérances trompées sans se livrer au plus vif ressentiment. Moins habile que M. de Lausane dans l'art de dissimuler, c'est contre moi qu'il dirigeoit ses plaintes les plus amères; il ne parloit que de projets de vengeance : & maintenant, qu'il va courir la même carrière que moi; maintenant, que le Vicomte m'oppose en lui un concurrent jaloux, fier, & intraitable, concevez, mon père, tout ce que je dois craindre d'un pareil choix.

C'eſt ici, je l'avoue, que, ſans M. de Verzure, j'euſſe donné peut-être les plus grandes marques de foibleſſe. Effrayé de la perſpective affligeante qui s'ouvroit devant moi, j'allai trouver ce digne ami. Je viens, Monſieur, lui dis-je en l'abordant, m'appuyer de vos conſeils, & chercher auprès de vous la force dont j'ai beſoin. Je lui expoſai à l'inſtant le ſujet de mon trouble & de mes alarmes; je lui fis comprendre les riſques que j'allois courir, les piéges qu'on alloit me tendre. Toutes mes démarches ſeront préſentées ſous le jour le plus odieux; au lieu de pouvoir concerter mes opérations avec le Marquis, je ne dois me promettre de ſa part qu'une entière oppoſition de ſentimens, que de continuelles entraves & des obſtacles inſurmontables. Si je n'avois à craindre que pour ma propre gloire, aidé de vos conſeils & de vos lumières, je pourrois eſpérer de parvenir à m'oublier moi-même. Mais le ſervice du Prince en ſouffrira; les ennemis tomberont ſéparément ſur nous; ou, malgré la jonction de nos troupes, ils vaincront à coup ſûr des Gé-

néraux diviſés. Plus cette campagne eſt importante pour le ſuccès de nos armes, & pour forcer tant d'ennemis à la paix, plus cette diviſion nous ſera funeſte. Si vous l'approuvez, mon parti eſt pris : je vais porter ma démiſſion au Roi. Si j'y ſuis forcé, je ferai entendre mes plaintes à la Reine, qui a déja été inſtruite des diſpoſitions du Vicomte ; je lui dévoilerai tout l'objet & tout le plan de cette nouvelle intrigue ; je la prierai.... Mon Général, s'écria M. de Verzure en m'interrompant, modérez ces tranſports ; conſidérez de ſang froid la poſition où vous êtes, & la nature des mouvemens qui vous agitent : les plaintes ne ſont pas faites pour vous. Le ſervice du Roi n'eſt ici qu'un prétexte ; & quelque ſpécieux qu'il ſoit, il vous déguiſe dans ce moment la paſſion qui vous fait parler. Le dernier trait de M. de Lauſane vous aigrit & vous déconcerte : il prend ſur votre caractère, ſur celui du moins que la Religion vous a donné.

Ce peu de mots, prononcé d'un ton de vérité & d'intérêt, plus perſuaſif que

tous les discours, me fit rentrer en moi-même. Je me rendis plus maître de moi; & M. de Verzure, me voyant disposé à l'écouter, reprit en ces termes : Je sens comme vous, mon cher Comte, les conséquences du coup qu'on a prétendu vous porter. Connoissant si bien M. de Lausane, vous auriez pu vous y attendre; & il eût été plus sage de le prèvenir. Votre confiance, après tout, est celle d'une belle âme, qui a toujours peine à soupçonner le mal qu'elle est incapable de faire. Mais ne croyez pas que ce mal soit sans remède. Des inconvéniens qu'il nous est aisé de prévoir, seront aussi bien plus faciles à parer. Je puis déja vous être garant que tous les militaires sont pour vous. Ils observeront toutes les démarches du Marquis. Vous êtes en chef; &, dans les circonstances les plus importantes, il ne vous en coûtera, pour le service du Prince, pour l'intérêt de l'Etat, que de vous armer de constance & d'une noble fermeté. Le Roi est juste, plein de sens & de lumières; il a dans son conseil des Ministres éclairés; vous lui en-

verrez vos plans bien développés, & vous forcerez M. de L.... à s'y conformer. Vous avez la confiance des Officiers & des soldats : tout autre, dont le Marquis ne seroit pas moins jaloux, vous remplacera-t-il mieux ? D'ailleurs les ordres du Roi à votre égard sont précis. De nouvelles représentations de votre part, l'éclat que vous feriez, ne serviroient qu'à envenimer les haines, qu'à vous ôter le mérite de la modération aux yeux des Courtisans, & qu'à vous donner aux yeux du Prince un air de désobéissance & d'humeur, qui ne s'accorde point avec vos principes.

Eh bien, Monsieur, lui répondis-je, vaincu par ses réflexions, je ne remercierai pas ; je ne suivrai pas ce premier mouvement, où il entroit trop de passion, j'en conviens, & dont vous m'apprenez à rougir : mais je demanderai à commander sous les ordres du Marquis.

Je vous reconnois à ce projet, s'écria M. de Verzure ; & cet effort est digne de vous. Mais il vous est dicté par un zèle ardent pour le bien, plus qu'il ne l'est

par la prudence. C'eſt alors que M. de L...., devenu l'inſtrument des paſſions du Vicomte, vous écraſeroit, ſans reſſources pour vous-même & ſans fruit pour le ſervice du Prince. Les défaites, les revers ſeroient pour vous, & les ſuccès ſeroient tout entiers pour lui. Il vous eſt d'ailleurs bien permis de croire le Marquis auſſi propre que vous à commander en chef; mais ce ne ſera pas l'avis de tous les militaires. Ce que vous avez fait dans la dernière campagne laiſſe tout eſpérer de ce que vous ferez dans celle-ci; & perſonne n'a la même confiance dans M. de L...., quelque mérite qu'on lui ſuppoſe. Je ne prétends pas au reſte, que les arrangemens ſecrets du Vicomte & la jalouſie du Marquis ne puiſſent rendre vos opérations plus difficiles, retarder ou diminuer vos ſuccès: mais ce que j'ôſe vous garantir, c'eſt que les choſes en iroient moins bien, ſi de vous-même vous vous portiez à les changer. — Il faudra donc me réſigner à tout évènement? — Oui, mon cher Comte, & tout attendre de celui qui dirige les évè-

nemens à ſon gré, & qui ſait mettre un prix à notre obéiſſance.

Tel a été, mon père, mon entretien avec M. de Verzure. En mêlant à ſes ſages conſeils des choſes trop flatteuſes ſans doute, & que je voudrois mériter, il m'a éclairé ſur ce qui reſtoit en moi de mes anciennes foibleſſes. L'impétuoſité de mon caractère, retenue en partie par l'heureux frein que vous avez ſu y mettre, n'eſt donc pas encore éteinte! Mes paſſions, plus comprimées, il eſt vrai, plus contraintes par la Religion, ne ſont pas encore domptées! Et que faudroit-il pour les ranimer? Ah! qu'un véritable ami eſt pour nous une reſſource bien néceſſaire contre nous-mêmes! Combien, ſans lui, on riſque de s'égarer, en donnant, au dépit, au reſſentiment, à la paſſion, ce qu'on croyoit donner à la raiſon!

LETTRE XXVI.

Du Marquis à son Fils.

JE suis trop content, cher Valmont, de la conduite que tu as tenue à l'égard du Vicomte, & de ta docilité à suivre les conseils de M. de Verzure, pour ne pas te pardonner aisément des transports trop vifs & des irrésolutions d'un moment. En refusant à M. de Lausane ce que tu ne pouvois lui accorder sans injustice, en ne cédant ni à l'intérêt, ni à l'amitié, ni à des considérations plus puissantes encore, tu as soutenu, comme tu le devois, le caractère de force & de courage que j'ai tant désiré de former dans mon fils. C'est cette force, Valmont, qui donne une consistance réelle à toutes les vertus. Elle te devient plus que jamais nécessaire; & on peut dire du siècle où nous vivons, que jamais elle ne fut plus rare. J'ai vu dans le monde, parmi les Grands, des hommes estimables par bien des endroits; mais j'en ai peu vu qui eussent une âme

assez virile, pour conserver dans les occasions importantes cette fermeté inébranlable, qui fait seul le vrai juste. Je les ai vus, pour la plupart, remplis d'équité dans le cours ordinaire de la vie, plier tout à coup leur droiture & leurs principes aux circonstances, lorsqu'il étoit question pour eux de ce qu'ils regardoient comme de grands intérêts. Je les ai vus, couvrant leur foiblesse du vain prétexte de la nécessité, excuser en eux ce qu'ils eussent hautement condamné dans les autres, & ce que, dans une position moins embarrassante, ils n'eussent pas cru pouvoir se pardonner à eux-mêmes. Un refus semblable au tien, dans des cas, où l'ordre, où la règle étoient violés plus ouvertement encore, eût sauvé une tache à leur vertu; & ils ne se sont pas senti assez de courage pour le faire. Une simple représentation, un mot eût suffi quelquefois pour inspirer d'autres idées, pour déconcerter d'odieuses manœuvres, d'injustes projets; & ils n'ont pas ôsé le dire. La crainte de se trop avancer, le risque de se compromettre, faisant taire en eux

le cri de la vérité ; ils ont autorisé enfin, par leur exemple ou par leur suffrage, ce qu'ils n'avoient pas eu d'abord la force de contredire : & ils se sont trouvés complices de tout le mal qui s'est fait, & qu'ils auroient pu empêcher. Avouons, mon fils, d'après de tels exemples, qu'on n'est pas solidement vertueux, quand on ne sait pas tout hazarder, tout sacrifier pour le devoir.

Ce n'est pas, cher Valmont, & ta conduite le prouve, que la vertu, tout austère qu'elle est, soit incompatible avec les attentions & les égards ; mais de tous les ménagemens qu'elle peut mettre en usage, elle ne se permet que ceux qu'il lui convient de prendre. Elle adoucit, par la sagesse des motifs qu'elle expose, la dureté du refus qu'elle est obligée de faire ; elle en compense les désagrémens par des services d'un autre genre, dès qu'elle est à portée de les rendre ; si elle est forcée de dire des vérités qui puissent déplaire, ce n'est jamais de ce ton de supériorité qui offense ou qui humilie ; elle tempère le vif éclat d'une lumière importune, par

la manière dont elle la préſente ; en ſe déclarant contre les abus, elle ne s'élève point contre l'autorité ; & ſans flatter les vices, elle fait reſpecter les perſonnes.

Avec un ſemblable caractère, que de maux ne prévient-elle pas ! Sa fermeté impoſe aux cœurs les plus pervers, & s'en fait admirer. Sous les ieux d'un Prince plein de droiture, & qui ne demande qu'à être éclairé, elle eſt un frein contre l'audace des hommes puiſſans & corrompus. Tôt ou tard ſa marche conſtante, invariable, triomphe des plus grands obſtacles. Plus elle ſe ſoutient ſans altération, ſans mélange ; plus ſon empire s'affermit, plus ſon crédit augmente. Il n'eſt rien qu'elle ne pût vaincre, ſi jamais elle ne ſe démentoit elle-même ; & quand elle eſſuieroit quelque diſgrâce, elle a de quoi s'en conſoler aiſément par l'eſtime publique & par ſon propre témoignage.

Si je te rappelle, mon fils, ces importantes vérités, lors même que tu en parois le plus vivement pénétré, ce n'eſt que pour t'animer toujours plus fortement à les ſuivre, & à leur donner dans

la pratique toute l'étendue dont elles ſont ſuſceptibles. Car il ne ſuffit pas, cher Valmont, de s'armer de courage pour empêcher le mal; il faut encore en montrer pour faire le bien. Que de grandes vûes une âme généreuſe ne ſe propoſe-t-elle pas! Que de vaſtes projets elle enfante! De quelle ſenſibilité elle eſt douée pour tout ce qui intéreſſe la félicité de ſes ſemblables! Avec quel zèle elle ſe porte à procurer de nouveaux avantages à ſes concitoyens, &, ſi elle le peut, à tous les hommes! Pour y parvenir, nul ſoin ne lui paroît trop pénible, nulle fatigue ne la rebute, nul danger ne l'épouvante; que dis-je? elle ne connoît plus de périls, dès qu'ils ne ſont que pour elle.

Ah! mon fils, ſi nous mettions autant d'ardeur à faire le bien, qu'en apportent les méchans à faire le mal; quels heureux ſuccès couronneroient nos efforts! La nature même des choſes qu'un ſi beau zèle nous feroit entreprendre, ſeconderoit nos louables deſſeins. Tous les cœurs bien faits s'uniroient à nos travaux; & nous aurions la faveur de la plus digne

portion du genre humain, dont nous chercherions à faire le bonheur. Sans doute il en coûte pour réaliſer les meilleures intentions. Les petites vûes, les intérêts particuliers, oppoſent leurs intrigues & leurs clameurs, ſuſcitent des ennemis, font éprouver des contradictions, préparent des dégoûts & des peines : mais ſi l'on réuſſit, quelle ſatisfaction intérieure ! quelle douce récompenſe ! & ſi malheureuſement on échoue, n'eſt-ce rien que d'avoir tenté de faire du bien ?

Peut-être, mon fils, & c'eſt-là ma plus chère eſpérance, peut-être le Ciel t'a-t-il deſtiné à faire un jour d'auſſi grandes choſes que celles que je t'ai vu tant de fois admirer dans les autres. Ne te refuſe pas aux vûes qu'il a ſur toi. Je loue l'homme ſimple & modeſte, qui, content de la poſition où il ſe trouve, pourvu qu'il s'y rende utile, ſe plaît à obéir, tandis qu'on le juge digne de commander ; qui ne court point au devant des places & des dignités, & les abandonne volontiers à ceux qu'il croit plus capables que

lui de les bien remplir : mais lorſqu'une fois le choix eſt tombé ſur lui, qu'il dépoſe de vaines craintes ; & que, ſe repoſant avec confiance ſur cette Providence qui l'appelle, il n'ait plus d'autres ſoins, que celui de s'acquitter avec honneur des devoirs qu'elle lui preſcrit.

Que je ſais donc gré à M. de Verzure de t'avoir retenu dans le rang où elle t'a placé ! Tu l'avoues, mon fils, & j'applaudis à ta ſincérité ; ce n'étoit plus ſeulement une juſte défiance de toi-même qui t'alarmoit, lorſque tu t'es vu ſur le point de le quitter ; c'étoient les nouvelles entraves où te mettoit la haine artificieuſe de Lauſane ; c'étoit une appréhenſion trop vive des riſques qu'entrainoit la rivalité du Marquis. Tu en redoutois les ſuites, diſois-tu, pour les intérêts de l'Etat & la gloire du Prince : mais peut-être auſſi craignois-tu un peu trop pour ta propre gloire ; & c'eſt ici que les réflexions que je t'ai fait faire ne te ſeront pas inutiles. Dans toutes les circonſtances où tu pourras te trouver par la ſuite, ſi critiques qu'elles puiſſent être, fais tout ce qui eſt

en ton pouvoir; fais-le conſtamment; & ne t'inquiète point des évènemens, pour tout ce qui n'a rapport qu'à ton propre intérêt. Voilà, mon fils, la vraie grandeur d'âme, que ton père attend de toi. Si un ſentiment peu réfléchi & un reſte d'impétuoſité dans le caractère, ont pu te rendre foible un moment; pour le réparer comme il convient, ſois fort le reſte de ta vie.

Ton état, cher Valmont, t'impoſe maintenant de grands devoirs. Aimer, déſirer la paix en faiſant la guerre, & ne combattre que pour avoir le bonheur de l'obtenir; gémir d'un mal que l'ignorance où ſont les peuples ſur leurs véritables intérêts a ſeule rendu néceſſaire (*a*); reſpecter l'humanité, lorſqu'autour de nous tout ſemble armé pour la détruire; ne point perdre de vue cette importante maxime, que le droit de la guerre, pris dans ſes vrais principes, ne nous permet, envers des ennemis qui comme nous ſont des hommes, que le moindre mal que nous pouvons leur faire, dès qu'il ſuffit pour empêcher ceux dont ils nous

menacent

menacent injuſtement, & pour nous aſſurer la jouïſſance paiſible des biens qu'ils cherchent à nous ravir; ménager le ſoldat, en être le père, & ne point acheter au prix de ſon ſang ce qu'on peut devoir, avec moins de frais, au temps & à la patience *; faire naître & affermir en lui, par des opérations toujours ſages, par des reſſources toujours promptes, cette confiance dans ſon Général, qui garantit l'intrépidité, la bravoure du François, & qui eſt l'âme de ſes ſuccès; mettre en mouvement le grand reſſort de l'honneur national, en exciter avec la plus grande activité l'idée dans tous les eſprits & le ſentiment dans tous les cœurs; mettre un frein à la valeur, ſans l'amortir; tempé-

* Quand on propoſoit au Comte de Saxe une attaque où il falloit ſacrifier quelques ſoldats : » Différons de quelques jours, répon- » doit-il; le plus beau ſuccès eſt celui qui » coûte le moins de ſang : un grenadier m'eſt » précieux, il faut vingt ans pour le rempla- » cer «. Hiſt. du Maréchal de Saxe, dans la » *France Littéraire* de M. Turpin.

rer le courage par la prudence, afin de ne pas risquer de se voir arracher, par une ardeur inconsidérée, les avantages qu'on pouvoit attendre de la modération & de la sagesse (*b*); établir la discipline la plus sévère (*c*); faire refleurir la Religion & les mœurs, seules capables d'affermir la règle & d'en adoucir la contrainte (*d*); étudier par toi-même les positions, les lieux, les campemens, les marches, & choisir avec intelligence, parmi les Officiers, ceux qui méritent le mieux que tu te reposes sur eux des détails; recueillir les avis, avoir le tien sans y tenir, savoir y ramener les autres lorsqu'il est le plus sûr, prendre sur toi les évènemens quand l'occasion & la nécessité t'en font une loi; que dirai-je enfin? conserver le sang froid au milieu des hazards, y courir le premier, s'il le faut, & montrer aux autres le chemin de l'honneur, en te souvenant que la bravoure du chef n'est point l'audace du soldat, mais que de sa sûreté dépend pour l'ordinaire le salut de toute une armée: ce n'est là qu'une exposition bien succincte

des obligations que tu contractes. Mais qu'elles ne t'effrayent pas ; le Tout-puissant, au nom duquel tu en subis le joug, t'aidera à le porter.

Eh ! quel plus noble emploi que celui qu'il te confie ! Quelle récompense il y attache à l'instant même où l'on s'en acquitte ! Protéger tout un peuple par sa sagesse & sa valeur, mériter d'être nommé son défenseur & son appui, garantir ses possessions & sa liberté, assurer son repos & son bonheur, fixer toute son attention, se rendre digne de toute son estime, recevoir le tribut de sa plus vive reconnoissance ; quoi de plus propre ici-bas à enflammer un grand cœur ! Quelle gloire plus pure, lorsqu'elle n'est point souillée par la bassesse des motifs, lorsqu'elle n'est point flétrie par les inconséquences & les fausses démarches qu'entraînent les passions, lorsqu'elle a pour fondement cette vertu solide qui nous rend justes, humains, tempérans parmi les horreurs de la guerre, & modestes au sein de la victoire ! Puisse cette gloire des vrais héros être un jour la tienne ! ou plu-

tôt, mon fils, ſans tenir à ſon éclat trompeur, ſans t'inquiéter de ce qu'elle a de mobile & de changeant par la contrariété des évènemens divers ou par l'injuſtice des hommes, puiſſes-tu la mériter !

M. de Veymur éprouve dans ce moment une ſatisfaction bien douce, que nous partageons de tout notre cœur avec lui ; il vient de recevoir les ordres de la Cour, & ſe prépare à aller ſervir ſous toi. Si tu pouvois obtenir que, pendant ton abſence, Emilie, avec ſes enfans.... O mon ami ! je ne veux pas me permettre des déſirs trop vifs, un eſpoir trop flatteur ! Que ſeroit-ce, ſi mes vœux n'étoient pas remplis ?

NOTES.

PAGE 336.

(a) *GÉMIR d'un mal que l'ignorance où ſont les peuples ſur leurs véritables intérêts a ſeule rendu néceſſaire.* La guerre ne peut être conſidérée comme un mal néceſſaire, que lorſqu'elle eſt défenſive ; & elle le devient, quand il s'agit de prévenir de grands maux qu'évi-

demment on se prépare à nous faire. Mais en général quels sont donc les fruits de la guerre, je ne dis pas pour le vaincu, dont on ne sauroit trop déplorer les malheurs; je dis pour le vainqueur lui-même? Si, par des succès rapides & constans, si, par de vastes conquêtes, il se forme un grand Empire; bientôt cet Empire s'écroule & succombe sous son propre poids: s'il a des succès moins grands, l'Etat se dépeuple, s'obère, & prépare sa ruine par ses succès mêmes: s'ils sont partagés, tout ce qui peut arriver de plus heureux, est de se retrouver, après bien des dangers & des vicissitudes, au même état où l'on étoit auparavant. C'est ce qu'a si bien prouvé M. Gaillard, dans son *Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre*. Voyez sur-tout la préface du T. I. de la première partie, qui indique le but moral de cet ouvrage, & celle du T. I. de la seconde. » La guerre est horrible, dit l'Auteur, on l'avoue; mais les passions la conseillent, & les passions sont écoutées. Il faut donc prouver, si l'on prouve quelque chose aux passions, que la guerre ne remplira jamais leur objet; qu'elle peut servir les fureurs de la haine, mais qu'elle trompe tous les vœux de l'ambition; qu'elle trahit tous les intérêts de la politique; qu'en un mot elle est inutile autant qu'elle est horrible.

Cette inutilité de la guerre, réſultat général de l'Hiſtoire, eſt la moralité particulière de celle-ci «.

C'eſt à ce réſultat que nous conduit auſſi par les faits M. l'Abbé de Mably, dans *le Droit public de l'Europe, fondé ſur les Traités.* Voyez en particulier le tome III, chap. 15, p. 379 & ſuivantes, édition de Genève 1764, où il s'explique en ces termes. » Il faut que les paſſions exercent un empire bien abſolu ſur nous, & ſoient des ſophiſtes bien adroits, pour pouvoir nous perſuader, malgré les maux que l'ambition a faits aux Etats les plus puiſſans, qu'il eſt ſage de faire la guerre, de tenter des conquêtes, & d'aſpirer à la monarchie univerſelle. Depuis plus de deux ſiècles que l'Europe eſt déchirée par des guerres cruelles, & que chaque Etat ne cherche qu'à s'agrandir aux dépens de ſes voiſins, il eſt bien ſurprenant que mille expériences malheureuſes n'aient pas encore amené la Politique à ſon véritable objet, qui eſt la conſervation & non l'agrandiſſement de la République. Parce que des peuples ont conquis de grands Empires, on croit qu'il eſt ſage de ſe propoſer la même fin. On ne veut pas voir, en premier lieu, que les peuples ont travaillé à leur ruine en travaillant à leur agrandiſſement; en ſecond lieu, que, s'ils ſe ſont per-

dus pour avoir fait de grandes conquêtes, nous autres Etats modernes, nous devons nous perdre pour oſer ſeulement en tenter.

» L'argent eſt aujourd'hui le nerf & l'âme de notre Politique: qui ignore cette vérité, ne fait rien. Mais comment peut-on en être convaincu, & ſe perſuader cependant que la guerre, qui détruit néceſſairement les finances d'un Etat, peut le rendre plus heureux & plus puiſſant? Dès que les revenus ordinaires de la République ne ſuffiſent pas pour fournir aux dépenſes de la guerre, il faut qu'elle multiplie les impôts, ou qu'elle faſſe des emprunts. Dans le premier cas, la nation ne peut pas être militaire, parce qu'elle eſt ſurchargée en temps de guerre, & par conſéquent n'aura jamais l'eſprit, les mœurs, ni la diſcipline d'une nation conquérante; dans le ſecond cas, la guerre doit lui paroître encore plus onéreuſe, parce que le peuple en ſupporte encore le poids après que la paix eſt faite: qu'on tire la conſéquence. Que faut-il donc penſer de quelques Princes, qui ont cru faire une guerre avantageuſe, parce qu'ils ont acquis quelque nouveau domaine? Si les revenus de ces conquêtes n'ont pas ſuffi à payer les intérêts des dettes de l'Etat, & à rembourſer même les capitaux empruntés; il eſt évident que, malgré ſes acquiſitions,

la République s'eſt appauvrie & dégradée.

» Qu'on jette les ieux ſur l'hiſtoire de l'Europe, depuis les règnes de Charles-Quint & de François I; & je défie de me citer une ſeule guerre où le vainqueur n'ait pas fait des conquêtes ruineuſes. Si nous voulons avoir l'ambition fatale des Romains, ayons du moins leur bon ſens. Avec de petits moyens ne tentons pas de grandes choſes..... A l'argent, qui fait tout mouvoir dans la ſociété, ſubſtituons d'autres reſſorts, &c.

» On voit par l'extrait des deux traités de *Hubersbourg*, qu'il n'eſt ſurvenu aucun changement par rapport aux poſſeſſions des Puiſſances belligérantes. Après ſept campagnes, pleines d'évènemens importans, elles ont été réduites à rétablir les choſes dans la même ſituation où elles étoient avant la rupture «. Liſez la ſuite dans l'ouvrage même, & méditez, quelques pages après, les réflexions importantes des derniers Miniſtres de la Reine Anne, ſur les dépenſes de l'Angleterre pendant la guerre de 1701 : quelles leçons elles renferment pour les Souverains !

Sur une matière d'auſſi grande conſéquence que l'eſt celle-ci, puiſqu'elle tient eſſentiellement au bonheur ou au malheur du genre humain, on nous excuſera ſans doute, ſi nous joignons à ceci les obſervations que M. Rouſ-

seau a insérées dans son extrait du *projet de Paix perpétuelle* de l'Abbé de S. Pierre, & qui sont copiées d'après lui.

» Considérons la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espèce, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un Etat quelconque ; & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire : nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, & que le vainqueur, toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui : encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent, parce que la supériorité qu'on peut avoir acquise sur son adversaire, on l'a perdue en même temps contre les Puissances neutres, qui, sans changer d'état, se fortifient par rapport à nous, de tout notre affoiblissement.

» Si tous les Rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble au moins que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille détails, qui nous meneroient trop loin, on peut dire, en général, qu'un Prince qui, pour reculer ses frontières, perd autant de ses anciens sujets qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit en s'agrandissant ; parce qu'avec un plus grand espace à défendre, il n'a plus de

défenseurs. Or on ne peut ignorer que, par la manière dont la guerre se fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit est celle qui se fait dans les armées : c'est bien là la perte apparente & sensible ; mais il s'en fait en même temps dans tout l'Etat une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naissent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la désertion des campagnes, par l'abandon de l'Agriculture ; ce mal, qu'on n'apperçoit point d'abord, se fait sentir cruellement dans la suite ; & c'est alors qu'on est étonné d'être si foible, pour s'être rendu si puissant.

» Ce qui rend encore les conquêtes moins intéressantes, c'est qu'on sait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler sa puissance, non seulement sans étendre son territoire, mais quelquefois en le resserrant, comme fit très-sagement l'Empereur Adrien. On sait que ce sont les hommes seuls qui sont la force des Rois, & c'est une proposition qui découle de ce que je viens de dire ; que, de deux Etats qui nourrissent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre est réellement le plus puissant. C'est donc par de bonnes loix, par une sage police, par de grandes vûes économi-

ques, qu'un Souverain eſt ſûr d'augmenter ſes forces, ſans rien donner au hazard. Les véritables conquêtes qu'il fait ſur ſes voiſins, ſont les établiſſemens plus utiles qu'il forme dans ſes Etats; & tous les ſujets de plus qui lui naiſſent, ſont autant d'ennemis qu'il tue «.

Voilà ſans doute d'excellentes raiſons. Il n'eſt aujourd'hui preſque aucun Politique, aucun Sage, qui ne ſe fît honneur d'y applaudir & de les faire valoir. Cependant tout retentit de bruits de guerre; toutes les nations ſont ſous les armes; des révolutions ſe préparent: & c'eſt en préconiſant la philoſophie; c'eſt en exaltant le nouvel eſprit, qui s'eſt emparé, dit-on, de bien des Souverains & de quelques grandes Puiſſances; c'eſt en vantant leur prétendue tolérance, & les nouveaux ſyſtèmes d'humanité & de bienfaiſance, dont les grands mots ne produiſent que de ſi petits effets, que nous allons voir égorger d'une extrémité du monde à l'autre des millions d'hommes. O vraie Sageſſe, vraie Philoſophie, vraie Religion, que n'inſpirez-vous les mortels! Juſqu'à quand méconnoîtront-ils leurs intérêts les plus chers, & feront-ils couler le ſang humain en faiſant l'apologie de leur ſiècle de lumière!

Puiſſent donc ſe réaliſer les vœux, qu'un de nos Militaires a formés! » Puiſſent des Mi-

niſtres patriotes, des génies ſages, & des cœurs ſenſibles, ſans ceſſe environner le trône! Echos des peuples, organes de la raiſon, ils répéteront aux Monarques, que la guerre (du moins offenſive) eſt toujours une atroce démence; que c'eſt un appauvriſſement, que les conquêtes; que l'Hiſtoire, plus juſte à meſure que les hommes s'éclairent, s'apprête à jeter un jour terrible ſur la gloire abhorrée des Conquérans; & que cette foule de panégyriſtes elle-même, honteuſe enfin d'avoir nourri tant de fureurs par les louanges *, n'a plus d'en-

* On a malheureuſement trop vanté en effet ce prétendu héros, à l'ambition duquel le monde entier ne ſuffiſoit pas. La lecture de Quinte-Curce a fait, dit-on, un Charles XII. Que n'avoit-il ſaiſi ce mot ſi touchant & ſi profond d'un Scythe à Alexandre! » Si tu étois » Dieu, tu ne ferois pas tant de mal aux hommes «.

» Les plus grands Conquérans, a dit M. le Dauphin » dans un de ſes écrits, ſont fort au deſſous des Rois » pacifiques, juſtes & humains: il eſt bien plus beau » d'être les délices du monde, que d'en être la terreur. » Un Prince, ajoute-t-il, qui entreprend une guerre » uniquement pour ſa gloire perſonnelle, eſt également » en horreur, & à Dieu & aux hommes: mais un Roi » digne de l'être l'évite ſans la craindre, & la ſoutient » avec courage quand elle eſt inévitable; il ſe montre » dans l'occaſion prodigue de ſon ſang, & toujours » avare de celui de ſes ſujets «. *Vie du Dauphin, père de Louis XVI.*

cens à brûler pour les désolateurs du monde «. *Histoire des Campagnes de M. de Maillebois en Italie*, par M. le Marquis de Pesay, Mestre de Camp de Dragons.

PAGE 338.

(b) *Afin de ne pas risquer de se voir arracher par une valeur inconsidérée les avantages, &c.* En parcourant nos Annales, on frémit de tous les revers que cette même cause nous a fait essuyer sous tant d'époques si fatales à la France. Qu'on se rappelle les batailles de Courtray, de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, de Dettingue; qu'on réunisse toutes les circonstances de celle de Pavie; qu'on lise dans Villaret les détails de la journée de Nicopolis, dont les François ont essuyé presque seuls tout le désastre; & l'on verra qu'ils n'ont dû leurs défaites les plus mémorables qu'à une valeur présomptueuse, ou à une précipitation indiscrette. Souvent même celle-ci nous a arraché des mains une victoire, qui étoit toute acquise, dit l'un de nos plus célèbres Historiens, si l'on eût voulu ne pas combattre. Le zèle patriotique, ajoute-t-il, doit toujours avertir les François d'une faute qui leur fut toujours si familière & si funeste.

✲

IBID.

(c) *Etablir la discipline la plus sévère.* Un jeune Officier François, se trouvant sur la Meuse devant une place qu'on alloit forcer, ne se donna pas la patience d'attendre le signal pour l'assaut. Il sortit de son rang, monta à la brèche, & y causa une si grande épouvante, que les assiégés, qui ne le croyoient pas seul, abandonnèrent la brèche; ce qui entraîna la prise de la place. Le Marquis de Créqui, en étant instruit, fit venir devant lui le jeune Officier. Au lieu des louanges auxquelles il s'attendoit, le Maréchal le fit lier & garrotter; & après qu'il eut été promené en cet état plusieurs jours à la suite du camp, il fut mis en prison & condamné à mort, pour être sorti de son rang & pour avoir agi sans ordre. On le conduisit jusqu'au lieu du supplice, où se trouva le Général, qui lui accorda sa grâce, lui donna une chaîne d'or, un cheval d'Espagne, & le garda près de lui, afin de récompenser sa bravoure, après avoir puni sa témérité.

IBID.

(d) *Faire refleurir la Religion & les mœurs; seules capables d'affermir la règle & d'en adoucir la contrainte.* » Il n'y a guère, a dit M. le Comte de St. Germain, que les motifs surna-

turels qui puiſſent porter l'homme à toute l'énergie dont il eſt capable ; auſſi voyons-nous, par l'Hiſtoire, que les peuples qui ont jeté un grand éclat furent tous vertueux & religieux dans les jours de leur ſplendeur. Les Romains, dans les beaux jours de leur République, étoient les plus religieux des hommes. La Religion & les bonnes mœurs, qui en ſont un écoulement néceſſaire, ont enſemble une telle influence ſur le ſort des Empires, que leur décadence & leur chûte furent conſtamment l'effet & la ſuite de l'affoibliſſement de la Religion, qui amène néceſſairement la corruption des mœurs ; & celles-ci ſont un thermomètre aſſuré, qui marque l'état des nations. Ces grands objets ſont trop négligés dans l'état militaire.... Il doit être enjoint à tous Commandans de faire reſpecter ſoigneuſement la Religion & ſon Culte, & de ne pas ſouffrir des mœurs publiquement dépravées & corrompues. S'il arrivoit qu'un Commandant lui-même fût vicieux & ſcandaleux, il doit être révoqué ſur le champ. C'eſt un mauvais levain qui corromproit toute la maſſe. Toute troupe ſans Religion & ſans mœurs, ne ſera jamais bonne «. *Mémoires du Comte de Saint-Germain.*

LETTRE XXVII.

De la Comteſſe de Valmont au Marquis.

JE vais vous rejoindre, mon père; la Reine me l'a permis. Ma Julie, ſes jeunes frères, toute la petite famille partage la joie que j'en reſſens, comme elle va partager mon bonheur. Le Baron ſeul gémit de ne pouvoir nous accompagner. Mais le devoir l'appelle; & pour lui en adoucir la rigueur, le Comte lui fait eſpérer qu'au retour de la campagne ils ſeront libres tous deux de venir nous chercher. Il jouïra alors, comme ſes frères, de vos tendres embraſſemens; il reverra ſa petite maman, ſa chère Hortenſe, que rien n'eſt capable de lui faire oublier. Sans ceſſe il nous en parle, & ce n'eſt qu'à nous & à M. de Verzure qu'il ſe permet d'en parler. Lorſqu'il ſe préſente à ſes ieux quelque objet, dont on vante les charmes : Ce n'eſt point là, nous dit-il, ce n'eſt point là mon Hortenſe; ce ne ſont point ſes grâces naïves, ſa retenue, ſa ſage & modeſte ſimplicité :

non, je ne vois que ma sœur qui puisse lui être comparée. Je doute en effet qu'il lui eût été possible de faire un meilleur choix; & puisqu'il n'a pas dépendu de nous de le prémunir contre une passion trop tendre, nous ne pouvons, après tout, qu'applaudir à la constance de son attachement. Elle fait l'éloge de son cœur; &, comme Valmont l'avoit prévu, elle a contribué, autant que nos soins & nos conseils, à le garantir de ces liaisons dangereuses, de ces passions honteuses & frivoles, qui sont aujourd'hui l'écueil de la jeunesse. Cet attachement, si honnête & si pur, n'a rien pris d'ailleurs sur ce que nous avions droit d'attendre de ses heureuses dispositions. Vous en jugerez, mon père; & j'ôse croire que vous ne regretterez pas la peine que vous vous êtes donnée pour le former. Plus il mérite toute mon affection, plus je crains de le perdre: ce ne sont point ses études, ses travaux, ses exercices pénibles, que je redoute. Je laisse à d'autres mères ces craintes pusillanimes; elles ne furent jamais les miennes. Je redouterois

bien plutôt ces faux ménagemens & cette molleſſe, qui l'euſſent rendu, comme tant d'autres, peu propre à ſoutenir la fatigue & à affronter les hazards. Mais quelque mâle que ſoit l'éducation qu'il a reçue & celle qu'il reçoit encore tous les jours, quelque force de tempérament qu'il ait acquiſe, il n'eſt point à l'abri de ces coups funeſtes qui moiſſonnent à la fleur de leurs ans nos plus braves guerriers *. C'eſt maintenant comme épouſe

* Aimable Comte de Giſors, l'eſpoir de ton Prince & de ta Patrie, le plus digne objet de notre eſtime & de notre amour; c'eſt ainſi que tu nous as été enlevé au moment où s'ouvroit devant toi la plus brillante carrière. Formé par un père, qui n'avoit rien négligé pour faire de toi un grand homme, tu ſignalas ta jeuneſſe par les exploits des héros. Quelle mort glorieuſe, mais funeſte, en interrompit le cours! Je mêlai mes regrets les plus amers à ceux de mes concitoyens. Autrefois le compagnon de tes premières études & de tes premiers jeux, je me voyois honoré de cette bienveillance qui fait le charme d'un âge tendre. Hélas! le coup qui t'a frappé a laiſſé dans mon cœur une plaie qui ſaigne encore, & que le temps ne peut fermer.

& comme mère, que j'ai lieu de trembler. Depuis tant d'années, à chaque campagne qui va s'ouvrir, je crains pour mon mari; depuis deux ans, je crains encore pour mon fils. Ils ſont tous deux ſi dignes de ma tendreſſe! Mais ſur-tout les vertus du Comte me le rendent toujours plus vénérable & plus cher. Ses vues ſont ſi droites, ſa conduite eſt ſi noble & ſi déſintéreſſée, ſon cœur eſt ſi bienfaiſant, il a pris tant d'empire ſur lui-même, il a ſi peu d'inégalités & de foibleſſes, & quand il lui en échappe de bien légères, parce qu'enfin il eſt homme, il ſe juge avec tant de rigueur & a pour nous tant d'indulgence, que je ne puis me laſſer d'admirer en lui les fruits qu'y porte la Religion. Car c'eſt elle, mon père, qui l'a fait tout ce qu'il eſt aujourd'hui.

J'en ai une nouvelle preuve dans le précieux dépôt qu'il vient de me confier. Il avoit oublié, pour une affaire importante, des papiers qu'il m'a fait demander, en m'envoyant la clef de ſon bureau, & en m'indiquant à peu près l'endroit où je pourrois les trouver. Je me

ſuis trompée de tiroir, & j'en ai ouvert un, où le premier objet qui m'a frappé étoit un cahier écrit de ſa main, qui avoit pour titre : *Le fruit des Leçons de mon Père, & mon plan de conduite au milieu du monde.* J'ai cru devoir reſpecter le ſecret de mon mari. J'ai remis à l'inſtant ce cahier à l'endroit où je l'avois trouvé, en eſpérant néanmoins qu'il ne me ſeroit pas impoſſible de tirer parti de ma mépriſe. Dès que le Comte eſt rentré, j'ai volé dans ſes bras. En lui remettant ſa clef, je lui ai raconté ce qui m'étoit arrivé ; je l'ai conjuré de me faire part, pour ma propre utilité, de ce qu'il n'avoit écrit que pour lui-même, & de me permettre d'en tirer une copie. Après quelque réſiſtance, il a cédé à ma prière, ſous la condition expreſſe que jamais je ne montrerois cet écrit qu'à vous *, & à mes enfans après ſa mort. Vous verrez, mon père, ſi j'ai tort de me paſſionner comme je le fais, pour la

* On le retrouvera à la fin du dernier volume.

gloire de Valmont. Non, non, ce n'eſt pas pour moi que je la déſire ; ce n'eſt pas même pour lui : c'eſt pour l'intérêt de la vertu, de la Religion ; c'eſt pour celui du monde entier ; car je n'ai pas trop dit, lorſque je vous ai marqué dans ma dernière lettre, que, ſi ſa condition l'élevoit au deſſus des autres hommes, s'il régnoit ſur l'univers, ce ne ſeroit que pour en faire le bonheur. D'après cette juſtice que je lui rends, d'après les ſentimens qu'il fait naître en moi & qui lui ſont dus, ne me pardonnerez-vous pas de trembler pour ſes jours ? Ma Julie reſſent mes alarmes, & y joint les ſiennes. Elle craint, de ſon côté, pour un père qu'elle aime autant qu'elle en eſt aimée, pour un frère qui fait avec nous ſa ſociété la plus douce, & qui ſe glorifie hautement d'être le frère de Julie ; elle craint auſſi pour le Chevalier de Lauſane, & ſur-tout, lui dit-elle, parce que vous êtes le bon ami de mon papa.

Le Chevalier eſt forcé d'aller ſervir ſous le Marquis de L...., au lieu de ſuivre Valmont comme il s'en étoit flatté. Il

voit avec peine ſon mariage retardé juſqu'à la fin de la campagne, & s'inquiète des obſtacles que ſon frère peut encore y apporter : auſſi a-t-il remis ſes intérêts les plus chers entre les mains de ſa belle-ſœur, en la conjurant d'entretenir ſon mari dans des diſpoſitions favorables. La Vicomteſſe s'y étoit déja offerte d'elle-même, afin de ſe rapprocher toujours davantage de nous.

Cette jeune femme, n'écoutant plus que ſa paſſion, emploie ſans ceſſe de nouveaux moyens pour la faire valoir. Elle emprunte tous les agrémens ; elle épuiſe tous les raffinemens de la coquetterie & de l'art ; elle boude, elle s'éloigne, elle revient ; elle témoigne de l'indifférence, &, le moment d'après, du dépit, de l'emportement, de la fureur. Elle fait paroître des accès de tendreſſe pour ſon mari, qui s'y laiſſe aiſément ſurprendre ; & hors de ſa préſence, elle ne laiſſe plus appercevoir pour lui que de l'averſion & du mépris. Il eſt des inſtans, où elle joue auprès de Valmont la naïveté, le ſentiment, où elle affecte un ton de

ſageſſe & de raiſon, où elle prend le maſque des vertus qu'elle ſait qui lui ſont les plus chères : il en eſt d'autres, où elle ſemble oublier tous principes, où elle traite de préjugés toute eſpèce de loix & de bienſéances, où elle ne parle plus que d'affranchiſſement de tout joug & de toute contrainte, que de liberté & de plaiſir. Elle ſe replie dans tous les ſens contraires, & avec tout ce manège elle ne fait que ſe rendre encore plus mépriſable. Elle le ſent quelquefois malgré elle, & c'eſt ce qui fait ſon plus cruel tourment. Valmont ne s'aviſe plus de la prêcher ; il m'en laiſſe le ſoin, mais je n'y réuſſis pas mieux que lui. Elle le cherche, & il ne s'étudie qu'à la fuir. S'il ne peut l'éviter, ſa circonſpection, ſon ſang froid, ou ſon air diſtrait, la déſolent & l'irritent. Toute réſiſtance l'enflamme, &, comme je ne l'ai que trop prévu, l'excès de ſa paſſion finira par une haine encore plus violente que ne l'eſt ſon amour.

Vous voyez, mon père, par combien d'idées affligeantes eſt empoiſonnée la

joie que m'inſpire le voyage qu'il m'eſt permis de faire. Oublierai-je auprès de vous toutes mes craintes, & me ſuggérerez-vous quelques moyens pour empêcher qu'elles ne ſe réaliſent ? Ne nous écrivez plus, vos lettres ne nous retrouveroient pas ici. Je me mettrai en route, avec notre pieux Abbé & toute la petite famille, dans trois jours au plus tard. Mon mari, que doivent accompagner ſon fils & M. de Verzure, pourra différer un peu davantage à rejoindre ſes troupes ; cependant, comme ſes équipages ſont déja prêts, le délai ne peut pas être long. Quel moment, mon tendre père, quel moment, pour votre Emilie, que celui où elle ſe retrouvera dans vos bras ! Mais auſſi que de larmes vont lui couter ſes adieux à un époux & à un fils, qu'elle aime ſi tendrement !

LETTRE XXVIII.

Du Marquis à ſon Fils.

NOUS attendons avec impatience des nouvelles de ton arrivée au camp de.... où nous t'écrivons. Je ne te peindrai pas, mon fils, nos tranſports mutuels dans les premiers momens de notre réunion. Qu'Emilie où ſa chère Veymur entreprennent de le faire, ſi elles l'ôſent. Pour moi, j'ai été trop fortement ému, pour ne pas trouver les expreſſions bien foibles, après de ſi vifs & de ſi doux ſentimens. Nos deux amies ſe ſont évanouies entre mes bras, &, à l'âge où je ſuis, il s'en eſt peu fallu que je ne fiſſe comme elles. Mais leur danger commun m'a ſoutenu, ſi cependant leur état pouvoit me paroître dangereux. Nos enfans les embraſſoient, pleuroient, crioient, & me cauſoient encore plus d'embarras que leurs mères. Après quelques inſtans, les ſens ſe ſont ranimés, les ieux ſe ſont ouverts, les embraſſemens ont recom-

mencé de toute part avec plus d'ardeur qu'auparavant. Les ris, l'alégreſſe, ont ſuccédé aux évanouïſſemens, aux étouffemens, & aux larmes. Nous avons tous parlé à la fois, & nous ne nous entendions plus. Que n'étois-tu parmi nous, cher Valmont! que n'y étois-tu avec ton fils! vous euſſiez tous deux partagé notre ivreſſe, & elle n'en eût duré que plus long-temps. Mon ami, qu'il eſt doux de ſe revoir quand on s'aime ainſi!

Et nos bonnes gens?... il a fallu ouvrir toutes les portes pour les laiſſer entrer. Sans apprêt, ſans compliment, ils ſe ſont jetés en foule dans les appartemens; ils ſe ſont preſſés autour de nous; ils ont baiſé les mains d'Emilie, & puis les miennes. Ils les ont mouillées de pleurs; ils nous ont préſenté leurs enfans, qui ſe diſputoient à qui nous approcheroit de plus près, & qui vouloient participer tous enſemble à notre joie & à nos careſſes. Vivent nos hameaux! c'eſt pour eux que ſont faites ces ſcènes d'attendriſſement, dont ne ſont pas dignes nos gens de Cour, ſi fauſſement affectueux, ſi maniérés, & ſi fiers.

Après nous être un peu remis de nos fatigues & de nos plaisirs, je me suis occupé plus sérieusement de tes enfans. Ils n'ont rien perdu, à beaucoup près, entre tes mains & dans celles de leur mère. Leur caractère & leur union m'enchantent. Le Commandeur & le Chevalier font honneur à tes soins & au plan d'instruction que nous nous étions formé en leur faveur. Ils ont toutes les connoissances qui sont propres à leur âge, sans que leur esprit ni leur mémoire en soient surchargés. L'ordre, la netteté, la liaison que tu as su mettre dans leurs idées, supposent une marche plus lente en apparence, mais qui leur prépare pour la suite des progrès plus sûrs & plus rapides. Ce qu'ils savent, ils le savent bien; & je serois fâché que pour le moment ils parussent en savoir davantage. Ce ne sont point de petits prodiges; mais je vois avec la plus douce satisfaction que tu en auras fait des hommes, dans un âge où la plupart de nos jeunes gens n'ont que du babil, de la suffisance, & ne sont après tout que de vieux enfans.

Tu t'attaches à former leur cœur autant ou plus que leur esprit : & en t'associant le Baron pour ce double objet, quels rapports tu as mis entre les trois frères, & que tu les as rendus chers & utiles l'un à l'autre !

Je n'applaudis pas moins, cher Valmont, au choix que tu as fait pour eux de notre respectable Abbé. N'étant pas libre de les avoir toujours sous les ieux, tu ne pouvois te reposer de leur conduite sur un meilleur guide. Il a toutes les lumières & toutes les vertus de son état. En leur faisant étudier la Religion par principes, en s'appliquant à leur en faire connoître les véritables fondemens, il les arme pour toujours contre les vains sophismes de nos modernes Incrédules ; & son exemple est, après celui que tu leur dois, ce qu'il y a de plus propre à la leur faire aimer.

Que je plains, mon fils, ces parens peu prévoyans & peu sages, qui confient ce qu'ils ont de plus cher à des maîtres, dont la façon de penser est douteuse, dont les mœurs sont équivoques, à des

hommes peut-être à qui ils ne voudroient pas risquer de confier leur fortune. Ont-ils donc un trésor plus précieux que leurs enfans ? Les insensés ! Pour ne pas se donner la peine d'examiner & de choisir, souvent même pour s'épargner les frais ou du moins les égards qu'entraîneroit un meilleur choix, ils se préparent les plus cuisans remords ; & par les suites funestes d'une éducation vicieuse, ils s'ouvrent une source de chagrins pour le reste de leur vie.

Tu n'as point, cher Valmont, de pareils tourmens à redouter. Tes enfans répondent aux soins que tu t'es donnés pour eux, & déja même ils te payent avec usure des précautions que tu as prises pour assurer leur sagesse & leur bonheur. Qu'Emilie, de son côté, a lieu de s'applaudir de la manière dont elle a élevé Julie ! Le Baron a raison, mon fils, lorsqu'il ne voit qu'Hortense & Julie que l'on puisse comparer l'une à l'autre. Les progrès de ta fille, depuis que je l'ai perdue de vue, me rendent aujourd'hui ceux d'Hortense plus sensibles qu'ils ne me

l'étoient, lorſque je ne voyois qu'elle. Leurs charmes ſe ſont dèveloppés en même temps. Chacune d'elles, enviſagée ſéparément, eſt, pour ſon ſexe & pour ſon âge, ce qu'il y a au monde de plus aimable. Vues enſemble, aucune des deux ne perd de ſes attraits, & l'on ne peut dire laquelle eſt la moins belle. Si, pour la figure, les avantages ſont les mêmes, ils le ſont encore pour les qualités de l'âme. Même ſimplicité, même candeur des deux parts; dans toutes deux autant de ſagacité, de juſteſſe, & de diſcernement, avec autant d'ingénuité & de franchiſe; même réſerve, avec le même enjouement; même égalité de caractère, & cependant même fonds de tendreſſe & de ſenſibilité; même nobleſſe & même délicateſſe de ſentimens. Non, on ne vit jamais deux amies de cet âge ſe reſſembler ſi parfaitement. Tu peux juger ſi les mamans ſont ſatisfaites. S'aimant toutes deux avec tendreſſe, s'aimant dans leurs enfans, elles doublent l'une par l'autre leur exiſtence, & la joie qu'elles reſſentent ſe partage également entre elles.

Faſſe le Ciel que rien n'en interrompe le cours ! Hélas ! les joies s'écoulent ſi promptement ! & la peine eſt ſi près du plaiſir !

C'eſt ainſi, mon fils, que des réflexions triſtes & mélancoliques viennent ſe mêler malgré moi au plus doux contentement. Celui que j'éprouve, l'idée même de celui que j'ôſe me promettre pour la fin de la campagne, s'il t'eſt libre de nous rejoindre avec le Baron, me font penſer au moment qui doit nous ſéparer. Il n'eſt donc rien ici-bas qu'on puiſſe poſſéder ſans inquiétude, & qu'on ne ſe voye ſans ceſſe à la veille de perdre ! Heureux ſéjour, que celui où nous ſerons réunis dans la jouïſſance du ſouverain bien, pour ne nous quitter jamais ! Ah ! n'oublions point, cher Valmont, que la Religion & la vertu peuvent ſeules réaliſer un eſpoir ſi flatteur.

Donne-nous au plus tôt de tes nouvelles ; ſi toutefois tu ne nous as pas déja écrit, comme nous nous en flattons.... Je quitte à peine la plume. Le courier

arrive, voici un paquet de l'armée. Ce ſont des lettres de toi, de ton fils, de Veymur. Il y en a une auſſi du Chevalier de Lauſane. Cher Valmont, quelle joie pour toute la maiſon !

LETTRE XXIX.

Du Comte de Valmont au Marquis.

J'AI différé de quelques jours à vous écrire, afin de vous parler plus sûrement de la position où nous nous trouvons. Elle devient de jour en jour plus intéressante, par l'approche des ennemis, & par les postes qu'ils occupent. Ils s'étoient flattés de passer le Rhin & d'entamer nos frontières : nous les avons prévenus. Le passage du Corps de troupes que je commande, & auquel s'étoit réuni celui du Marquis de L...., s'est fait hier, sans qu'ils eussent autre chose à nos opposer que quelques gardes avancées, qui se sont repliées aussi tôt. Nous nous sommes portés vers M..... que nous avons paru vouloir insulter, quoique nous n'eussions dessein pour le moment que d'inquiéter les ennemis & de les laisser incertains sur le plan de nos opérations. C'est déja beaucoup que de les avoir mis sur la défensive, lorsqu'ils s'étoient promis de venir nous attaquer.

Il eſt aiſé de prévoir que cette campagne ne ſe terminera pas ſans quelque évènement conſidérable. Le Maréchal a joint ſon armée à celle de l'Electeur, afin de garantir ſes Etats menacés de toute part, d'augmenter même, s'il ſe peut, ſes dernières conquêtes, ou de lui conſerver du moins la ſupériorité qu'il s'eſt acquiſe.

Le Marquis de L..... nous a quittés ce matin, avec les huit mille hommes qu'il a ſous ſes ordres, pour aller prendre ſon poſte au deſſus de B..., d'où il pourra, ou nous donner la main, ou la donner au Maréchal, ſelon que les circonſtances l'exigeront. J'ai déja éprouvé quelque oppoſition de ſa part pour une entrepriſe que je méditois; mais comme il eſt eſſentiel de le ménager pour une occaſion plus importante, j'ai cru devoir céder pour cette fois, afin ne pas tout perdre dans un autre moment. Tel eſt, mon père, l'état de nos affaires, ſur leſquelles M. de Veymur ſe charge de vous envoyer par la ſuite toutes les nouvelles qui pourront vous intéreſſer.

J'ai fait part à M. de Verzure de votre

dernière lettre. Il vous présente son hommage, & est d'autant plus flatté du cas que vous paroissez faire des conseils qu'il m'a donnés, qu'il a conçu pour vous toute l'estime & tout le respect qui vous sont dus. Mon fils s'attache à lui de plus en plus. Il trouve dans sa société des ressources qui le dédommagent sans peine des agrémens frivoles & dangereux, qu'eût pu lui offrir une liaison trop assidue avec les jeunes gens de son âge. Il les voit par nécessité, par convenance, mais jamais par goût ni par désœuvrement. La présence presque habituelle de M. de Verzure, la mienne quand nous pouvons être ensemble, ce qui n'arrive pas aussi souvent qu'il le voudroit, la compagnie de M. de Veymur, celle de quelques autres Officiers d'un certain âge & d'un mérite éprouvé, des études suivies, ont été jusqu'ici sa sauve-garde la plus ordinaire contre les amusemens où ses camarades voudroient l'entraîner. Il leur rend d'ailleurs tous les services qui dépendent de lui, les aime, & s'en fait aimer. Je lui ai témoigné toute la joie

que je reſſentois d'une conduite ſi raiſonnable, & d'un plan de vie ſi propre à lui donner toute la ſageſſe & la maturité d'un âge plus avancé.

Quant à moi, mon père, je travaille de toutes mes forces à mettre en pratique les avis importans que votre lettre renferme. J'ai prié M. de Verzure de me les rappeler, s'il m'arrivoit de m'en écarter jamais : & quel ami eſt plus propre à un ſi noble emploi ! Au deſſus de toute baſſe complaiſance & de tout reſpect humain, ferme & juſtement ſévère dans ſon amitié conſtante, il craindroit bien plus de me voir commettre une faute qu'il eût pu prévenir par ſes ſages conſeils, qu'il ne craindroit, ſi je l'avois faite, de me déplaire en me la reprochant.

Je ne vous dirai pas, en finiſſant, tout ce qu'il m'en coute d'être ſi long temps éloigné de vous. Si l'avantage de ſervir mon Prince & ma patrie pouvoit me permettre quelque retour ſur moi-même, que j'envierois le bonheur d'Emilie ! Je ne lui écris que deux mots pour elle, pour Julie, & pour mes autres enfans. M. de

Veymur voudra bien m'excuſer auprès de ſon épouſe, & être l'interprète de mes ſentimens pour elle. Le Chevalier de Lauſane, contraint de ſe ſéparer de nous, pour ſuivre le Marquis de L....., a joint ſes dépêches aux miennes. Le temps me preſſe, & ne me laiſſe pas la liberté de vous en dire davantage *.

---

* C'eſt ici le moment de rappeler ce que l'on a déja fait obſerver dans pluſieurs endroits, ſur le retranchement des Lettres peu importantes. Quelques-unes même ne ſe ſont point trouvées parmi les papiers qu'on a raſſemblés; & de toutes les autres qui nous ſont reſtées, on n'a conſervé pour ce Recueil que celles qui nous ont paru abſolument néceſſaires par leur liaiſon entre elles ou par leur objet.

LETTRE XXX.

Du même à son Père.

TOUT se prépare pour une action décisive. Les ennemis trompés jusqu'ici sur nos projets, incertains de nos démarches, forcés par leur position & la nôtre d'être les tranquilles spectateurs de nos premiers succès ; une de leurs plus fortes places emportée presque sous leurs yeux par la valeur de nos troupes, sans qu'ils en ayent prévu l'attaque, & sans qu'ils ayent eu le temps d'y jeter du secours ; une autre, plus considérable encore par l'entrée qu'elle nous ouvre au sein de leurs provinces, assiégée dans toutes les formes & pressée vivement, lorsqu'ils portoient leur attention d'un tout autre côté ; voilà, mon père, ce qui nous donne, par de si heureux commencemens, les plus grandes espérances pour l'avenir. Les ennemis ont compris qu'ils ne pouvoient rester plus long-temps dans l'inaction, sans laisser prendre une idée

trop désavantageuse de leurs forces & sans risquer de tout perdre. Ils ont fait avancer un autre Corps de troupes, qui rend leur armée aussi nombreuse que la nôtre. Le Marquis eût pu en empêcher la jonction ; il ne l'a pas fait : il eût pu unir ses troupes aux miennes, dans un moment où nous eussions combattu avec une supériorité marquée ; & il m'a suscité, dans le Conseil, des obstacles que je n'ai pu lever que lorsqu'il n'étoit plus temps. L'autorité s'est trouvée en quelque sorte partagée, & il ne peut rien arriver de pis qu'un semblable partage. Aussi n'ai-je éprouvé de sa part que des contradictions : mais enfin le moment est venu pour lui de réparer des fautes, qui m'allarment de plus en plus sur ses dispositions, & sur les instructions secrètes qu'on lui a données. J'ai peine à croire cependant que, comptant trop sur l'appui de M. de Lausane, il consente, pour le mieux servir, à se déshonorer. Quoiqu'il en soit, je lui ai intimé de nouveaux ordres de la Cour, & il se hâte de me joindre. Je ne refuserai pas alors le com-

bat, s'il m'eſt offert. Priez pour le ſuccès de nos armes. Si nous éprouvons un revers, la paix eſt plus éloignée que jamais. Si nous ſommes vainqueurs, tout le pays eſt à nous, & nous devenons les maîtres des conditions.

Je ne vous prie pas, mon père, d'épargner à la tendre Emilie les inquiétudes qu'un évènement ſi prochain pourroit lui cauſer. Je lui écris en peu de mots, & je mets quelques lignes pour vous dans la même lettre, afin que vous puiſſiez vous diſpenſer de lui montrer celle-ci.

LETTRE XXXI.

Du même.

QUELLE heureuſe nouvelle pour vous, mon père, pour un cœur tout François! Nous venons de remporter la victoire. Je vous écris ſur le champ de bataille. Cette action nous promet les ſuites les plus heureuſes; & ce qui ne peut que mettre le comble à votre joie, c'eſt qu'elle a couté peu de ſang, même à nos ennemis. Leur poſition déſavantageuſe a décidé de l'iſſue du combat. Après une glorieuſe défenſe, pluſieurs de leurs Officiers Généraux ont été forcés de ſe rendre, & un très-grand nombre de ſoldats ont été faits priſonniers. Mon fils, animé par l'exemple de M. de Verzure, s'eſt montré digne de ſon grand-père. Daignez embraſſer pour moi mon Emilie, mes enfans, & toute la famille de M. de Veymur, qui s'eſt diſtingué par les ſervices les plus ſignalés.

LETTRE XXXII.

De Monsieur de Veymur au Marquis de Valmont.

JE ne sais, Monsieur, ce que notre brave Général vous aura marqué sur sa victoire; mais comme je me défie de sa modestie, je crois devoir me charger auprès de vous des détails. Je vous envoie un journal exact de cette campagne, dont le plan fait le plus grand honneur à M. le Comte, & une relation très-circonstanciée de ce dernier combat. Vous y verrez avec quelle sagesse & quelle prévoyance il a préparé ses succès; avec quel art & quelle profondeur de lumières il a combiné ses opérations, maîtrisé les évènemens, & déterminé les hazards mêmes en sa faveur; avec quel sang froid il a paré, dans le feu de l'action, à tous les dangers qui se sont reproduits sous ses ieux, & que certainement il n'avoit pas dû prévoir; avec quelle intrépidité il a payé de sa personne dans des momens

critiques, & fixé la victoire, qui nous eût échappé sans de nouveaux efforts. Mais ce que je me suis réservé à vous retracer dans cette lettre, qui n'est écrite que pour vous, pour Madame la Comtesse, & pour sa chère Senneville, comme elle se plaît encore à l'appeler; c'est la grandeur d'âme de M. de Valmont, sa Religion, son humanité, & toutes les vertus qui le rendent si respectable à tous les Officiers, & qui lui ont si bien gagné la confiance & l'amour du soldat. Voici, Monsieur, quelques traits qui vous peindront, beaucoup mieux que tout ce que je pourrois vous dire, ses sentimens & sa conduite (*a*).

Le Marquis de L..., qui commandoit le Corps de réserve, aussi mortifié de la préférence que la Cour avoit donnée sur lui à Monsieur de Valmont, que jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, a tout entrepris pour la lui faire perdre. Au mépris de celle de son Prince & du salut de l'Etat, il a fait une manœuvre, qui, de vainqueurs que nous étions, a pensé nous attirer la honte & tous les malheurs d'une

défaite. Qui pourroit croire un Gentilhomme, un François, capable d'une telle infamie, si nous n'en avions des exemples dans notre Histoire ? Sous prétexte de prendre en flanc l'armée ennemie, il a dépassé notre corps de bataille ; il a laissé nos flancs découverts ; & nous nous sommes vus au moment d'être enveloppés, si le Général, conservant tout son sang froid au milieu d'un si grand péril, n'eût replié son aile droite, pour faire face de tous côtés & fortifier les endroits les plus foibles. Il s'y est porté lui-même ; & le soldat, frémissant de rage de se voir arracher des lauriers, que si peu de temps auparavant il se croyoit sur le point de cueillir, a secondé, de toutes ses forces, sa prudence & sa valeur. Après le combat le plus opiniâtre, après avoir vu prendre & reprendre jusqu'à trois fois quelques-uns de nos drapeaux, après avoir reçu plusieurs coups de feu dans ses habits, & avoir eu deux chevaux tués sous lui, M. de Valmont a enfin culbuté les ennemis ; & par un trait de générosité, qui a mis le comble à sa gloire, il a re-

tardé la poursuite pour aller dégager celui qui avoit failli à le perdre, & qui, séparé de l'armée, venoit d'être enveloppé à son tour. Un si grand service, rendu dans une pareille circonstance, le silence obstiné que notre Général a gardé sur cette manœuvre du Marquis de L...., qui n'a paru qu'inconséquente à ceux qui en ont ignoré les motifs, eussent dû lui obtenir de sa part quelques sentimens de reconnoissance ; & il n'a éprouvé que de nouveaux traits de jalousie, & les marques les plus sensibles d'ingratitude.

Cependant, Monsieur, j'ai vu les dépêches de M. le Comte, & ce qui m'eût étonné, si je ne le connoissois pas, il y donne des éloges à la valeur de cet Officier, qui à la vérité s'est distingué par sa bravoure, autant qu'il s'est déshonoré à mes ieux par sa perfidie. M. de Valmont se borne à demander instamment qu'on l'employe dans la grande armée (*b*). Un très-grand nombre d'entre nous ont reçu, dans ces mêmes dépêches, les témoignages les plus flatteurs de l'attention du Général. Il semble qu'il ait tout vu, qu'au-

cune action tant soit peu remarquable ne lui ait échappé, & qu'à proprement parler, il n'ait oublié que lui-même *.

Les soldats n'ont pas eu moins de part que les Officiers à ses bontés & à son zèle. Il a embrassé plusieurs de ceux qui s'étoient signalés sous ses ieux, & qui, transportés de l'honneur qu'il leur faisoit, versoient des larmes de joie. Il a fait distribuer des récompenses à quantité d'autres. Il a remercié de la manière la plus solennelle les Corps qui s'étoient les plus distingués; & par-tout on l'environnoit avec des signes non équivoques d'attendrissement & de respect, qui ont dû lui rendre bien doux les fruits de sa victoire.

Son premier soin cependant s'étoit porté du côté des blessés, dont le nombre, malgré la chaleur de l'action, n'a pas été aussi considérable qu'on avoit lieu de le

* Ceci rappelle cette lettre de Catinat, par laquelle il rendoit compte de la victoire qu'il venoit de remporter à Stafarde, & qui fit dire à un nouvelliste : *M. de Catinat étoit-il à cette bataille ?*

penſer. On l'a vu parcourir le champ de bataille, faire enlever du milieu d'un tas de morts un ſoldat, qu'il a cru s'appercevoir qui reſpiroit encore, & qui en effet ne paroît pas devoir mourir de ſes bleſſures. Il s'eſt montré dans les hôpitaux, & a accéléré par ſa préſence tous les ſoulagemens qu'il étoit poſſible de procurer. Son humanité, diſons mieux, ſa charité, toujours active & ſans bornes, n'a point diſtingué entre nos propres ſoldats & ceux des ennemis. Il a fait donner à ceux-ci avec une égale promptitude les mêmes ſecours. Bleſſés & vaincus, ce n'étoient plus pour lui des ennemis; c'étoient des hommes. On l'a entendu gémir plus d'une fois ſur les ſuites funeſtes des plus brillantes victoires, ſur ces maux que tant d'autres enviſagent de ſang froid (*c*); & en faiſant tout ce que ſon devoir exige, il les adoucit du moins autant qu'il le peut. Auſſi n'eſt-il perſonne qui ne convienne, à ſa louange, qu'on ne ſauroit être tout à la fois plus brave & plus humain.

Forcé de mettre à contribution tout le pays, ce n'eſt point en y portant le fer

& le feu, qu'il obtient de ſes habitans les ſommes qu'il leur impoſe; c'eſt ſeulement en leur faiſant appréhender les maux qu'il veut leur épargner (*d*), & plus encore en leur inſpirant la ferme aſſurance d'être à l'abri de toute eſpèce de vexation, par la diſcipline exacte qu'il fait régner dans ſes troupes. Devenu la ſauvegarde de ceux qui ont recours à ſa bonté, il les fait jouïr de la plus grande ſûreté & d'une ſorte de paix, au milieu même des horreurs de la guerre. Les campagnes ſont cultivées; le laboureur ne quitte point ſa chaumière, dont on a fait pour lui un aſile ſacré (*e*). Quelques exemples d'une juſtice ſévère ont contenu l'avidité du ſoldat, & ont en même temps réprimé ſa licence.

Hier encore M. de Valmont a fait poſer des ſentinelles à une abbaye de filles, qui eſt à peu de diſtance de la ville que nous tenons aſſiégée, en leur enjoignant d'avertir à l'inſtant le Prévôt, dans le cas où il arriveroit quelque déſordre. Quelques-uns de nos ſoldats, échauffés par le vin & par la joie que leur inſpiroient leurs

nos succès, ont tenté, vers le milieu de la nuit, d'escalader les murs. Le Prévôt, éveillé à l'instant, s'est transporté lui-même dans cette maison, où déjà les soldats avoient pénétré; & par sa présence arrêtant leur témérité, il a conservé à ces filles l'honneur ou la vie qu'elles étoient sur le point de perdre. Ceux qui ont été pris ont servi d'exemple aux autres; & c'est ainsi que se rétablit dans ces contrées l'honneur du nom François, que les excès les plus crians & l'impunité avoient dégradé.

L'Officier que M. le Comte a chargé de la grande police de l'armée, entre parfaitement dans ses vûes, & seconde avec le plus grand zèle la sagesse de ses intentions. Il a fait mettre en prison la maitresse d'un de nos Lieutenans-Généraux (*f*), sans aucun égard pour le nom qu'il porte & pour le crédit dont sa famille jouït à la Cour. On s'est plaint; on s'est emporté; le Prévôt a tenu ferme; le Général a applaudi hautement à sa fermeté; & dès le même jour toutes les maitresses ont été renvoyées. On a usé

d'une plus grande rigueur envers ces malheureuſes, qui ruinent la ſanté & les forces du ſoldat, qui traînent après elles la débauche & les plus honteux déſordres, qui nuiſent à la diſcipline en même temps qu'elles entretiennent, qu'elles augmentent la corruption des mœurs; & bien tôt le camp s'eſt trouvé purgé de cette peſte qui l'infeſtoit (*g*).

Inſtruit que dans un repas un vieux militaire avoit donné au plus jeune, au nom de tous les convives, une commiſſion auſſi odieuſe que déshonorante, à laquelle celui-ci s'étoit refuſé, en proteſtant qu'il n'iroit jamais chercher pour les autres ce dont il rougiroit de faire uſage pour lui-même, notre Général a caſſé ſans pitié l'Officier mal-honnête, qui n'avoit pas eu honte de montrer devant de jeunes gens une pareille dépravation.

De ſemblables traits ont fait reprendre, pour la décence & pour les mœurs, tout le reſpect qu'on leur doit. Il n'a plus été parmi nous du bel air d'afficher le libertinage. S'il ſe cache encore dans un petit nombre, il ne fait plus du moins

les mêmes progrès, & n'a plus le même crédit pour se produire & pour se répandre. Aussi voyons-nous nos jeunes gens plus studieux, plus appliqués à acquérir toutes les connoissances qui peuvent développer leurs talens ; les disposer à devenir par la suite de grands hommes, & les mettre en état de rendre de grands services à leur patrie. Ils ne rougissent plus d'être sages, & de prendre des leçons de ceux qui, mûris par l'âge & par la réflexion, ont appris à le devenir.

Il a été plus difficile encore à M. de Valmont de déraciner ce faux point d'honneur, cette fureur pour les duels, qui nous a enlevé tant de jeunes militaires de la plus grande espérance, & qui ne contribue qu'à faire de faux braves (*h*). Mais il s'est expliqué si fortement sur ce point; il a montré tant de mépris pour ceux qui faisoient parade de bravoure en ce genre; il a paru en faire si peu de cas pour toutes les occasions importantes; il s'est fait avertir avec tant de soin des propos indiscrets, & en a prévenu si promptement les suites, en renvoyant sans pitié ceux

qui les avoient tenus, que la plus grande circonſpection regne aujourd'hui dans les diſcours, comme la plus grande honnêteté dans les procédés, & que c'eſt maintenant la choſe la plus rare parmi nous que d'entendre parler d'une affaire.

Malgré cette ſévérité de diſcipline & cette ſage réforme de tant d'abus : la conduite que tient M. le Comte envers tous les militaires ; ſa fermeté ſans dureté, ſans hauteur, mais tempérée par la bonté ; ſon exactitude ſcrupuleuſe à ne point faire de paſſe-droits ſans des raiſons légitimes ; la loi qu'il s'eſt impoſée de ne rien accorder purement à la faveur & de donner toujours la préférence au mérite, de ne laiſſer aucun ſervice eſſentiel ſans récompenſe, de couvrir les fautes quand elles ſont ſuſceptibles d'excuſe, & de mettre ceux qui les ont faites à portée de les réparer (*i*) ; le tendre intérêt qu'il paroît prendre à la ſituation de ceux qui ſe trouvent dans quelque embarras ſans ſe l'être attiré ; ſon affabilité, ſon déſintéreſſement, ſa généroſité, lui ont concilié tous les ſuffrages & lui ont gagné

tous les cœurs. Il eſt ſur-tout adoré du ſoldat, qui ſe ſent forcé d'applaudir à l'ordre qu'il a établi, & qui en retire pour lui-même les plus grands avantages. Ils le conſidèrent tous comme un père, & c'eſt ſous ce nom qu'ils en parlent entre eux. Ils le voient dans bien des momens partager leurs peines, s'aſſocier à leurs travaux, & en tout temps pourvoir avec le plus grand ſoin à leur ſubſiſtance. Ils le voient banniſſant toute recherche, mépriſant le luxe & la molleſſe, mener au milieu d'eux une vie ſimple & frugale, & ne ſe permettre pour ſa table (*k*) ce qu'exigent ſa dignité & ſon rang, qu'autant qu'ils ſont dans l'abondance. Ils ſavent que ſouvent il veille pour eux, tandis qu'ils dorment d'un ſommeil tranquille; ils ſavent encore qu'il ne les expoſera point témérairement & au hazard, & que, ſi, pour le bien de l'Etat & non pour ſa propre gloire, il leur fait courir des périls néceſſaires, il a toujours l'œil ſur eux pour les défendre, & eſt toujours prêt à les ſoutenir & a les encourager par ſon exemple. Auſſi ſont-ils raſſurés

& pleins de confiance. Les déſertions, ſi communes autrefois, n'ont preſque plus lieu parmi eux. Avec lui ils ne trouvent plus rien de difficile; ils ne déſirent que de combattre ſous lui; ils n'ont d'autre crainte que celle de le perdre, & prouvent aſſez qu'il ne faut aux François que de ſemblables chefs pour les rendre invincibles.

Sa religion, ſa piété, toujours d'accord avec ſon devoir, prêtent à toutes ſes autres qualités un nouvel éclat, & de concert avec elles, lui donnent ſur tous les eſprits la plus grande autorité. Convaincu par l'exemple de nos plus grands Généraux, par celui de nos plus braves Officiers & de nos plus vaillans ſoldats, par ſa propre expérience, qu'une vie vraiment chrétienne n'eſt point incompatible avec la profeſſion des armes; que la piété, bien loin d'affoiblir la valeur, ne ſert qu'à l'augmenter; que l'on craint peu les dangers & la mort, dès qu'on a pris ſoin de bien vivre (*l*); & que la ſoumiſſion envers l'Être ſuprême, eſt ce qui aſſure davantage l'obéiſſance & la fidélité

envers les maîtres de la terre ; il affermit autant qu'il eſt en lui l'empire de la Religion dans tous les cœurs. Il eſt le premier à faire tout ce qu'elle ordonne, & le premier auſſi à en quitter les pratiques moins eſſentielles, pour voler où ſon état & ſes devoirs l'appellent. Il ne regarde point au reſte, comme des pratiques purement arbitraires, les loix que l'Egliſe lui impoſe, & ne ſe croit diſpenſé de les ſuivre, que lorſqu'il ſe trouve dans l'impuiſſance de les accomplir (*m*).

Une de ſes maximes les plus ordinaires, eſt qu'aux ieux des vrais Sages, la Religion ne vieillit point ; que ſon eſprit & ſes préceptes ne ſont pas faits pour paſſer de mode ; & qu'il n'y a que des âmes foibles & étroites, qui, ne ſe ſentant pas aſſez de courage pour ſe conformer à ce qu'elle nous preſcrit, croient pouvoir l'accommoder à leurs penchans & l'aſſujettir à leurs propres idées.

Perſuadés enfin par ſa manière de parler & d'agir, nos jeunes Militaires n'affectent plus de ſe mettre au deſſus de la règle ; & de prendre le ton de l'irréli-

gion, que notre Général leur a rendu si méprisable (*n*). Ils ont appris à respecter la Religion des Charlemagne, des Louis IX, des Louis le Grand, des Turenne, des Condé (*o*), des Fabert (*p*), des Catinat (*q*). D'après lui ils font plus encore, ils apprennent à la pratiquer.

Telle est l'influence d'un seul homme sur une infinité d'autres. Elle me fait admirer tous les jours, comment un mérite supérieur dans celui qui commande, maitrise à son gré les dispositions de ceux qui lui sont soumis.

Vous voyez, Monsieur, ce que vos leçons ont produit. Vous avez proposé à M. votre fils les plus grands hommes pour modèles : c'est particulièrement sur M. de Turenne, considéré dans les plus beaux jours de sa vie, que vous avez fixé son attention & ses regards ; & c'est en imitant ces hommes rares, qu'il deviendra un jour aussi grand qu'eux.

NOTES.

PAGE 379.

(a) *VOICI quelques traits qui vous peindront, &c.* Ces traits conviennent particulièrement à un homme qui commande en chef; & d'après eux on ne peut que préſumer de quelle manière M. de Valmont a dû ſe conduire dans des grades inférieurs. Mais il ne ſera pas hors de propos d'offrir ici, dans ce genre de conduite, un beau modèle, qui ne peut être ſuſpect à nos jeunes Militaires. Nous l'emprunterons d'Agricola, ſi renommé par ſes grandes qualités, par ſes grandes actions, & dont Tacite a écrit la vie. Nous nous ſervirons de la traduction de M. de la Blèterie.

» Ce fut dans la Grande-Bretagne, ſous la » conduite de Suétonius Paulinus, homme » vigilant & de ſang froid, qu'il commença » de ſervir. Il fit honneur au choix de ce Gé- » néral qui l'avoit pris pour Aide de Camp, » afin d'être à portée de juger de lui. Nos » jeunes gens regardent le ſervice comme un » état de diſſipation & de licence : Agricola, » bien loin de leur reſſembler, n'abuſa point » du titre de Tribun pour obtenir des con- » gés, pour ſe livrer aux plaiſirs. Son peu

» d'expérience ne lui servit jamais de pré-
» texte pour demeurer en repos. Il s'appli-
» quoit à connoître la province, à se faire con-
» noître de l'armée, à profiter des lumières
» des uns & de l'exemple des autres. Brave
» sans ostentation, il ne briguoit point les
» commissions hazardeuses, les acceptoit avec
» défiance, & s'en acquittoit avec honneur.
» Jamais la Bretagne ne donna plus d'exercice
» aux Romains, ni ne fut si près de leur échap-
» per. Nos colonies furent réduites en cen-
» dres, nos vétérans égorgés, nos légions en-
» veloppées. On combattit long-temps pour
» sa propre sûreté, avant que de combattre
» pour la victoire. Un jeune volontaire ne
» devoit pas s'attendre à partager l'honneur
» du succès avec son Général; mais si Pau-
» linus eut la gloire d'avoir reconquis la pro-
» vince, Agricola sous un tel maitre acquit
» de l'habileté, de l'expérience, de l'émula-
» tion; il conçut un désir ardent de se signa-
» ler dans la profession des armes : carrière
» glissante sous un regne où l'on prêtoit au
» mérite des vûes criminelles, où l'estime du
» Public exposoit aux mêmes dangers que la
» mauvaise réputation.....

» Agricola fut envoyé de nouveau dans la
» Bretagne, sous le règne de Vespasien, pour
» y commander la vingtième légion, qui, de-

» venue presque indépendante, faisoit peur » même aux Généraux. Choisi pour réduire » les mutins, il se conduisit avec une modé- » ration singulière. Au lieu de se faire un mé- » rite de leur soumission, il laissa croire qu'il » les avoit trouvés soumis.

» La Bretagne étoit alors gouvernée par » Vectius Bolanus, homme trop doux & trop » pacifique pour des peuples si féroces. Agri- » cola, de peur d'effacer son Général, ne se » montra pas tout entier; & comme il avoit » pour principe d'allier toujours l'honnête » à l'utile, il ne signala son zèle qu'en prou- » vant qu'il savoit obéir. Ses talens se dé- » ployèrent dans toute leur étendue sous Pé- » tilius Céréalis, successeur de Bolanus. Sou- » vent ce nouveau Général lui donnoit, pour » l'essayer, la conduite d'une partie de l'ar- » mée : quelquefois décidé par le succès, il le » chargeoit de commandemens encore plus » considérables. En un mot, Céréalis l'associa » d'abord aux fatigues, aux dangers, & bien- » tôt après aux opérations décisives. Cepen- » dant on n'entendit jamais Agricola faire tro- » phée de ses exploits, ni se les approprier. » Il disoit au contraire qu'ils étoient l'ouvrage » du Général, comme s'il n'eût fait lui-même » que prêter son bras. Ainsi, joignant la su- » bordination à la capacité, la modestie aux

» ſervices, il échappoit à l'envie, & ne laiſ-
» ſoit pas d'avoir part à la gloire «.

PAGE 381.

(b) *Se borne à demander inſtamment qu'on l'employe dans la grande armée.* » Tel homme eſt dif-
» ficile à vivre «, diſoit M. de Catinat en rendant compte au Miniſtre de ſes opérations. Ce dernier point, ajoute l'Auteur de ſa vie, frappoit principalement le Maréchal. Un mauvais caractère dépriſoit à ſes ieux les plus grands talens : c'eſt que dans lui le cœur & le génie ſaiſiſſoient en grand toutes les opérations militaires, dont l'harmonie entre les hommes aſſure principalement le ſuccès.

Voyez dans *les Mémoires Politiques & Militaires pour ſervir à l'Hiſtoire de Louis XIV & de Louis XV, &c.* les difficultés que faiſoit éprouver au premier Maréchal de Noailles, la conduite de Langallerie, dont les procédés, écrivoit ce Général à M. de Louvois, *lui donnoient plus d'inquiétude & plus de peine que les ennemis du Roi.*

PAGE 383.

(c) *On l'a entendu gémir plus d'une fois ſur les ſuites funeſtes des plus brillantes victoires, ſur ces maux que tant d'autres enviſagent de ſang froid.* Voici un fragment de la lettre que M.

le Marquis d'Argenſon, Miniſtre des Affaires Etrangères, & frère aîné du Secrétaire d'Etat de la Guerre, écrivit à M. de Voltaire après la mémorable bataille de Fontenoi » J'ai remarqué une habitude trop tôt acquiſe, de voir tranquillement ſur le champ de bataille des morts nus, des ennemis agoniſans, des plaies fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua..... Le triomphe eſt la plus belle choſe du monde, les *Vive le Roi*, les chapeaux en l'air au bout des bayonnettes, les complimens du Maître à ſes Guerriers, la viſite des retranchemens, des villages, & des redoûtes ſi intactes, la joie, la gloire, la tendreſſe. Mais le plancher de tout cela eſt du ſang humain, des lambeaux de chair humaine.

» Sur la fin du triomphe, le Roi m'honora d'une converſation ſur la paix, &c. «

Après cette même journée, M. le Dauphin, ému de l'affreux ſpectacle qu'elle lui préſentoit, s'attendrit; le Roi, qui s'en apperçut, lui dit: » Voyez, mon fils! Qu'il en coûte à un bon cœur de remporter des victoires «! *Vie du Dauphin.*

PAGE 384.

(d) *Ce n'eſt point en y portant le fer & le feu, qu'il obtient de ſes habitans, les ſommes qu'il leur impoſe: c'eſt ſeulement en leur faiſant appréhen-*

der les maux qu'il veut leur épargner. M. de Louvois envoya M. de Catinat mettre à contribution les pays de Juliers & de Limbourg. Le Miniſtre, dont le caractère ſe peignoit dans tous ſes ordres, diſoit : » Faites de rudes exé-» cutions dans le pays de Limbourg ; mettez » le feu dans les lieux qui ne voudront point » payer les contributions : le meilleur moyen » de faire retirer chez eux les habitans du pays » de Liège, de Limbourg & des environs de » Maſtricht, c'eſt d'envoyer par les derrières » mettre le feu à leurs villages «. M. de Catinat ſut allier le ſervice de l'Etat avec les loix ſacrées de l'humanité ; il n'exécuta de ces ordres que ce qui étoit néceſſaire pour intimider le pays. Ceux qu'il donna aux troupes, portoient que, ſi, par l'opiniâtreté des habitans, le feu devenoit le ſeul moyen de les ſoumettre, on eût grande attention de n'enflammer qu'une maiſon ſéparée de chaque village, afin que l'incendie ne pût ſe communiquer. Les payſans voyant des troupes réglées, ne demandèrent qu'à obéir ; ainſi l'arrivée de M. de Catinat ſuffit pour leur faire payer les contributions. Le Gazetier d'Hollande fit alors la relation de ſa conduite, d'une manière auſſi flatteuſe pour lui, que fâcheuſe pour les Généraux ſes contemporains : *La province de Juliers a eu le bonheur que les troupes fuſſent com-*

mandées par ce Général ; ſi c'eût été tout autre, tout le pays auroit été brûlé.

» Au ſiége d'Ath, le Maréchal de Catinat vit les Officiers d'Artillerie tirer ſur les maiſons ; il le leur défendit, & ne ſouffrit point que les batteries fuſſent pointées ailleurs que ſur les ouvrages. Cette bonté d'âme du Maréchal ne parut pas aux Flamands auſſi ſingulière que ſon déſintéreſſement : il ne voulut rien recevoir pour les ſauve-gardes, & défendit à ſon Secrétaire de rien prendre. Il alloit dans les campagnes ſeul, enveloppé d'une rédingote, s'informer des payſans, qui ne pouvoient le reconnoître, ſi les ordres étoient exécutés. Un chef de troupes légères de ſon armée pilla des voituriers, & donna pour excuſe à M. de Catinat, que, n'ayant pu faire des captures ſur l'ennemi, il avoit été bien aiſe de faire rafraîchir ſa troupe : *Monſieur le Volontaire*, lui dit le Maréchal, *vous faites comme l'oiſeau de proie ; quand il a manqué la perdrix, qui eſt ſon gibier, il va ſe jeter dans la baſſe-cour.* Le partiſan fut mis en priſon ; il y reſta juſqu'à ce qu'il eût payé la valeur du vol que ſa troupe avoit faite «. *Mémoires pour ſervir à la Vie du Maréchal de Catinat.*

IBID.

(e) *Le Laboureur n'abandonne point ſa chaumière, dont on a fait pour lui un aſile ſacré.* » Le

Chevalier du Muy, dans la guerre de 1741 ; logeant avec son frère dans une ferme, un de leurs gens y mit le feu par inattention ; ils la firent reconstruire à neuf à leurs frais. Ce trait eût été noble dans toutes les circonstances ; il est admirable dans les mœurs guerrières. Il l'est plus encore, si l'on observe que Messieurs du Muy devoient alors se refuser le nécessaire pour cet acte de bienfaisance «. *Manuscrit de famille.*

» Avant que de mourir, disoit Duguesclin, environné de ces braves guerriers avec lesquels il avoit vieilli dans les combats, je veux vous dire encore une parole que je vous ai dite mille fois : *Souvenez-vous que, par-tout où vous ferez la guerre, les Ecclésiastiques, le pauvre peuple, les femmes, & les enfans ne sont point vos ennemis ; que vous ne portez les armes que pour les défendre & les protéger* «. Histoire de Duguesclin, liv. 6.

La mauvaise conduite des soldats à cet égard, & quelquefois celle des Officiers, ont causé des maux irréparables. » Un mot du Marquis de Castanaga, Général de l'armée d'Espagne en Catalogne, exprime mieux que toutes les descriptions les effets d'une conduite si odieuse : *Quand le Roi mon maître*, disoit-il, *m'auroit envoyé trente millions, je n'aurois pu lui rendre d'aussi grands services que l'ont*

fait les Officiers qui ont commandé les troupes de France pendant l'hiver«. Mémoires Politiques & Militaires, pour servir à l'Hiſtoire de Louis XIV & de Louis XV, &c.

PAGE 385.

(f) *L'Officier qui eſt chargé de la grande police de l'armée, entre parfaitement dans ſes vûes..... il a fait mettre en priſon la maitreſſe d'un de nos Lieutenans-Généraux, &c.* Un Prévôt de l'armée, ſous le Maréchal de Saxe, a mieux fait encore. Ce Général, qui reſpectoit du moins la Religion dans tous ceux qui la pratiquoient, avoit une très-grande confiance dans M. L. G. qu'il venoit de charger d'une fonction ſi délicate. Cet Officier, ſupérieur à toute eſpèce de conſidération, lorſqu'il étoit queſtion de faire ſon devoir, fit mettre en priſon, dès le même ſoir, la maitreſſe du Maréchal. Le lendemain, ſe préſentant le premier à ſon lever: Mon Général, lui dit-il, je me ſuis déja acquitté en partie de la commiſſion que vous m'avez donnée. Une multitude de filles de mauvaiſe vie ſont ici la ſource des plus grands déſordres. J'ai cru que, pour nous en défaire, il falloit commencer par un coup d'éclat. J'ai fait empriſonner la ..... que vous avez amenée au camp. Il convient, mon Général, que ce ſoit vous qui donniez l'exemple.

PAGE 386.

(g) *On a usé d'une plus grande rigueur envers ces malheureuses, qui ruinent la santé & les forces du soldat, &c.* M. le Maréchal de Broglie étant à la tête de nos troupes, employoit tous les moyens qui étoient en son pouvoir, pour éloigner les filles publiques de nos armées. Il leur faisoit appliquer au visage un noir très-mordant, qui ne s'effaçoit qu'après un temps considérable.

Nous aurons lieu d'insister par la suite, comme nous l'avons déjà fait dans un des volumes précédens, sur la prétendue nécessité où l'on se trouve de tolérer un si grand mal, source féconde de dépravation, de dépopulation, & de tant d'autres maux *. Si c'est d'ailleurs la corruption des mœurs elle-même, qui rend, aux yeux de bien des gens, ce mal si nécessaire dans de certains siècles, qu'ils en infèrent avec d'autant plus de raison la nécessité de travailler à réformer les mœurs. Il n'est point de classe d'hommes, point de Corps où l'on ne puisse les régénérer. M. le Maréchal de Biron a dit : *Je forcerai, dans quelques années, les parens de me présenter des placets pour*

* Voyez le renouvellement des Loix à cet égard sous Charles V, surnommé le Sage, dans Villaret, T. XVI, page 254.

faire entrer leurs enfans dans les Gardes. Il l'a dit ; & nous le voyons accompli sous nos yeux ; & nos Gardes-Françoises, devenus un modèle pour les autres Corps, ont aujourd'hui de la Religion & des mœurs. Non, rien n'est impossible à un chef, qui sait user de son autorité & qui donne l'exemple.

PAGE 387.

(h) *Cette fureur pour les duels.... qui ne contribue qu'à faire de faux braves.* » Ordinairement les duellistes, fiers de leur adresse & de leur habileté dans le maniement des armes, cachent une véritable lâcheté, sous un courage affecté. C'étoit le sentiment du célèbre Maréchal de Turenne. Eh ! quel homme se connut jamais mieux que lui en véritable bravoure ! Un jour, ce grand homme renvoya en France, du pays de Hesse-Cassel, où il commandoit l'armée Françoise, un Capitaine de Cavalerie, qui avoit tué en duel deux autres Officiers : parce que, dit-il, *j'ai remarqué plusieurs fois la triste contenance d'un homicide devant l'ennemi : il nous tueroit tous, si nous le laissions faire, & ne tueroit pas un seul ennemi du Roi* «. M. de Bury, Essai sur l'Education Françoise.

Je ne sais où j'ai lu le trait suivant, que je crois être de M. de Turenne lui-même, avant

qu'il fût avancé dans le service. Etant appelé en duel par un autre Officier, il lui répondit: » Je ne sais pas me battre en dépit des loix; mais je saurai aussi bien que vous affronter le danger, quand le devoir me le permettra. Il y a un coup de main à faire, très-utile & très-honorable pour nous, mais très-périlleux. Allons demander à notre Général la permission de le tenter, & nous verrons qui des deux s'en tirera avec plus d'honneur «. Celui qui avoit proposé le duel trouva le projet si périlleux en effet, qu'il refusa de soumettre sa valeur à une pareille épreuve. Tel est le genre de courage de la plupart des duellistes. On en a vu chercher à se faire une réputation de bravoure dans des rencontres particulières, & se mettre au lit un jour de bataille.

On peut voir, dans la vie de M. de Turenne, par Raguenet, quelle a été sa conduite à l'égard du Maréchal de la Ferté & du Prince Palatin *. Elle ne s'accorde guère avec le point d'honneur de nos faux braves.

Il y auroit, après tout, bien peu d'affaires, si tous ceux qui sont témoins de quelque dispute, se comportoient comme il seroit à souhaiter qu'ils le fissent, d'après l'exemple que

* Nous avons rapporté dans le troisième volume, Lettre XLIV, à la fin de la Note (a), le trait qui concerne le Prince Palatin.

nous allons citer. » Un jour douze personnes avoient dîné ensemble dans une maison : après le repas on proposa de jouer, & l'on fit deux parties différentes, dans l'une desquelles il s'éleva entre deux Officiers une dispute, suivie de quelques propos assez durs. Les autres personnes qui étoient présentes, s'empressèrent de l'appaiser, en leur disant qu'ils avoient tort tous deux. Ceux-ci cependant commençoient à s'échauffer, lorsqu'un autre Officier de la compagnie, homme de tête, très-sage & très-sensé, fut à la porte de la salle, ferma la serrure à double tour, en mit la clef dans sa poche. Ensuite se tournant vers la compagnie, il dit : Personne ne sortira d'ici, qu'après que ces Messieurs se seront accommodés. Il faut que celui qui est auteur de la querelle commence (car c'est lui qui a le premier tort) à faire excuse à l'autre de ce qu'il lui a dit; que celui qui se croit attaqué reçoive l'excuse, & témoigne qu'il est fâché d'avoir relevé avec trop de hauteur, l'insulte qu'il croit qu'on lui a faite, & qu'ensuite ces deux Messieurs s'embrassent & promettent de ne se rien demander davantage. S'ils refusent de le faire, j'en porterai mes plaintes aux Maréchaux de France, & je les prierai de donner leurs ordres pour empêcher un duel entre ces Messieurs. La conduite de cet Officier fut fort

approuvée. La compagnie engagea les deux Militaires à se faire des excuses respectives, & ils s'embrassèrent «. *M. de Bury.*

PAGE 388.

(i) *Le soin de couvrir les fautes quand elles sont susceptibles d'excuse, &c.* Le Maréchal de Catinat se plaignoit amèrement de la précipitation avec laquelle on jugeoit un Officier, d'après une première faute, & croyoit au contraire qu'il étoit du devoir d'un Général de lui fournir les moyens de la réparer. Il racontoit souvent à ce propos une histoire qui lui étoit arrivée, sans que jamais on ait pu deviner qui y avoit donné lieu.

» Un jeune homme, très-recommandé par toute la Cour, vint à son armée prendre le commandement d'un Régiment. Le Maréchal lui dit à son arrivée, que, pour première preuve de considération, il lui donneroit le lendemain un détachement, & qu'il lui promettoit de rencontrer les ennemis. La promesse du Maréchal fut accomplie; le détachement trouva les ennemis. Le jeune homme, étonné par le bruit & le sifflement des balles, tint une conduite scandaleuse pour l'armée. Tout le monde en parla; le Maréchal fit tout ce qu'il put pendant la journée, pour paroître ne pas entendre les différens discours. Quand

la nuit fut venue, il envoya chercher ce jeune homme, lui parla de sa faute, & lui dit qu'il falloit opter entre le parti de la réparer le lendemain, ou de se faire Capucin le même jour. Le jeune homme ne balança point; il commanda le lendemain un nouveau détachement, rencontra les ennemis, montra la plus grande valeur, & fut depuis, de l'aveu du Maréchal de Catinat, un des meilleurs Officiers qu'ait eus le Roi : *Il est, ou il sera Maréchal de France*, ajoutoit-il, pour éloigner plus sûrement les soupçons «. *Mémoires pour servir à la vie du Maréchal de Catinat.*

PAGE 389.

(k) *Mener au milieu d'eux une vie simple & frugale, & ne se permettre pour sa table ce qu'exigent, &c.* On parloit un jour devant M. le Dauphin d'un repas somptueux qu'avoit donné un particulier, & du prix qu'il avoit mis à un seul plat. *Je serois bien fâché*, dit ce Prince, *qu'il eût paru sur ma table, ayant coûté si cher.* Il rappela à cette occasion les festins d'Antoine & de Cléopâtre, & ajouta : *Il y a encore aujourd'hui de ces petits Antoines qui bravent l'humanité autant qu'il est en eux.* Vie de M. le Dauphin.

PAGE 390.

(l) *Qu'une vie vraiment chrétienne n'est point*

incompatible avec la profession des armes ; que la piété, bien loin d'affoiblir la valeur, ne sert qu'à l'augmenter, &c. C'est sur ces principes que M. de Turenne non seulement avoit soin de purger son armée des déréglemens qui règnent ordinairement parmi les troupes, mais qu'il y avoit encore établi des prières publiques à certaines heures du jour. *Voyez Histoire du Vicomte de Turenne, l.* 5.

» On a remarqué, dit Xénophon, que, dans un jour de combat, ceux qui craignent le plus les Dieux, sont ceux qui craignent le moins les hommes «. *Cyrop. l.* 3.

En effet, comme l'a très-bien observé l'Auteur des *Mœurs*, » Le guerrier le plus courageux est celui qui, se sentant un cœur pur, peut contempler avec plus de sécurité l'autre vie «.

Voici un trait, parmi bien d'autres que nous aurions pu recueillir, qui vient à l'appui de cette vérité. M. de Minard, Lieutenant Colonel du régiment de Forêt, racontoit à quelqu'un, en 1749, devant les principaux Officiers qui en avoient été témoins, qu'après une mission donnée à ce régiment par M. Bridaine, ayant mené ses soldats en Italie, où il y eut une action très-vive & très-meurtrière, ils y essuyèrent un feu continuel avec une intrépidité dont il y avoit peu d'exemples. Ils tomboient,

boient, chacun dans son rang, tout couverts de blessures, sans donner la moindre marque de frayeur; & parmi tous ceux qui furent tués ou blessés dans cette action, il ne s'en trouva pas un seul qui eût reçu le coup de manière à donner lieu de penser qu'il eût seulement fait le moindre mouvement par crainte & par inquiétude.

Qu'on juge par ce seul trait, de ce que l'on perd en négligeant, comme on ne le fait que trop, la Religion du soldat.

M. le Chevalier du Muy le comprenoit mieux que personne, lorsqu'étant à la tête d'une partie de nos troupes, il s'en expliquoit ainsi dans une lettre adressée à M. le Duc de Choiseul : » Plusieurs des régimens de » Cavalerie, d'Infanterie, de Dragons, &c. » ont manqué d'Aumônier pendant la cam- » pagne dernière ; usage aussi dépourvu de » bon sens que de Religion. Comme de la né- » cessité d'un Être suprême, dérive la néces- » sité d'un culte, on doit sentir que de la per- » versité de l'homme, dérive aussi la nécessité » de le lui faire observer. Eh quels hommes » laissent-on sans culte ? des soldats, des ca- » valiers, des domestiques, cette foule enfin » de gens que l'oisiveté & le vice portent éga- » lement à la licence & à l'insubordination. » On n'ira cependant jamais à la source du

» mal, tant que les Aumôniers des régimens » seront si mal payés. Sa Majesté pourroit » prendre sur les Abbayes du Royaume une » somme de 1200 livres, attachée à la place, » non à la personne de l'Aumônier de chaque » régiment. J'ai l'honneur d'être, &c.

» M. du Muy se flattoit que la connoissance » de la Religion donneroit au Militaire une » connoissance de la morale, & que l'hon- » neur d'un Officier François ne se borneroit » plus à un coup d'épée donné ou reçu «. *Manuscrit de famille.*

PAGE 391.

(m) *Il ne regarde point, comme des pratiques purement arbitraires, les loix que l'Eglise lui impose, & ne se croit dispensé de les suivre que lorsqu'il se trouve dans l'impuissance de les accomplir.* Un Officier d'un grade supérieur, & qui s'est signalé dès sa jeunesse par les actions les plus éclatantes, me disoit un jour : » Il y a trente ans que je n'ai manqué aux loix de l'Eglise sans avoir de justes raisons pour en être dispensé ; & j'espère bien, tant que mes forces me le permettront, n'y manquer jamais «.

Je me souviendrai toujours de ce beau mot de Louis XVI, recueilli par quelqu'un qui l'avoit entendu. Ce Monarque, âgé de vingt

ans, dit à la fin du premier carême qu'il avoit passé sur le Trône : » Je me suis tiré de celui-ci sans peine ; mais j'aurai un peu plus de mérite le carême prochain «. Et en quoi donc, Sire, lui dit un Courtisan ? » C'est, reprit le Roi, parce que je n'ai eu cette année que le mérite de l'abstinence ; j'aurai de plus celui du jeûne le carême prochain, puisque j'aurai atteint vingt-un ans «. — Le jeûne ! Sire, il est incompatible avec vos occupations & vos exercices. Après le travail vous allez à la chasse, & comment pourriez-vous jeûner sans altérer votre santé ? *La chasse*, répliqua le pieux Monarque, *est pour moi un délassement : mais je changerai de récréation, s'il le faut ; car le plaisir doit céder au devoir.* Les carêmes suivans le Roi a chassé ; mais il a jeûné en même temps.

L'illustre Voyageur, dont la France a admiré, il y a quelques années, la véritable grandeur & la noble simplicité, nous a laissé sur un autre objet une leçon non moins frappante. Il étoit allé le jour de l'Ascension à l'Imprimerie Royale, dans la vûe de s'instruire en conférant avec celui qui en dirigeoit les travaux. Les ouvriers, prévenus la veille de l'heure à laquelle il devoit s'y rendre, l'avoient précédé, & s'étoient mis à l'ouvrage. Il en marqua son mécontentement

& sa surprise. Il fit plus ; il voulut qu'ils cessassent à l'instant leur travail *.

Si de pareils traits doivent faire rougir, dans un certain monde, tant de petits Esprits qui veulent passer pour des Esprits forts ; quel effet produiront-ils sur des hommes, qui, par état, devroient se montrer les plus fidèles observateurs des préceptes, & qui quelquefois, par leur manière de vivre, enseignent aux autres à les violer ? A Dieu ne plaise que, par le trait que je vais citer, je prétende faire la satire de tous les Ministres des autels, dont un si grand nombre m'ont tant de fois édifié, & que j'ai tant de raisons de respecter ; mais ne dissimulons pas ce qui fait la honte de quelques-uns, & par opposition l'éloge d'une quantité d'autres, qui sont si éloignés de leur ressembler. Un de mes parens, assez jeune encore & qui ne se pique pas d'une grande réforme, venant faire son service à Versailles, rencontre sur sa route deux chaises de poste, qui se suivoient à très-peu de distance. Dans l'une

* Eh que devoit-il donc penser en voyant, dans les jours spécialement consacrés au culte divin, des travaux autorisés de toute part, sous les prétextes les plus impossans, & que toutefois la piété du Monarque lui-même désavoueroit, s'il en étoit instruit, tandis que, depuis quelques années, des hommes de tout état ôsent bien les commander en leur nom ?

étoit un de nos jeunes grands-Vicaires, & dans l'autre un Chanoine d'une insigne Cathédrale, tous deux de sa connoissance. Il les passe, & arrive à l'auberge, où il trouve leurs domestiques qui ordonnent séparément pour chacun d'eux à peu près le même souper, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit de plus recherché en gibier pour la saison. C'étoit un jour maigre. Il attend qu'ils soient servis; & les visitant l'un après l'autre, » Eh quoi, leur dit-il, je me fais commander en maigre un souper, parce que c'est aujourd'hui Vendredi; je ne trouve presque rien; je fais mauvaise chère; je me contrains, & ne fais après tout que ce que je dois: & vous qui me devez l'exemple, vous vous faites servir ces mets dont votre table est couverte? En vérité, je serois bien dupe, si, en vous entendant prêcher, je n'avois d'autres motifs de croire que ceux que me fournit votre conduite «.

Ministres si peu sages! dans l'esprit de la plupart des hommes, foibles ou mal instruits, vous déshonorez la Religion; vous perdez toute la considération qui est due à votre état; on vous persifle dans le monde; on vous méprise; & vous ne vous en doutez pas.

PAGE 392.

(n) *Nos jeunes Militaires n'affectent plus de*

se mettre au dessus de la règle, & de prendre le ton de l'irréligion, que notre Général leur a rendu si mépriſable. Dans l'Ordonnance Militaire de Louis XVI, du 25 Mars 1776, titre VI, on lit cet article si essentiel & si digne d'un Roi Très-Chrétien. » Sa Majesté prescrit pour pre-
» mier & principal devoir à ses Officiers Gé-
» néraux, & aux Commandans des Corps,
» de faire respecter la Religion par tous ceux
» qui leur seront subordonnés : Elle déclare
» que son intention est de ne souffrir dans ses
» troupes aucun Officier affichant l'incré-
» dulité, & qui auroit des mœurs publique-
» ment dépravées ; un homme scandaleux n'é-
» tant pas digne de commander à d'autres hom-
» mes, quelque valeureux qu'il puisse être ; &
» Sa Majesté n'admettant de valeur vraiment
» recommandable que celle de l'homme inſ-
» truit & vertueux «.

IBID.

(o) *Ils ont appris à respecter la Religion.... des Turenne, des Condé, &c.* Nous ne craindrons pas de le dire : si l'esprit de Religion qu'a fait paroître M. de Turenne dans les plus belles époques de sa vie, eût toujours été l'âme de ses sentimens & de sa conduite ; il n'eût jamais porté les armes contre la France, il ne se fût point ligué avec des sujets rebelles,

il n'eût pas favorisé les troubles excités par les Princes : des fautes, qu'il a si bien réparées depuis par ses services, n'eussent pas terni quelques momens de sa gloire ; il eût été dans tous les temps un héros sans tache & sans reproche. Disons la même chose à bien des égards du grand Condé. Avec de la Religion, il n'eût pas abusé de ses talens pour le malheur de sa patrie ; il n'eût pas eu à gémir de maux qu'il lui avoit faits, de ces maux dont le souvenir, rappelé dans un instant d'humeur par Louis XIV, fit dire au Prince ; *Ah ! Sire, vous m'aviez promis de ne m'en parler jamais ;* dans la galerie de Chantilly, la muse de l'Histoire n'eût pas été forcée d'arracher quelques feuillets de la vie d'un si grand homme.

Faisons-en la remarque importante : la France a vu s'armer contre elle quelques-uns de ses plus illustres guerriers ; eh ! combien n'ont-ils pas nui à eux-mêmes, à leur réputation, au succès de leurs armes, à leur bonheur, quand ils ont quitté le service de leur Prince, celui de leur patrie, & qu'ils ont trahi leur devoir !

Nous ne reviendrons point, par rapport à M. de Turenne, sur ce qui fait l'objet essentiel de cette note. Il a donné, sur-tout depuis son abjuration, les marques les plus écla-

tantes de ſes ſentimens juſqu'à la mort. Mais diſons quelque choſe de ceux du Prince de Condé, qu'on a cherché à rendre ſuſpects, & qui ont pu l'être dans quelques années de ſa vie, à en juger par ſes diſcours. On ſait néanmoins qu'après avoir exercé la vivacité de ſon eſprit ſur toutes les matières de Religion, après avoir lu, examiné, diſcuté, après avoir conféré avec les plus ſavans hommes de ſon temps, il avoit conclu de tous ces examens, qu'il n'y avoit de véritable Religion que la Religion Catholique, & qu'on lui a entendu dire mille fois, que toutes les autres n'étoient que des inventions d'hommes viſionnaires ou impoſteurs. (*Mém. Chronol. T.* 3.)

Dans ſa retraite de Chantilly, revenu de toutes les chimères dont nous bercent nos paſſions, il partagea les dernières années de ſa vie entre les entretiens des Hommes de Lettres les plus célèbres, & les pratiques les plus édifiantes de la Religion.

Boileau racontoit que ce Prince, étant près de mourir, fit appeler ſes gens, & leur parla » ainſi : Vous m'avez ſouvent ouï dire des im- » piétés ; mais dans le fond je croyois tout le » contraire de ce que je diſois : je ne contre- » faiſois le libertin & l'athée, que pour pa- » roître plus brave «. Quel mot ! & que de ſecrets il nous dévoile dans le cœur des plus grands hommes !

Ibid.

(p) *Des Fabert.* Rien ne prouve mieux la Religion du Maréchal Fabert, que cette Lettre qu'il écrivit au premier Duc de Noailles, au sujet du Cordon bleu qu'on lui avoit fait espérer.

» Quant aux preuves qu'il faudroit pour » être Chevalier par la voie ordinaire, j'aime- » rois mieux la mort que d'y donner mon » consentement. Je n'ai fait de ma vie fausse- » tés ; & pour porter une marque d'honneur » sur mon manteau, je ne rendrai jamais ma » personne aussi infâme, qu'elle le seroit si » je m'étois porté à mentir à mon Roi.

» Depuis mes jeunes ans, j'ai servi le plus » utilement qu'il m'a été possible & avec une » fidélité & sincérité entières. Cela a dépendu » de moi, & j'ai suivi exactement mon de- » voir ; & je continuerai jusqu'à l'heure de » ma mort. Mais ma naissance dépendoit du » hazard. Si elle fait que le Roi, après une » fort longue guerre, honorant de son Ordre » ceux qu'il voudra qu'on croye l'avoir utile- » ment servi, me laisse seul sans cette marque » d'honneur, & veut que, dans l'élévation » ou Sa Majesté m'a mis, ce me soit une mar- » que d'un défaut que je ne pouvois corriger ; » il faudra prendre cela comme un châtiment

» de mes péchés, & remercier Dieu qu'en ce » monde il me fera souffrir un peu, en me » garantissant de faire une faute qui me préci- » piteroit dans la rigueur de sa justice après » ma mort, & qui, durant le reste de ma vie, » me tiendroit la conscience bourrelée «. *Mémoires Politiques & Militaires, &c.*

IBID.

(q) *Des Catinat.* L'Auteur de la vie de Nicolas de Catinat, imprimée à Lausane, s'élève avec force contre ceux qui ont voulu nous le rendre suspect d'incrédulité, & relève même quelques infidélités qu'on s'est permises à cet égard. Il nous apprend que, M. de Catinat, *se nourrissant chaque jour de la lecture des Livres Saints, la Religion & ce qu'elle a de grand pouvoit seul le remplir.*

C'est ainsi que parle M. de la Harpe dans l'Eloge qui a obtenu le prix à l'Académie Françoise. » Vers la fin de sa vie, il cessa de paroître à la Cour; il ne lui resta plus que Saint Gratien, quelques amis, & quelques livres. Plutarque & une Bible en plusieurs langues étoient ceux qu'il lisoit le plus souvent. Sentant défaillir ses forces, il pria le célèbre Helvétius de lui dire à peu près ce qu'il lui restoit de temps à vivre. Le Médecin mit le terme à trois mois, & lui ordonna

quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes*, dit Catinat ? *Pour rendre l'agonie plus douce*, répondit le Médecin. Le Maréchal consentit à les prendre. Mais ce qui sur-tout devoit rendre son agonie bien douce, c'étoit le souvenir de sa vie. Cet homme, accusé d'impiété, mourut en prononçant ces paroles, *Mon Dieu, j'ai confiance en vous.* Il avoit demandé lui-même les secours que la Religion apporte aux mourans. Son testament commence par des legs pieux & charitables à des Eglises & à des hôpitaux. Aucun de ses domestiques n'y est oublié. Il n'avoit ni augmenté ni diminué son patrimoine «.

LETTRE XXXIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

AU moment où nous commencions à recueillir les fruits de la victoire que nous avons remportée, où la plus forte place du pays vient de se rendre, où toutes les autres villes paroissoient disposées à suivre son exemple; on m'écrit de ne pas pousser plus loin nos avantages, pour ne pas exciter, dit-on, la jalousie de quelques Puissances que nous avons intérêt de ménager, & pour laisser un libre cours aux négociations que l'on vient d'entamer. On m'ordonne en conséquence de remettre le commandement à M. de L....., & d'aller recevoir les ordres de la Cour. On veut, si j'en crois M. de Lausane, m'employer à quelque chose de plus important.

Je ne chercherai point, mon père, à démêler les intérêts particuliers & les vûes du Vicomte. Je n'examinerai point si de petites intrigues sont le principe de

ces arrangemens, que je doute même qui subsistent; & je ne me ferai pas un sujet de peine de tout ce qui peut servir à éprouver mon obéissance.

Je pars, en priant M. de Veymur de continuer à vous donner des nouvelles de ce qui se passera à l'armée. M. de Verzure veut bien se charger de vous mener le Baron, dès qu'il leur sera permis d'aller vous joindre. Que ne suis-je libre de l'accompagner, & de jouïr de la satisfaction que je m'étois promise! Mais qui sait maintenant quand je pourrai partager avec Emilie & mes enfans le plaisir de vous voir? Sur cet objet du moins plaignez-moi : votre cœur vous dira assez tout ce que me coûte un pareil sacrifice.

LETTRE XXXIV.

Du même.

J'AI reçu du Roi l'accueil le plus favorable. On a tout fait pour que mon rappel n'eût point l'air d'une disgrâce, & pour en adoucir à mes yeux l'amertume, si en effet j'y eusse été plus sensible. Sa Majesté vient de me nommer Gouverneur de la..... Ce gouvernement d'une Province frontière est d'autant plus important, qu'il avoisine davantage les Puissances avec lesquelles nous sommes en guerre, & celles que nous avons le plus d'intérêt de nous concilier.

L'objet de mon rappel est de m'envoyer auprès du Roi de... qui n'est pas éloigné, dit-on, de se déclarer en notre faveur; ce qui forceroit plus sûrement encore les ennemis à la paix, & nous en rendroit les conditions plus avantageuses que nous n'eussions pu l'espérer, même après de nouvelles conquêtes. C'est à vous, mon père, que M. de Lausane fait

honneur du choix que Sa Majesté daigne faire de moi pour ménager cette alliance. La grande réputation dont vous jouïssez dans cette Cour, l'estime que vous vous y êtes acquise dans le temps de votre ambassade, la haute idée que le Prince s'est formée de vous, quoiqu'il ne vous y ait vu que sous le règne de son prédécesseur, le souvenir qu'il a conservé de votre mérite & de vos talens, tout ici a donné lieu de penser que, puisque votre santé ne vous permettoit pas un si long voyage, on pouvoit du moins employer avec succès, auprès de ce Monarque, le fils d'un homme dont la mémoire lui est si respectable & si chère.

C'est donc sous vos auspices, mon père, que je vais paroître dans une Cour si orageuse, & dans une circonstance si délicate. Mais comment espérer de vous y remplacer dignement? & n'ai-je pas plutôt à craindre qu'au lieu d'y soutenir votre nom, je n'invite encore à vous regretter davantage, & que je ne vienne à tout perdre par la comparaison?

M. de Lausane me presse de tout dis-

poſer pour mon départ. Quelque amitié qu'il ait paru me faire, j'ai cru m'appercevoir que ma préſence lui étoit à charge; je doute fort qu'il ait oublié ſes anciens reſſentimens, ou qu'il ait perdu toute idée de jalouſie à mon égard. Le moindre témoignage de bienveillance que le Roi me donne, quelques mots qu'il me dit, excitent ſes allarmes. Les bontés dont la Reine m'honore augmentent ſes inquiétudes & ſes ſoupçons. Eh! pourquoi faut-il que le déſir de primer, que la ſoif des grandeurs, nous faſſe voir partout des ennemis & des rivaux! Quelque déſir que j'aye moi-même de partir inceſſamment, je ſuis forcé d'attendre le retour d'un nouveau courier; ce qui me permettra ſans doute de recevoir encore ici de vos nouvelles, de celles d'Emilie, de Madame de Veymur, de mes enfans, & de vous donner des miennes.

LETTRE XXXV.

Du même à la Comteſſe de Valmont.

LA Reine ne te laiſſe plus qu'un mois, ma chère Emilie : à la fin de ce terme, elle compte te revoir auprès d'elle. Si, comme j'ai tout lieu de le craindre, mon père ne conſent pas à t'accompagner, combien ne vas-tu pas ſouffrir d'une ſéparation, qui ne te paroiſſoit pas encore ſi prochaine ! Je frémirois de l'impreſſion qu'elle peut faire ſur une âme auſſi ſenſible que la tienne, ſi je ne connoiſſois pas tout l'empire que la Religion prend ſur toi, & les forces qu'elle te donne pour ſoutenir avec une réſignation conſtante les événemens qui t'affectent le plus. Tu vas quitter le meilleur des pères, & tu ne retrouveras point ici le plus tendre de tous les époux. Je ſerai parti avant que tu ſois arrivée.

Je reſſens vivement, chère Emilie, ce que l'éloignement des perſonnes qui nous ſont les plus chères a de pénible : mais

tu le sais, nous ne sommes plus à nous, dès que l'intérêt du bien public nous appelle; nous sommes au Prince & à la patrie. Que ne puis-je du moins prévoir l'heureux moment où nous serons réunis! que ne puis-je le hâter par mes désirs! Tendre épouse! combien tout ce que je vois te rend toujours plus aimable & plus respectable à mes yeux! Une nouvelle scène de la Vicomtesse, & qui malheureusement tient au caractère de presque toutes les femmes de nos jours, me fait sentir plus que jamais le prix de tes vertus & la douceur des sentimens purs & inaltérables qui règnent entre nous.

Ecoute, mon Emilie, car ton mari ne peut rien avoir de caché pour toi; écoute le récit que j'ai à te faire: & quoiqu'instruite comme tu l'es déjà des dispositions de la Vicomtesse, tu frémiras des excès où se laisse emporter la passion, quand elle n'est plus retenue par le frein de l'honnêteté & par le respect pour les bienséances.

Cette femme, si remplie, le dirai-je?

d'effronterie, d'agrémens, & d'artifice, après avoir épuisé, dans tous les lieux où je la rencontrois, ce manège de coquetterie, ces agaceries séduisantes qu'elle sait couvrir aux yeux du public du voile trompeur de l'étourderie & de l'enjouement, après avoir hasardé quelques lettres que j'ai laissées comme autrefois sans réponse, m'a fait demander, sous des prétextes toujours spécieux, un entretien que je lui ai refusé. Juge de ma surprise, lorsque le moment d'après, malgré tout ce que mes gens avoient pu lui dire, & sans même leur donner le temps de l'annoncer, elle se présente à moi, dans un extérieur simple, négligé, parée de ses seuls attraits, & plus belle que je ne l'ai vue de ma vie. J'étois seul dans le lieu le plus reculé de mon appartement. Je veux sortir; elle me retient, en me menaçant de tout l'emportement d'une femme au désespoir, si je ne consens, pour mon propre intérêt, à l'entendre un moment. Tu conçois mon embarras. Je lui représente en peu de mots sa jeunesse, son rang à la Cour, la passion inquiète &

jalouſe que ſon mari a pour elle, le tort que cette viſite peut lui faire. » Ingrat ! me dit-elle en m'interrompant, encore une fois, écoutez-moi. Voyez mes larmes (ſon viſage étoit baigné de pleurs), voyez l'excès de mon amour. J'oublie tout, je ſacrifie tout pour vous. Depuis que je vous ai connu, que n'ai-je pas fait pour vous ſervir ? J'ai arrêté, autant qu'il étoit en moi, les effets de la haine que vous a vouée mon mari, j'ai levé les obſtacles qu'il oppoſoit au mariage de Mademoiſelle de Valmont avec ſon frère ; j'ai eu aſſez de crédit pour vous faire nommer à un commandement, qui vient de vous couvrir de gloire. Jaloux de vos ſuccès, & voulant, pour les faire oublier, en ménager de ſemblables au Marquis de L...., M. de Lauſane vous a fait rappeler pour une négociation importante, il eſt vrai, mais dont on eût pu charger tout autre que vous : c'eſt moi, qui, pour vous rendre ce rappel moins ſenſible & votre retour plus honorable, ai ſollicité en votre faveur le gouvernement qu'on vient de vous accorder. Le Vicomte n'a

point perdu de vue ſes projets de vengeance. Je ne vous laiſſerai pas ignorer que ſon deſſein eſt de tirer parti de toutes les circonſtances pour vous perdre. Liguons-nous enſemble contre lui. Je me charge de vos intérêts; je déconcerterai ſes meſures; je veillerai pour vous. Il a ceſſé de m'être cher, dès que je vous ai vu; & puiſqu'il a pu vous haïr, il m'eſt impoſſible de l'aimer. Il eſt votre ennemi; & plus juſte que lui, ſon épouſe vous adore. Cher Valmont !..... « Elle s'arrête à ces mots; ſes yeux humides, ſes regards languiſſans fixés ſur moi, ſembloient attendre ma réponſe.... Je t'aime, chère Emilie; je t'aime plus que moi-même : & toutefois, ſi la Religion ne m'eût ſoutenu, ſi je n'euſſe pris ſoin de m'environner de la préſence & de la majeſté de mon Dieu, ſi j'euſſe défié le péril, ah! j'étois perdu. Mais, plein de trouble, ému malgré moi à la vue de ſon agitation, de ſes larmes, prenant pitié de ſon âge, de ſa foibleſſe, indigné cependant & rougiſſant pour elle de la voir ainſi ſe manquer à elle-même, ne con-

noissant plus d'ailleurs d'autre danger que celui de flatter un seul moment son espoir, je me lève, je sonne, & j'ouvre au même instant la porte qu'on avoit fermée sur nous. » Madame, lui dis-je alors avec un esprit plus libre & toute l'effusion des sentimens dont j'étois pénétré, vous me demandez mon cœur; & je le dois à Emilie. Rendez à votre mari tous les droits qu'il a sur le vôtre, & qu'aucune injustice de sa part ne peut lui ravir. Il peut être mon ennemi; mais jamais je ne serai le sien : jamais je ne cesserai de respecter son épouse & mon devoir. Si l'amitié la plus sincère, si mon estime peuvent être encore de quelque prix à vos yeux, triomphez de vous-même, & elles vous feront acquises pour toujours ". Votre amitié, reprit elle en se remettant de la confusion & de l'étonnement où l'avoient jetée les précautions que je venois de prendre, votre amitié !... Elle entend un domestique qui survient, & baissant aussi-tôt la voix, Je vous jure, moi, me dit-elle en me lançant un regard terrible, une haine implacable. Elle

s'échappe, & je n'eus pas la force de la ſuivre. Stupéfait, immobile, je balbutiai quelques mots au domeſtique pour le renvoyer; & m'enfonçant dans la rêverie la plus profonde, je n'en ſortis que pour remercier le Ciel du ſecours qu'il m'avoit accordé.

Emilie ! en liſant ce pénible récit, bénis avec moi le Seigneur : & reconnoiſſons devant lui que la vertu n'eſt rien, ſi elle ne s'appuie ſur lui ſeul; qu'elle n'eſt rien, ſi elle n'eſt accompagnée de l'humble défiance de nous-mêmes.

Ce n'eſt point à toi, chère épouſe, qu'il eſt néceſſaire de prêcher cette défiance : à toi, ſi craintive & ſi forte tout à la fois, ſi remplie de circonſpection, ſi réſervée & ſi modeſte. Quel contraſte d'une Vicomteſſe de Lauſane avec mon Emilie ! quelle oppoſition entre le caractère de nos femmes à la mode & le tien ! Femmes légères, frivoles, & mépriſables; elles ne ſavent plus que s'occuper de leur vaine & indécente parure, ſe donner en ſpectacle, nouer des intrigues, préparer un divorce, oublier qu'elles ſont

épouſes & mères, abandonner leurs enfans, déshonorer leurs maris, ſe rendre le ſcandale des âmes encore honnêtes, la fable & la riſée du public. Mais toi, tendre & vertueuſe épouſe, uniquement occupée du ſoin de plaire à un mari, qui n'a pas toujours mérité ton attachement; ſouffrant alors ſes égaremens ſans plainte & ſans murmure; le ramenant par la perſuaſion, par la douceur, & par cet aſcendant que donne la vertu; trouvant dans l'accompliſſement de tes devoirs tes plaiſirs les plus doux; faiſant de tes enfans ta ſociété aſſidue, ta couronne, & ta gloire; devenue leur première inſtitutrice, leur amie autant que leur mère; portant dans toute la maiſon l'ordre, la joie, la paix, & l'abondance; exerçant au dehors cette charité bienfaiſante, qui ſe reproduit ſous mille formes différentes, & toujours ſans faſte, pour le ſoulagement des malheureux; ne cherchant de délaſſement que dans les exercices de cette piété tendre & ſincère, qui renouvelle ſans ceſſe tes forces & ton courage: quels avantages ne retirès-tu pas d'une ſi belle vie! On bénit

bénit ton nom, on te loue, on t'admire : tu fais le bonheur de ton époux, les délices de ta famille, l'honneur de ton sexe, l'objet de l'amour & de l'estime de tous ceux qui t'environnent : le public te révère ; & il n'est point de femme, qui, si elle se sentoit la force de suivre ton exemple, ne voulût te ressembler.

O Emilie ! permets ces épanchemens de mon cœur. Que ta modestie ne souffre point de ces éloges, que je lui ai si souvent épargnés malgré moi. Si j'applaudis à tes vertus, ce n'est qu'après en avoir fait hommage à celui qui en est la source.

Dis mille choses tendres de ma part à notre respectable père, à notre chère Senneville, & à toute sa petite famille. Embrasse-les pour moi d'aussi bon cœur que je les embrasserois moi-même, si j'avois le bonheur d'être au milieu d'eux.

P. S. Au moment où j'allois faire partir ma lettre, que je te prie de ne laisser voir qu'à mon père, je reçois la triste nouvelle de l'échec que vient d'essuyer le Marquis, & dont M. de Veymur vous

aura fait part *. Ce ne ſera point un ſujet de triomphe pour nous, mon Emilie. A Dieu ne plaiſe que nous nous réjouïſſions de la honte & du déſaſtre d'un ennemi, ſi M. de L.... s'obſtine à être le mien; ni que nous ſoyons aſſez mauvais citoyens, pour ne pas donner des larmes à la perte de tant de ſoldats & de nos plus braves Officiers. Cet événement imprévu me cauſe mille fois plus de douleur, que nos premiers ſuccès ne m'avoient cauſé de joie.

---

* Voyez la Lettre ſuivante.

LETTRE XXXVI.

De Monsieur de Veymur au Marquis de Valmont.

JE vous ai marqué, Monsieur, l'impression qu'avoit faite sur toute l'armée le départ de M. de Valmont. Quelques couleurs que l'on ait données à son rappel, nous n'avons pu dissimuler le jugement que nous en portions, sur-tout en voyant M. de L.... nommé pour commander à sa place.

Si M. votre fils étoit de caractère à goûter le triste plaisir de la vengeance, il ne lui resteroit à cet égard rien à désirer. Il n'est, hélas ! que trop bien vengé. Rendez grâces au Ciel, Monsieur le Marquis ; en pleurant sur le désastre public, rendez-lui grâces : il vous a conservé M. le Baron & vos meilleurs amis.

A peine M. le Comte étoit-il parti, que notre nouveau Général l'a accusé hautement de n'avoir pas tiré parti de sa victoire, de s'être contenté de la prise de

quelques villes, au lieu de poursuivre les ennemis, & de les forcer dans leurs derniers retranchemens. C'est sans doute sur ce ton qu'il en avoit écrit à M. de Lausane ; & c'est d'après cela qu'il a reçu de la Cour de nouvelles instructions, tout opposées au plan qu'elle sembloit s'être formé pour la fin de cette campagne. Dès qu'il s'est vu le maître de ses opérations, il a donné ordre à nos troupes de décamper, & de se disposer à combattre. En vain lui a-t-on représenté que, dans la position avantageuse où se trouvoient les ennemis, il étoit, malgré leur petit nombre, trop dangereux de vouloir les attaquer ; que c'étoit bien assez de les avoir mis hors d'état de nous nuire, & de les avoir contraints, comme l'avoit fait M. de Valmont, à être témoins de nos progrès, sans pouvoir les empêcher ; qu'il seroit bien plus sûr de les tenir assiégés dans leur camp, ce qui ne tarderoit pas à les affamer, & nous donneroit, ne nous les livrant sans aucun risque, la facilité de pénétrer plus avant dans le pays dont nous devions nous rendre les maîtres. Ces

représentations n'ont fait que l'aigrir; il a taxé de lâcheté la sagesse de ces avis; & se prévalant des ordres de la Cour, aussi-tôt que nous avons été en présence, il a fait commencer l'attaque. Un cri de joie s'étoit élevé parmi les ennemis, qui, se félicitant de notre témérité, se disposoient à nous recevoir.

Il falloit franchir devant eux de larges fossés, gravir une montagne escarpée, à laquelle ils étoient adossés, & qui, défendue de tous côtés par des rochers & des abîmes, n'étoit accessible que par l'endroit qu'ils avoient pris soin de fortifier. Vous connoissez, Monsieur, la valeur du François, à qui, dans le premier feu de l'action, rien ne paroît impossible. On s'élance au delà des fossés dont quelques endroits seulement avoient été comblés; on arrache les pieux qui défendoient l'autre bord. Après un combat opiniâtre, on force les troupes qui étoient au bas de la montagne de se retirer vers le centre: on les suit, on les presse; & tandis que nos soldats gravissent avec peine sur leurs pas, l'ennemi s'ouvre & nous découvre une

artillerie formidable, qui renverſe, qui foudroie tout ce qui ſe préſente. On ſe culbute les uns ſur les autres ; en un moment les rangs ſont éclaircis : en vain de nouveaux ſoldats s'avancent pour les remplir ; en vain, affrontant les périls & la mort, nos plus anciens Corps, nos Officiers les plus diſtingués, notre plus brave jeuneſſe, s'empreſſent de gagner le haut de la montagne, & s'efforcent de ſe ſoutenir mutuellement ; le feu continuel qu'ils eſſuient, les pierres énormes, les morceaux de rochers qu'on détache & qu'on fait rouler ſur eux, les précipitent à leur tour. Les foſſés ſont remplis de bleſſés, de morts, & de mourans. Le Général, bleſſé lui-même, & n'écoutant que ſon déſeſpoir, veut encore retourner à la charge & racheter la honte de ſa défaite, par de nouveaux excès de préſomption & de valeur : immobiles & découragés par des obſtacles qu'il leur eſt impoſſible de vaincre, les ſoldats refuſent de le ſuivre. Il eſt contraint de faire ſonner la retraite & de ramener en frémiſſant les débris de ſon armée, après

en avoir ſacrifié l'élite à ſa jalouſie & à un vain deſir de gloire.

Telles ſont donc les ſuites déplorables de l'orgueil & de l'ambition ! Il n'eſt preſque point de famille un peu connue en France, qui n'ait à pleurer un parent ou un ami. Quel qu'ait été le motif du Général, il n'a pas voulu que le fils de M. de Valmont fût des premiers à partager le péril; il l'a chargé, ainſi qu'un détachement commandé par M. de Verzure, d'une commiſſion particulière, qui l'a ſouſtrait aux plus grands dangers. J'ai été entraîné, culbuté comme tant d'autres, ſans avoir reçu aucune bleſſure dangereuſe. Heureuſement pour nous, les ennemis ne ſe ſont pas crus aſſez forts pour ſortir de leurs retranchemens & pour ſe mettre à notre pourſuite.

M. de L.... s'eſt conſolé de ſa diſgrace, en portant la déſolation & le ravage dans tout le pays. Une place aſſez mal fortifiée s'eſt rencontrée ſur ſon paſſage; il l'a emportée d'aſſaut, & l'a livrée, ſelon nos anciennes & barbares coutumes (*a*), à toutes les horreurs de la guerre. Pluſieurs

villages ont été incendiés ; on a vu fumer de toute part les cabanes des pauvres laboureurs ; on a vu brûler leurs greniers & leurs moiſſons, arracher les vignes, couper les arbres qu'ils avoient plantés. C'eſt ce que M. de L..... appelle ſe venger & répandre la terreur de nos armes. Cependant on le déteſte dans tout le pays, & on ne nous craint plus. Les villes qui paroiſſoient, avant notre échec, les plus diſpoſées à ſe rendre, n'appréhendent plus d'y être forcées par une armée auſſi foible que la nôtre. Les froids commencent d'ailleurs à ſe faire ſentir. Avec des troupes fatiguées & découragées, il ne nous reſte d'autre parti à prendre que celui de les mettre en quartiers d'hiver.

C'eſt ainſi que nos plus belles eſpérances ſe ſont évanouïes, & que la campagne, la plus brillante ſous notre ancien Général, a fini, ſous celui-ci, par la perte de notre jeune nobleſſe & de nos plus vaillans ſoldats, par le ſac d'une ville, qui n'eſt, après tout, qu'une bicoque, & par les gémiſſemens d'une foule de malheureux payſans, qui nous mau-

diſſent, & que M. de Valmont forçoit à nous bénir. La plupart des Officiers ſollicitent leur congé. J'ai demandé le mien, à l'exemple de M. de Verzure, qui brûle du déſir de vous voir & de vous mener M. le Baron.

NOTE.

PAGE 439.

(a) *IL l'a emportée d'aſſaut, & l'a livrée, ſelon nos anciennes & barbares coutumes, à toutes les horreurs de la guerre.* Quelle coutume en effet pour des peuples policés, que celle de rendre de malheureux habitans, maitriſés par une garniſon, les déplorables victimes de ſa réſiſtance ! Et quand ils n'uſeroient que du droit naturel de la défenſe, a-t-on celui de les en punir ? Qu'on liſe dans quelque hiſtoire que ce ſoit le ſac d'une ville ; car la vérité ſaiſit bien autrement que des tableaux d'imagination : qu'on ouvre, par exemple, l'Hiſtoire de France, & qu'on s'arrête à cette deſcription vive & rapide que fait Villaret du ſac de Liège. (T. 17, p. 311.) » La ville fut » abandonnée au pillage. La cruelle avarice » du ſoldat n'épargna rien : maiſons, édifices

» publics, temples, tout devint la proie des » vainqueurs. Les Prêtres, immolés dans le » sanctuaire, rendoient les derniers soupirs, » tandis que les Religieuses étoient égorgées, » après avoir servi de jouet à la licence sacri- » lège d'une soldatesque effrénée. Ces scélé- » rats, chargés de butin, arrachoient les ci- » toyens des Eglises, où ces malheureux em- » brassoient les autels; ils les chargeoient de » chaînes, les destinant à la mort, s'ils ne » pouvoient se racheter à prix d'argent. Les » juremens, les imprécations, les accens plain- » tifs de la douleur aux abois, les gémisse- » mens des femmes, des enfans, les cris fu- » nèbres du désespoir; le meurtre, le viol, » plaisir abominable, bien digne de ces hom- » mes de sang, la honte & l'effroi de leur » espèce, varioient de rue en rue le spectacle » de la nature outragée «.

Après de telles images, qui se répètent de siècle en siècle dans toutes les villes prises d'assaut, qu'on nous dise ce qui peut justifier, aux ieux de l'humanité & de la raison, cette permission, du moins tacite, accordée aux soldats, d'accumuler toutes les horreurs, de commettre impunément tous les crimes; ce qui peut légitimer toutes ces atrocités qui retombent sur la partie la plus innocente, les vieillards, les femmes, les enfans, tous ces

outrages faits au ſexe le plus foible, & plus cruels mille fois que la mort; ce qui peut autoriſer à ſévir contre tout un peuple vaincu, déſarmé, implorant la miſéricorde & la pitié, tandis que ce ſeroit une infâme lâcheté que de s'acharner ſur un ennemi qui eſt abattu aux pieds de ſon vainqueur, & qui ſollicite ſa clémence.

LETTRE XXXVII.

De la Comteſſe de Valmont à ſon mari.

QU'IL me tarde, cher Valmont, d'apprendre le moment de ton départ! Pardonne à ma tendreſſe des inquiétudes qu'il ne dépend pas de moi de ne point avoir. En vain m'efforcé-je de les ſurmonter; elles renaiſſent à chaque inſtant, & je ne ſerai tranquille, que lorſque je te ſaurai éloigné d'une Cour, où pour le moment je te vois expoſé à de ſi grands dangers. Ce n'eſt pas le Vicomte de Lauſane que je redoute le plus : c'eſt ſon épouſe ; ce ſont les excès auxquels elle eſt capable de ſe porter ; c'eſt le déſeſpoir d'une femme, trompée dans ſa paſſion, & que ta ſageſſe a réduite à franchir inutilement des bornes, qu'il eſt ſi humiliant pour elle de n'avoir pas reſpectées. Je prévoyois depuis long-temps les funeſtes ſuites qu'auroit un jour cette paſſion ſi ardente, qui, rebutée tant de fois, devoit enfin ſe terminer par la haine.

Maintenant tu n'es plus qu'environné de piéges, & l'objet de mille intrigues formées pour te perdre, ſans qu'il te reſte aucune reſſource pour t'en garantir. Celles que t'offroient les ſecrets ſentimens de la Vicomteſſe n'étoient point de ton choix, & nous faiſoient horreur à tous deux; mais du moins, ſans altérer ta vertu, elles ſembloient en quelque ſorte la protéger & la défendre. Je déteſtois en elle un amour qui la rendoit ſi coupable; mais, le dirai-je? il me raſſuroit dans bien des momens. Je le regardois quelquefois comme un des effets de cette Providence, qui veille en faveur du Juſte, & qui, ſans être la cauſe de nos paſſions criminelles, ſans les autoriſer ni les vouloir, en permet les déréglemens, pour les plier à la ſageſſe de ſes vûes, & pour en tirer le bien de ceux qu'elle aime. Je voyois une paſſion violente s'armer, en ta faveur, contre d'autres paſſions non moins injuſtes; & peut-être, me diſois-je alors, ſerviront-elles au moins de remède l'une à l'autre. Aujourd'hui je les vois toutes

ſe réunir contre toi. Les intérêts de M. & de Madame de Lauſane ſont devenus les mêmes ; leurs vûes ſe concerteront ſur le même plan & pour le même objet. Ce que la haine de celle-ci lui inſpirera, ce que lui ſuggérera ſon eſprit plein d'artifice & peut-être de noirceur, le pouvoir de l'autre ne trouvera point d'obſtacles à le remplir. Eh ! que peux-tu attendre de l'amitié ſage & tranquille de ceux qui te ſont unis par la conformité des ſentimens & des vertus * ? que te ſervira la protection de la Reine elle-même ? Les âmes vertueuſes, en s'intéreſſant pour nous, ne peuvent guère nous offrir que des démarches timides, circonſpectes, & des vœux impuiſſans. Elles ne ſavent point oppoſer l'intrigue à l'intrigue, la clameur à l'injuſtice ; & le zèle des méchans pour faire le mal ne l'emporte que trop ſouvent ſur celui des bons pour faire le bien.

Ah Valmont ! ton épouſe s'égare. A-t-elle donc oublié ſa première confiance

* *La haine veille*, a-t-on dit, *& l'amitié s'endort*.

dans celui qui voit tout, qui peut tout, & qui jamais n'abandonne ceux qui ne connoiſſent d'autre appui que lui ſeul? Ne voit-elle donc plus que des ſecours humains ſur quoi elle puiſſe compter? & n'eſt-ce que ſur de foibles inſtrumens, ſur des bras de chair, qu'elle ſe repoſe? Cher époux, ſerai-je indigne de toi? Tu me loues, tu m'exaltes, quand je ſuis ſi foible, & que ma foi paroît ſi chancelante. Raffermis mon courage par le tien; prête-moi ta force, toi qui es fait pour me ſoutenir; ou plutôt, puiſons-la tous deux dans celui à qui il appartient de la donner. Je la lui demande, & je tremble. Ame tendre & craintive, l'excès de ma tendreſſe me rend lâche & puſillanime. Tu m'es ſi cher, que je crains juſqu'aux épreuves que le Ciel te réſerve. Mon imagination les groſſit & s'en effraie; comme ſi j'appréhendois pour toi le ſurcroît de mérites dont elles peuvent devenir la ſource. Nuit & jour je m'en occupe. Des ſonges importuns troublent mon ſommeil; & à peine ſuis-je éveillée, que leur ſouvenir m'agite encore malgré

moi. D'affreux tableaux ſe retraçant à ma mémoire, m'allarment ſur le ſort de tout ce qui m'eſt le plus cher. Une tendre victime, (& c'eſt toujours la même,) enveloppée des ombres de la mort, un glaive ſuſpendu ſur ta tête, un ſéjour d'horreur, des priſons, des chaînes..... quelles images pour une épouſe & pour une mère! Hélas! & mes preſſentimens ne m'ont jamais trompée! fuis, cher Valmont: que la nouvelle de ton départ me raſſure. Je penſerai du moins que le danger s'éloigne, que l'abſence peut adoucir des reſſentimens, peut calmer des paſſions, dont je redoute la violence. Soumiſe aux volontés de la Reine, je ne tarderai pas à m'arracher d'entre les bras d'un père, auquel je voudrois pouvoir cacher l'excès de mes allarmes, du ſein d'une amie, qui les partage: mais, Valmont, malgré le déſir que j'aurois eu, dans tout autre temps, de te revoir, de t'embraſſer en arrivant, ah! je t'en conjure, que je puiſſe apprendre à mon retour, que tu es déjà loin de tes ennemis, & que leurs coups ne peuvent aller juſqu'à toi.

LETTRE XXXVIII.

Du Comte de Valmont à la Comteſſe.

RASSURE-TOI, ma chère Emilie; je pars; & moins allarmé que toi, je gémis de n'avoir pu différer juſqu'à ton arrivée. Ce n'eſt pas que je veuille affecter pour le moment une ſécurité, qui paroîtroit inſulter à tes craintes. Je te l'avouerai, tu as fait paſſer en moi une partie du trouble que tu reſſens. Je me ſuis inquiété de tes allarmes, moins pour moi-même, chère épouſe, que pour toi. J'ai craint que, devenues trop vives, elles ne nuiſent à ta ſanté, en altérant ton repos. Je ne te dirai pas que j'ai ajouté foi à tes preſſentimens. Sans me piquer ici d'une force d'eſprit, ſouvent plus préſomptueuſe que ſage, je ne crois pas au moins devoir donner trop de confiance à des préſages incertains, ni me tourmenter d'avance de l'idée d'un mal, qui peut-être n'exiſtera jamais. Je n'ignore

pas ce que peut la malice des hommes; mais Emilie, nous ſommes, comme tu le dis ſi bien, ſous les ieux d'un Dieu plus puiſſant qu'eux, & qui ne leur laiſſera ſur nous de pouvoir qu'autant que le comporteront les vûes de ſa ſageſſe, de ſa juſtice & de ſa bonté. Tu trembles à la ſeule idée des épreuves qu'il ſemble m'avoir réſervées: ah! ſans doute, il en eſt qui affligeroient mon cœur par des endroits bien ſenſibles! Tu me parles de chaînes, de priſons; ce ſont, de toutes les épreuves, celles que je crains le moins. Eh! qu'importe ce que j'aurois à ſouffrir, tant que je ne l'aurois pas mérité! Tu me laiſſes entrevoir une autre victime. Tu trembles non ſeulement comme épouſe; mais comme mère..... Dieu ſaint! dont la volonté ſera toujours la mienne, ſi vous nous prépariez des ſacrifices ſi pénibles à la nature, quel autre que vous pourroit nous inſpirer aſſez de réſignation & de courage pour vous les offrir? Emilie! écartons ces idées douloureuſes & des ſonges trompeurs.

Ta triſteſſe me gagne ; & ſur quoi porte-t-elle ? Pourquoi ſe forger à plaiſir des fantômes, des monſtres, pour ſe donner le mérite & la peine d'en triompher ? Conſerve-toi, chère Emilie, pour notre père, pour moi, pour mes enfans.

J'ai lieu de penſer que mon abſence ne durera que quelques mois. J'écris toutefois à M. de Verzure, pour le prier de m'accorder un nouveau témoignage de ſon amitié, en faiſant voyager mon fils, & en l'amenant, après quelque circuit, à la Cour où l'on m'envoie. D'après les lettres que j'ai reçues de l'armée, ils auront l'un & l'autre le temps de te joindre avant ton départ. Vous vous trouverez tous réunis, du moins pendant quelques jours ; & mon cœur ſera au milieu de vous.

Je viens de prêter ſerment entre les mains du Roi pour mon Gouvernement. Comme il ſe trouve ſur ma route, je dois m'y arrêter, pour en prendre poſſeſſion, & pour me former quelque idée des biens que j'y pourrai faire un jour.

Adieu, Emilie. Je n'ai plus que vingt-quatre heures à reſter ici. La Reine déſire ardemment ton retour, & a bien voulu ſe charger de ma défenſe contre les ennemis puiſſans que je laiſſe en partant.

LETTRE XXXIX.

Du même à Monsieur de Verzure.

JE reçois à l'instant votre réponse, mon cher Verzure; deux jours plus tard, elle ne m'eût pas trouvé dans cette Province, où je ne puis faire un plus long séjour, & où ma présence seroit cependant si nécessaire. Quelles actions de grâces ne vous dois-je pas pour tous les services essentiels que vous voulez bien me rendre, & toutes les marques d'attachement que vous ne cessez de me donner! Il est donc vrai, mon digne ami, vous m'accordez, sans la moindre difficulté, ce que je ne vous demandois qu'en tremblant. Vous sacrifiez à votre amitié pour moi, pour mon fils, le goût constant de la retraite, le désir du repos; & vous consentez à devenir son Mentor & son guide dans le premier voyage que j'ai désiré qu'il fît. Ah! que je le félicite d'avoir trouvé un guide tel que vous! Je ne crains plus pour lui tout ce que la

néceſſité de voyager entraîne de dangers & d'inconvéniens à ſon âge. Sous vos auſpices, il ne peut que gagner à ce qui devient préjudiciable pour tant d'autres. Uſez de tous mes pouvoirs; je vous les remets : & à qui pourrois-je mieux les confier, pour l'intérêt & le bonheur de mon fils ? Tendre & fidèle ami, ſoyez-lui auſſi utile que vous me l'avez été à moi-même. Que ne vous ai-je connu plus tôt ! que de fautes vous m'euſſiez épargnées ! Jamais je n'oublierai vos leçons & vos bienfaits. Je me rappelle tout ce que je vous ai entendu dire ; je joins vos conſeils à ceux de mon père, & j'en fais, autant qu'il eſt en moi, la règle de ma conduite. Vous m'avez appris l'un & l'autre où je devois puiſer toute la fermeté qui m'eſt néceſſaire, pour ſoutenir les évènemens les plus propres à affliger un cœur ſenſible ! Hélas ! quelle nouvelle épreuve pour le mien ! Je ne tiens point à la vie; mais ſi je la perdois par la fureur de mes ennemis, quel coup pour ma femme & pour mes enfans ! Il n'eſt que trop vrai cependant; j'ai été

au moment de la perdre ; & ſans une Providence toute ſpéciale, je n'exiſterois plus pour eux.

Je n'ai pas beſoin, ſage Verzure, de vous recommander de tenir ſecret ce que je vais vous confier. Vous êtes maintenant, autant que j'en puis juger par la date de votre lettre, au ſein de ma famille. Qu'elle ne s'apperçoive pas qu'il y ait, dans tout ce que je vous écris, rien de caché pour elle. Je vous laiſſe libre néanmoins d'en faire part à mon père, ſi, dans quelque entretien particulier, vous ne trouviez par la ſuite auçun danger pour lui à l'en inſtruire.

Je vous ai marqué la ſcène que j'ai eue avec la Vicomteſſe, & je n'ai pas cru devoir en faire un myſtère à Emilie. Mais que ſeroit-ce, grand Dieu ! ſi elle venoit à en apprendre les ſuites ! je frémis pour elle en vous les racontant.

Vers la fin du ſecond jour de mon voyage, mon valet de chambre s'étant bleſſé, quoiqu'aſſez légèrement, par la chute de ſon cheval, je l'ai fait monter dans ma chaiſe, où il n'y avoit de place

que pour lui ; & ſuivi d'un de mes gens, j'ai pris le parti de courir la poſte, juſqu'à un gros bourg qui ſe trouve à la ſortie d'une forêt que nous avions à traverſer. Vers le milieu du bois, j'apperçois, à la faveur du crépuſcule, trois hommes à cheval, qui, nous laiſſant paſſer, galoppent du côté de la chaiſe qui nous ſuivoit à peu de diſtance. L'inſtant d'après j'entends tirer pluſieurs coups. Nous retournons à bride abattue ſur nos pas : nous voyons la chaiſe arrêtée ; deux hommes qui fuyoient avec la plus grande vîteſſe ; un troiſième, que le poſtillon tenoit en reſpect, & qui cherchoit à ſe relever, ſon cheval ayant été tué ſous lui. Un de mes domeſtiques venoit d'ouvrir la portière de la chaiſe, dans laquelle mon valet de chambre jetoit les hauts cris. C'étoit lui, qui, voyant que l'on arrêtoit la voiture & que l'on paroiſſoit en vouloir à ſa vie, avoit fait feu ſur ces miſérables, au moment où ils ſe diſpoſoient à tirer ſur lui. Ils le firent tous trois en même temps, & une ſeule balle a porté, qui lui a fracaſſé l'épaule droite.

Je

Je m'arrêtai pour étancher son sang, en ordonnant à mes gens de se saisir de l'homme qui nous étoit resté, & de le lier derrière la chaise. M. le Comte, nous nous sommes mépris, me dit-il d'un air assuré; c'étoit votre vie que nous demandions. Mais avant de penser à me mettre entre les mains de la Justice & à faire un éclat, daignez m'entendre : j'ai les choses les plus importantes à vous révéler. Je lui promis de l'écouter dès que nous serions au bourg prochain, & nous continuâmes notre route. A notre arrivée, mon premier soin fut de faire appeler un Chirurgien. Il s'en trouva un qui pansa les blessures de mon pauvre Laurite, & qui m'assura qu'il n'avoit rien d'essentiellement endommagé, ni au genou par sa chûte, ni à l'épaule par la balle qui y étoit entrée; en sorte qu'il ne tarderoit pas même à me rejoindre. Je n'oublierai jamais les premières paroles de ce fidèle domestique, lorsqu'on lui eut rapporté le discours que m'avoit tenu celui des trois assassins que nous avions en notre pouvoir. » Que je suis heureux, mon cher

Maître, me dit-il, d'avoir été bleſſé pour vous ! « Cher Verzure ! je ne ſuis pas aſſez riche pour payer un pareil ſentiment : mais j'ai du moins un cœur capable de le reconnoître.

Raſſuré ſur l'état de Laurite, je fis venir notre priſonnier, à qui mes gens avoient arraché une eſpèce de maſque qui le défiguroit. Quelle ſurpriſe pour eux ! c'étoit un homme au ſervice de Madame de Lauſane. Etant ſeul avec lui, je lui ordonnai de s'expliquer. Il le fit en ces termes : En vain vous ferois-je un myſtère de ce qui s'explique aſſez par mon déguiſement & par les maîtres que je ſers. Né dans un village, d'un père rempli de probité, mais pauvre, & qui cependant avoit trouvé, par la protection de ſon Seigneur, les moyens de me faire donner dans un collège, une éducation honnête, j'en profitai mal. Le libertinage, plus que tout autre motif, me détermina à me faire ſoldat ; ayant eu le malheur de déſerter, j'eus recours à une de mes ſœurs, femme de chambre de Madame la Vicomteſſe, pour qu'elle

m'obtînt par ſon moyen ma grâce & mon congé. L'un & l'autre me furent accordés. Madame de Lauſane, que j'allai remercier, me fit pluſieurs queſtions, auxquelles je répondis de manière à lui faire comprendre que j'avois aſſez d'intelligence & d'adreſſe, pour m'acquitter avec ſuccès de toutes les commiſſions qu'elle pourroit me donner. Elle me mit au nombre de ſes domeſtiques les plus aſſidés, & me chargea, à votre retour de l'armée, d'épier vos démarches, pour qu'elle pût s'aſſurer ſi vous n'aviez pas quelque intrigue ſecrète, qui fût cauſe de votre inſenſibilité pour toutes les avances qu'elle vous faiſoit. Dans le compte fidèle que je ne ceſſois de lui rendre, ne découvrant rien qui autorisât ſes ſoupçons, elle réſolut, après vous avoir demandé pluſieurs fois un entretien particulier par des lettres, que vous laiſſiez ſans réponſe, de ſe ménager avec vous une entrevue, malgré l'oppoſition que vous y mettiez. Vous ſavez, Monſieur, quelle en a été l'iſſue. Furieuſe de votre indifférence & de vos mépris, elle unit dès cet inſtant ſon reſ-

ſentiment à celui de ſon mari, & enflamma, ſous de nouveaux prétextes, la haine qu'il a conçue pour vous. Lorſqu'elle le vit échauffé au point où elle le déſiroit, elle me fit appeler. Elle me demanda ſi j'étois capable d'un coup de main, & ſi, après le ſervice qu'elle m'avoit rendu, elle pouvoit compter ſur moi. Je lui répondis que je m'eſtimerois trop heureux de riſquer pour elle la vie qu'elle m'avoit conſervée, & qu'aucun péril ne me feroit trembler. Je lui fis en même temps le détail d'une affaire dont je m'étois aſſez bien tiré, & qui, ſi elle ne marquoit pas de ma part une grande délicateſſe de conſcience ni beaucoup d'éloignement pour les mauvaiſes actions, marquoit au moins beaucoup d'audace & d'intrépidité. Elle fit un cri de joie, & m'introduiſit à l'inſtant auprès de ſon mari. Voici, lui dit-elle en l'abordant, un homme tel que nous le cherchons. Il ne reſte plus qu'à lui expoſer ce que nous attendons de lui. » Mon ami, me dit M. le Vicomte, votre fortune eſt aſſurée, ſi vous réuſſiſſez à nous défaire du plus mortel ennemi

de l'Etat & de ma famille, de celui qui a tué mon frère. Vous connoiſſez M. de Valmont ; ce que Madame de Lauſane vient de m'apprendre en dernier lieu de ſes intrigues & de ſes projets, ne me permet plus de ménagemens ni de retard. Voyez ſi cette entrepriſe n'eſt point au deſſus de vos forces ni de votre courage. » En vous entendant nommer, je fus interdit un moment ; mais me remettant auſſi-tôt, & jugeant que je m'étois trop avancé pour reculer, je leur demandai avec fermeté, ſi, à tout évènement, ils me répondoient de leur protection. Nous vous la promettons, me dirent-ils ; & ils me tracèrent à l'inſtant le plan que je devois ſuivre. Il falloit m'aſſocier deux de ces hommes, dont je m'étois déjà ſervi dans une première affaire, leur cacher avec ſoin ceux qui les employoient, faire briller l'or à leurs ieux, & par de premières largeſſes leur faire eſpérer pour l'avenir une plus grande récompenſe, vous attendre ſur la route que vous deviez tenir, arrêter la chaiſe dans la circonſtance la plus favorable, c'eſt-à-dire,

au moment où il y auroit le moins de monde avec vous, & quand vous mettriez la tête à la portière tirer plusieurs coups à la fois, pour être sûrs de ne pas vous manquer. Tel est en effet le plan que nous avons suivi. Vous voyez, Monsieur, par qui il m'a été inspiré, & vous savez quelle mépriſe de notre part vous a sauvé. Vous êtes le maître de mon sort; mais considérez toutes les suites de la démarche que vous allez faire, & choisissez le parti qui vous conviendra le mieux.

Le ton avec lequel il prononça ces dernières paroles, me fit regretter qu'il n'eût pas réservé sa fermeté & son sang-froid pour une plus digne occasion. Avant de me déterminer, je me recueillis un instant. Qu'eût fait M. de Verzure, me disois-je à moi-même, s'il se fût trouvé dans la même position que moi? qu'eût fait mon père? Si l'un d'eux, poursuivi par des ennemis conjurés pour le perdre, & auxquels il n'eût jamais fait que du bien, se fût vu sur le point de périr par le plus détestable complot; s'il eût dé-

pendu de lui de manifester leur noirceur, & que, par de plus justes moyens que ceux qu'ils employent, il eût pu espérer de les perdre à son tour; qu'eût-il fait? Ah! je connois leur cœur; il ne se fût pas lassé de pardonner; il eût fait en sorte de les rendre meilleurs, ainsi que le coupable instrument dont ils se seroient servis; il leur eût fait respecter la Religion, la vertu; & en conformant sa conduite à la noblesse des sentimens qu'elles inspirent, il les eût ramenés peut-être par l'exemple qu'il leur eût donné.

Ces réflexions décidèrent le parti que je devois prendre. Tournant un regard de compassion sur cet homme, qui sembloit attendre tranquillement l'arrêt que j'allois prononcer sur sa destinée: Pourrois-je me flatter, lui dis-je, d'arracher au vice une de ses victimes, & de donner un honnête homme à la société? je te laisse la liberté & la vie: puisses-tu apprendre à en mieux user! j'acquitte en partie la promesse qu'on t'a faite: voici une somme qui suffit pour t'établir; & je ferai davantage par la suite, selon la

conduite que tu tiendras. Retourne à ceux qui t'ont envoyé ; raconte-leur ce que le Ciel a fait pour moi : mais sur-tout confirme-leur ce que je vais leur écrire. Dis bien à Monsieur & à Madame de Lausane, que, formé à l'école de la Religion qui nous enseigne à pardonner, je leur pardonne ; qu'instruit par elle à aimer ceux qui nous haïssent & nous persécutent, je déteste leur crime, il est vrai, mais je chéris leur personne ; que le secret de cette horrible perfidie va être enseveli pour toujours ; & que, non content de ne pas leur nuire, je ne désire rien tant que de trouver encore l'occasion de les obliger.

Mon ami ! qu'un acte de vertu porte de doux fruits avec lui ! Cet homme de sang, qui, peu de temps auparavant, s'exerçoit aux plus noirs forfaits, lève les yeux au Ciel, & tombe à mes pieds en versant un torrent de larmes. Ah ! Monsieur, s'écrie-t-il d'une voix étouffée par les sanglots, vos ennemis pourront-ils résister à un pareil procédé, lorsque moi-même je n'y résiste pas ? Gardez vos bien-

faits, dont je ne suis pas digne; que M. & Madame de Lausane gardent leur infâme récompense; désormais le travail de mes mains me suffira. Je vais retourner vers eux. Ils me verront une seule fois, & ils sauront ce que peut la vertu; & ils rougiront comme moi de l'avoir si lâchement persécutée. Heureux! heureux ceux qui vous servent! Si je donne des preuves de mon changement, je ne demande au Seigneur d'autre bien que celui d'être admis un jour à partager leur bonheur.

Les gémissemens, les cris, les sanglots de cet homme avoient attiré mes domestiques, à qui un reste d'inquiétude n'avoit pas permis de s'éloigner. Témoins de cette scène, qui me causoit à moi-même l'émotion la plus vive, ils mêlèrent leurs larmes aux pleurs de cet infortuné, dont le repentir s'exprimoit avec tant de force & de vérité, qu'il étoit impossible de douter un moment qu'il ne fût sincère. En vain le pressai-je, en vain lui ordonnai-je de prendre la somme que je voulois le forcer d'accepter. Non, Monsieur, reprit-il d'un ton qui marquoit assez la peine

qu'il reſſentoit & la réſolution qu'il avoit priſe : commandez tout ce qu'une âme telle que la vôtre peut ordonner de juſte, de grand ; & échauffé par votre exemple, je me ſens capable de le faire. Sur ce point ſeulement ſouffrez que je vous déſobéiſſe.

N'eſpérant plus de vaincre ſon obſtination, je donnai ordre que le lendemain matin on lui cherchât un cheval ; & on lui tint prêt tout ce qui pouvoit hâter ſon voyage. Sous ce prétexte, je trouvai le moyen de faire gliſſer, parmi quelques hardes & un petit nombre de proviſions, une bourſe qui renfermoit la ſomme que j'avois deſſein de lui donner. Je le vis partir, après lui avoir lu la lettre que je venois d'écrire. Elle lui arracha de nouvelles larmes ; puiſſe-t-elle attendrir comme lui mes plus cruels ennemis ! J'ai impoſé ſilence à mes domeſtiques ſur tout ce qui s'étoit paſſé ſous leurs ieux ; & je les connois aſſez, pour être ſûr de leur obéiſſance. Cher Verzure ! ſi j'euſſe diſcuté froidement ce que je venois de faire, peut-être n'euſſé-je pas ſi bien fait ;

mais le contentement que j'éprouvai après cette action, ne me permettra jamais de m'en repentir.

Que ne dois-je pas, mon respectable ami, à cette Providence qui m'a gardé avec tant de soin ! Quel concours de circonstances où elle s'est rendue sensible ! & que je serois infidèle, si j'oubliois ce qu'elle a fait pour moi ! C'est elle qui me tranquillise sur l'avenir ; c'est elle qui me rassure en faveur d'Emilie. Car enfin ses jours ne pourroient-ils pas être menacés autant que l'ont été les miens ? Et lorsqu'elle tremble pour moi, combien, à en juger par les passions & par le caractère de ceux qui me persécutent, n'aurois-je pas à trembler pour elle ? Mais il est au ciel & sur la terre un Dieu qui veille pour nous.

Laurite vient de me rejoindre. Le traitement du Chirurgien, quelques herbes qu'il lui a appliquées, & qu'il renouveloit chaque jour, l'ont si promptement & si parfaitement guéri, qu'il ne ressent plus aucune douleur, & qu'à peine apperçoit-on la marque de sa blessure. Je ne

ferme point ma lettre, dans l'espérance qu'avant deux jours je recevrai quelque nouvelle dont je pourrai vous faire part.

Du lendemain. On m'apporte à l'instant deux lettres. L'une est de mon père : elle m'apprend qu'Emilie est partie ; que vous-même êtes déja en route avec le Baron, & que c'est à Florence que je dois vous écrire. La seconde lettre est du domestique de Madame de Lausane. Voici en substance ce qu'il m'écrit.

» Monsieur, j'ai fait à M. le Vicomte & à Madame la Vicomtesse un récit fidèle de ce qui s'étoit passé. Je leur ai exposé la mépriſe de mes compagnons & la mienne ; la facilité qu'on avoit eue à se saisir de moi, & à percer le voile sous lequel j'avois prétendu déguiser mes traits. Sur leur visage se peignoient le trouble, la consternation, l'effroi ; je n'y ai point apperçu le remords. Je leur ai retracé vivement votre conduite & vos discours. Je les ai vus se rassurer par degrés. Hélas ! je ne les ai pas vus gémir & se repentir. J'ai vidé devant eux la bourse pleine d'or que vous aviez fait mettre dans mon

porte-manteau, & j'ai refusé de la reprendre. Ils ont été étonnés de votre générosité : mais ils l'ont appelée hauteur & bravade; & mon refus, ils l'ont appelé sottise & imbécillité. Ils ont envoyé cet argent à mon père, que j'étois absolument déterminé à rejoindre dans son village, pour le consoler & le soulager. Ils m'ont paru au fond très-contens de trouver un moyen si simple de se débarrasser de moi. Avant que de me permettre de les quitter, Madame de Lausane a voulu encore m'entretenir en secret. Elle prétendoit m'engager à retourner près de vous, pour vous peindre de nouveau sa passion, & ce qu'elle nommoit l'excès & les fureurs d'un amour mal éteint, auquel votre cœur auroit dû se montrer plus sensible. J'ai pris la liberté de lui dire que tout cela n'étoit pas de la vertu, & que je ne me chargerois pas d'une commission qui me rendroit indigne à vos ieux du pardon que vous m'aviez accordé. Ah ! Monsieur, si mon bon père, dont j'ai si mal pratiqué les leçons, est content de moi; si je lui prouve, par toutes mes

actions, que vous m'avez rendu un honnête homme; s'il consent à quitter son hameau; laissez-moi espérer que vous nous prendrez tous deux à votre service. A quelque emploi que vous nous destiniez, vous serez content de nous, & nous serons trop heureux ".

Que de sentiment, cher Verzure! Et pourquoi faut-il que M. & Madame de Lausane n'ayent pas un cœur également susceptible de retour?

Fin du quatrième Volume.